

R. 17

TH. BENTZON
—*—
YETTE
HISTOIRE
D'UNE JEUNE CRÉOLE

Journal de France

Paris le 15 Mars

Julia Comte

R 177



COLLECTION HETZEL

29/6/92

600

ARCHIVES
DE LA
GUADELOUPE

YETTE

HISTOIRE D'UNE JEUNE CRÉOLE
PAR
TH. BENTZON



DESSINS PAR H. MEYER

BIBLIOTHÈQUE
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION
J. HETZEL ET C^{ie}, 18, RUE JACOB
PARIS

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.

NUMÉRO D'ENTRÉE : 12537





UN GESTE DU MAITRE DISPERSA CES DIABLES.



YETTE

HISTOIRE D'UNE JEUNE CRÉOLE

CHAPITRE PREMIER

UN TERRIBLE ENFANT

Tous les voyageurs qui ont visité les Antilles et longé le littoral escarpé d'une de nos plus belles colonies, la Martinique, se rappellent l'aspect pittoresque des habitations sucrières dont on aperçoit, entre le double azur du ciel et de la mer, la cheminée d'usine, les bâtiments

d'exploitation et les cases à nègres couvertes en paille qu'abrite contre le soleil tropical le feuillage échevelé des cocotiers. Ces habitations, — c'est le nom que portent aux colonies les grandes propriétés rurales, — se blottissent dans les gorges fertiles que bornent à droite et à gauche les Mornes, montagnes détachées de la chaîne principale qui, partageant l'île dans le sens de la longueur, forme une sorte d'arête de poisson. Elles s'échelonnent jusqu'au point où commencent les forêts inaccessibles, entrelacées de lianes gigantesques. Au-dessus de cette couronne de verdure se dresse encore le sommet chauve de la montagne Pelée, volcan éteint dont la couleur varie, selon les jeux de la lumière, du gris verdâtre au gris doré, quand elle n'est pas voilée par les grains qui, souvent, s'abattent sur les Mornes.

A l'époque où commence notre récit, l'habitation sucrière de M. de Lorme était la plus importante du quartier de l'île appelé le Macouba. En parlant de son importance, nous voulons dire que ses champs de cannes couvraient une très vaste étendue, car, du reste, rien ne ressemble moins à un château, ni même à une élégante villa, que la maison créole. Elle est basse,

afin de pouvoir braver les coups de vent; des planchettes superposées, qui s'abaissent ou se relèvent à volonté pour laisser passer plus ou moins d'air et de jour, tiennent lieu de fenêtres. Le luxe intérieur est inconnu, les insectes s'attaquant aux rideaux et aux sièges en étoffes; les lits sont uniformément enveloppés de moustiquaires; quant au salon, on l'abandonne d'ordinaire pour la galerie; celle-ci est une sorte de long vestibule encombré à ses deux extrémités de barriques et d'ustensiles de ménage. Le milieu sert de salle à manger.

L'heure du déjeuner avait sonné depuis longtemps; la chaleur était déjà intense. Dans la longue galerie, M. et M^{me} de Lorme étaient à table. Leurs regards inquiets se tournaient souvent vers la porte.

« Décidément, dit M. de Lorme à sa femme, qui répondit comme de coutume à cette ouverture par un profond soupir, décidément, il serait temps de songer à l'éducation de Yette. »

L'apparition tardive de M^{lle} Yette vint justifier l'air d'inquiétude et de découragement du père de famille. Après s'être fait attendre une heure et laissé chercher partout, Yette entra comme un ouragan, les cheveux en désordre, sa gaule

(blouse) d'indienne déchirée par les branches des arbres auxquels, malgré ses neuf ans révolus, elle aimait encore à grimper. Une troupe de négillons qui la suivait s'arrêta craintive sur le seuil, puis un geste du maître dispersa ces diabolins dans toutes les directions; mais bientôt on vit çà et là des prunelles de feu étinceler entre les lames des jalousies. Le premier soin de M^{lle} Yette, avant de manger elle-même, fut de prendre sur la table quelques friandises pour les lancer généreusement à ses satellites, dont on entendit aussitôt les disputes, tandis qu'ils se ruaient dessus comme autant de jeunes chiens. Du reste, la coupable ne paraissait nullement confuse de son inexactitude ni de l'état de sa toilette, pas plus qu'elle n'était effrayée du courroux probable de ses parents.

« Ma foi, je n'ai plus faim! dit-elle bientôt en se levant de table pour se jeter sur l'un des sièges qui garnissaient la galerie.

— Parce que tu manges toujours entre tes repas, quoiqu'on te le défende, » dit M. de Lorme essayant de prendre un ton sèvere.

Yette éclata de rire. Très désobéissante par étourderie, elle était néanmoins incapable de mensonge.

« Je suis sûr, continua son père, que tu es allée encore à la sucrerie. »

La sucrerie était en effet le théâtre habituel des ébats de M^{lle} Yette. Elle y trouvait le jus de canne que l'on nomme *vesou*, la colle filante à demi cuite, les galettes qui s'attachent aux parois de la gouttière en bois dans laquelle on vide la batterie (chaudière) et qui conduit le sucre bouillant aux plateaux où il se refroidit. Yette partageait ses préférences entre toutes ces bonnes choses; elle ne dédaignait pas non plus de croquer les cannes fraîches, et sa bande l'aidait si bien, que l'économe qui surveillait le moulin avait dû se plaindre plus d'une fois à M. de Lorme. Celui-ci tançait les négrillons. Yette s'accusait, sanglotait, implorait leur grâce, et, l'ayant obtenue, célébrait son triomphe par un nouveau méfait.

« Avoue, reprit sa mère, que tu t'es attaquée aux cannes!

— Oui, répondit la petite fille, ce sont les mullets qui m'en ont donné l'idée; ils avaient l'air de trouver si bonnes leurs amarres¹ que j'ai voulu me régaler, moi aussi!

1. Têtes de cannes munies de leurs feuilles que l'on hache si elles sont sèches et que l'on arrose de limonade de gros sirop.

— Comment! tu as été encore dans le parc à mulets?

— Pardon, maman, ne vous fâchez pas, je n'ai sauté que sur un seul, et puis, autant vous le dire tout de suite, nous sommes restés longtemps dans la savane à taquiner les bœufs. Ils sont si gentils qu'ils se laissent faire.

— C'est tout? demanda la mère d'un air de doute.

— Non, maman, dit Yette les yeux baissés sur la déchirure de sa robe.

— Je vois, vous avez encore pillé les fruits. Yette, ne deviendras-tu donc jamais raisonnable? Sais-tu ce que me disait ton père tout à l'heure? Qu'il faudrait au plus tôt t'envoyer en France, dans quelque pensionnat où l'on viendrait à bout de tes entêtements, de tes colères, de tout ce qui fait de toi une fille plus insupportable que deux garçons mal élevés.»

Aux mots de France et de pensionnat, M^{lle} Yette fondit en larmes; deux ou trois petits nègres, qui avaient leurs entrées dans la maison et que le parfum du déjeuner avait attirés autour de la table, enfoncèrent leurs poings dans leurs yeux avec de sourds gémissements.

Les cris d'un autre enfant, partis soudain de

la pièce voisine, se mêlèrent à cette explosion.

« Bon ! dit le père impatienté en haussant les épaules, voilà le comble ! Tu éveilles ta petite sœur ! Elle était malade, on avait eu beaucoup de peine à l'endormir ; si la fièvre la reprend, ce sera ta faute. »

La pensée d'avoir fait mal à sa petite sœur changea soudain le cours des larmes égoïstes de M^{lle} Yette. Elle ne se désola plus d'être menacée d'aller en pension, elle se reprocha d'être méchante avec une véhémence, une exaltation de repentir qui força bientôt ses parents à la consoler.

Les caresses de la petite Cora, apportée sur ces entrefaites par la vieille bonne qu'on nomme *da* en ces parages, réussirent mieux que tout le reste à ramener la gaieté sur le visage de Yette, et les museaux noirs de ses trois favoris Tom, Mesdélices et Loulou s'éclairèrent en même temps d'un large sourire. La petite sœur fut comblée de fruits cueillis à son intention, presque tous avant maturité, cela va sans dire, ce qui n'était pas précisément le meilleur remède contre la fièvre, mais les parents et la *da* ayant essayé d'intervenir, des clameurs si violentes éclatèrent qu'ils durent renoncer à une lutte inégale. Les

fruits verts firent merveille, du reste, car, cinq minutes après, la petite malade était bruyante et joyeuse entre tous parmi la marmaille blanche, noire et jaune qui roulait à travers la galerie comme un flot tumultueux.

M. et M^{me} de Lorme, étourdis par le vacarme, ne savaient dans quelle partie de la maison se réfugier, car les chambres ne sont séparées entre elles que par des cloisons de bois à jour comme les persiennes, de sorte que l'on n'est nulle part précisément chez soi.

« Chères enfants ! elles sont gaies, dit la jeune femme à son mari, en guise d'excuse timide.

— Oui, mais terribles ! reprit le mari employant l'épithète consacrée, celle qui convient le mieux en effet pour rendre le caractère des enfants créoles, entreprenants, inventifs, capables de mille tours plus comiques que méchants, mais aussi éloignés que possible d'ailleurs du type d'enfant gâté, boudeur et maussade, trop répandu en Europe.

— Yette est si caressante, elle a un si bon cœur ! poursuivit la mère.

— Et de l'esprit ! ajouta le père avec une subite indulgence ; mais toutes ces qualités, chère amie, rendent d'autant plus dangereuse pour elle

la vie oisive et sans discipline d'aucune sorte que nous lui laissons mener. »

M^{me} de Lorme vit que l'éducation européenne allait être remise sur le tapis et leva vers son mari de beaux yeux suppliants.

« Mon Dieu! dit-elle, je suis loin d'être un modèle, mais j'ai été une bonne compagne pour vous, jusqu'ici, mon ami, et une bonne mère pour nos chères petites... bien qu'un peu faible peut-être, je vous l'accorde; enfin, vous n'avez pas eu à rougir, je crois, de mon ignorance, de mes manières..... »

M. de Lorme regarda tendrement sa femme; un sourire d'orgueil passa sur ses traits pendant ce rapide examen.

« Vous savez bien, Marie, que je vous trouve parfaite, dit-il dans la sincérité de son cœur; mais où voulez-vous en venir?

— A ceci: Je n'ai jamais quitté la colonie. Pourquoi mes filles feraient-elles autrement?

— Parce que (je ne parle que de Yette, nous avons le temps de songer à Cora, et je ne prétends pas vous enlever à la fois tous vos trésors), parce que, chère amie, il y a des caractères plus ou moins difficiles à diriger, et que notre fille aînée est loin d'avoir la douceur de sa mère; parce

que nous vivons à la campagne, loin des écoles que vous avez pu suivre, ayant toujours habité dans votre première jeunesse Saint-Pierre ou Fort-de-France ; parce que, enfin, je regrette d'avoir à le dire, vous gâtez vos enfants à l'excès, plus encore que vos parents ne pouvaient vous gâter vous-même. Ce n'est pas un reproche, Marie, puisque je me sens aussi coupable que vous. Quand je rentre, harassé par les travaux qui m'appellent au dehors, je n'ai pas le courage de gronder ; mais, croyez-moi, on ne corrigera Yette qu'en la dépaysant tout à fait.

— Vous avez raison sans doute ; c'est bien cruel pourtant ! »

Et la voix de M^{me} de Lorme tremblait d'émotion mal contenue.

« Cruel ? C'est l'usage en tout cas ! Nos voisins, presque sans exception, n'ont-ils pas envoyé leurs enfants en France, ceux-ci au collège, celles-là au couvent ? Et tous n'ont pas peut-être des correspondants aussi sûrs, aussi dévoués que mon ami Darcey qui, certainement, veillera sur Yette comme j'y veillerais moi-même.

— Soit ! mais sa femme ne saura pas me remplacer.

— Parce qu'elle est un peu mondaine, un peu

frivole ? Vous ne l'avez connue que jeune fille ; elle a peut-être changé ! Elle est de vos parentes, après tout, et tiendra certainement à vous être agréable.

— Elle m'a toujours marqué beaucoup d'affection en effet.

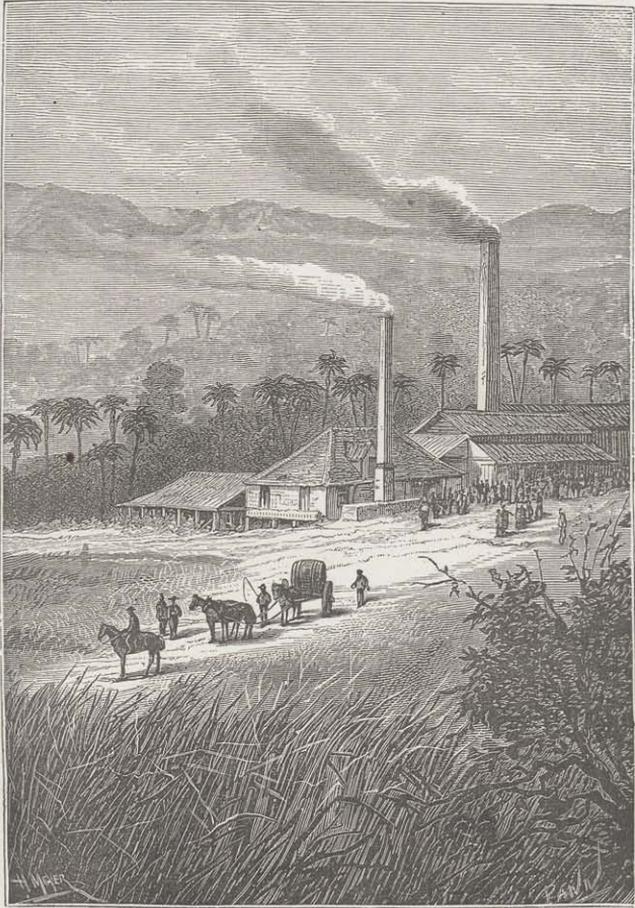
— Eh bien ! que craignez-vous ?

— De me séparer de ma fille, dit M^{me} de Lorme en s'essuyant les yeux ; ne me la laisserez-vous pas encore un peu ?

— Un an, je vous l'ai dit, répliqua son mari évidemment navré du chagrin nécessaire qu'il lui causait, une année entière, à la seule condition que dans six mois elle sache lire.

— Ah ! s'écria M^{me} de Lorme, elle partira plus tôt si vous exigez cela ! »

Et, comme pour confirmer ce dire, le chat bondit dans la chambre, poussant devant lui une boule fabriquée avec les feuillets du dernier alphabet illustré de M^{lle} Yette. Aucun de ses livres n'avait jamais servi à un autre usage, sauf ceux dont elle faisait des cocotes, des bateaux ou d'ingénieuses découpures.



L'HABITATION DU MACOUBA.

CHAPITRE II.

L'HABITATION DU MACOUBA

Certes, la situation d'un enfant qui, pour la première fois, quitte la maison paternelle est toujours digne de pitié; mais celle de Yette semblera peut-être à nos lecteurs particulièrement intéressante quand ils sauront quel Paradis terrestre c'était pour elle que l'habitation du Macouba, où elle était née, où elle avait grandi, et quelle existence cette étrange enfant y menait. La vie de famille telle que nous l'entendons en Europe suppose, quelque douce qu'elle puisse être, un peu de répression et de contrainte. Yette n'avait connu rien de semblable. Tout ce qu'elle voulait, elle l'avait ou parvenait à se le procurer; tout ce qu'on ne lui donnait pas, on le lui laissait prendre. Elle savait que son armoire à robes regorgeait de belles mousselines brodées qu'elle avait plaisir

à regarder quelquefois, car elle aimait la parure comme presque toutes les petites filles ; mais, plus turbulente que coquette, elle leur préférait les gaules qu'elle pouvait déchirer à sa guise. Dès l'aube, la famille était levée pour profiter des heures fraîches. On se réunissait dans cette galerie qui, étant le seul passage pour entrer et sortir, est par conséquent le théâtre d'un va-et-vient, d'un mouvement continu ; on y prenait le café. Souvent Yette était assez matinale pour assister au départ de l'*atelier*, comme on nomme la réunion des travailleurs d'une habitation. L'*atelier* s'en va aux champs en une seule troupe bien rangée ; arrivé sur le lieu du travail, il se met à l'œuvre au son d'un tambour de construction toute particulière. C'est un petit quartaut dont le bout est fermé par une peau de cabri bien tendue, sur laquelle on frappe avec les mains, le joueur de tambour étant à cheval sur son instrument couché. Chaque *commandeur* nègre, à la tête de sa division d'*atelier*, a d'ordinaire une dame-jeanne de tafia à sa disposition, et le labourage, plus ou moins mal fait, marche bon train, grâce au tafia et au tambour.

Après le bain, pris dans une rivière rapide pareille à un gave et que préservait des rayons

du soleil une voûte de daturas embaumés, la famille se dispersait. M. de Lorme allait surveiller les travaux de sa sucrerie ; sa femme s'occupait de l'intérieur, préparait ces liqueurs, ces marmelades que les dames créoles excellent à faire. Yette l'aidait volontiers de ses petites mains agiles ; mais il faut dire qu'elle s'entendait surtout à *goûter*, et qu'une bonne partie des confitures disparaissaient avant même d'être refroidies. Elle prenait plaisir déjà aux soins de la basse-cour, dont toutes les bêtes la connaissaient et accouraient autour d'elle avec des cris d'attente et de joie.

Elle avait aussi, comme tous les enfants créoles, des animaux qui lui appartenaient en propre, sa vache qu'elle allait voir traire, ses poules dont elle ramassait les œufs. Tantôt une négresse lui apportait un poussin à peine assez gros pour être séparé de sa mère, tantôt un ami de la maison envoyait à Yette une chèvre, un cabri ou un agneau. La *da*, pour l'engager à les soigner, lui avait raconté l'histoire légendaire de certain œuf donné par un pauvre nègre à une petite fille dont le premier soin fut de le faire couvrir par une poule. Après l'éclosion, la prudente fillette marqua le nouveau né en lui attachant un fil de couleur à la patte ; grâce à sa vigilance, il réchappa

du *piau*, du *mal z'yeux*, du *thiac*, de toutes les maladies nègres des petits poulets ; une fois même sa maîtresse dut lui ouvrir la *phalle*, le jabot, afin d'en tirer une pierre qu'il n'avait pas pu digérer. Grâce à cette infatigable sollicitude, le petit poulet devint une poule pondeuse émérite. Sa première couvée, vendue par la petite fille, lui permit d'acheter un cabri, la seconde une truie, la troisième une brebis. La première portée du cabri, jointe à celle de la brebis, permit d'acheter une génisse, puis une autre vache ; bref, la poule pondant toujours, la chèvre, la truie et la brebis ayant toujours des petits, les vaches donnant d'excellent lait, la petite fille acheta ceci et cela, ce qui finit par aboutir à une fortune de cinq cent mille livres coloniales (deux cent mille francs à peu près).

« Eh bien ! disait Yette à sa *da*, en écoutant ces merveilles, quand je serai aussi riche que cette petite fille-là, je te donnerai tout, puisque c'est toi qui t'entends le mieux à soigner mes bêtes. Mais je ne les aime pas parce qu'elles me rendront riche, je les aime parce qu'elles sont gentilles et qu'elles sont à moi. »

Volontiers aussi Yette accompagnait sa mère dans ses visites de charité au petit village que les

cases nègres formaient sur la propriété. Elle y laissait de bon cœur les gros sous de sa bourse; mais force était bien, quand elle avait rempli ces devoirs agréables, de lui mettre la bride sur le cou. L'impatiente meute des négrillons, qui n'a d'autre souci que d'inventer sans cesse tous les jeux, toutes les farces, toutes les espiègleries possibles, guettait au passage la petite maîtresse. Sous prétexte de la surveiller, de remplacer la *da*, c'était à qui l'entraînerait dans les plus périlleuses aventures.

Combien de fois la crut-on perdue, tombée dans quelque précipice! On ne cultive jamais plus de la moitié de ces grandes propriétés créoles; l'autre moitié est composée de casse-cou dangereux, même pour les animaux. De quel côté son étourderie pouvait-elle avoir emporté Yette? La pauvre *da* éplorée courait tout le jour à sa recherche, comme une poule après le caneton qu'elle a couvé. Yette revenait souvent avec des *bêtes rouges* aux jambes, souffrant le martyr des piqûres de ce petit insecte, et alors la *da*, sans plainte ni réprimande, la lavait avec des décoctions d'orange, de bourgeons de vigne et d'herbes odoriférantes; d'autres fois, les jours de forte pluie, Yette se lançait pieds nus du côté de la rivière,

pour la chasse aux ceriques. La cerique est une espèce de crabe, avec cette différence que le crabe a des pinces relativement inoffensives; celles de la cerique sont de véritables cisailles droites et dentelées sur le tranchant, et, comme il faut prendre à la main cette bête bien armée, la chasse n'est pas sans péril. L'intrépide fillette s'en tirait avec adresse; elle n'en rentrait pas moins les doigts ensanglantés, trempée jusqu'aux os, et, pour la réchauffer, c'était encore la *da* qui lui faisait un *matété*, cette excellente bouillie où le sirop se mêle à la farine de manioc et au gingembre râpé. Il n'y avait jamais assez de ceriques ramassées de cette façon pour en faire une fricassée, mais le crabier de Yette s'en régala. Il tenait le premier rang parmi les animaux favoris de la petite fille, et vraiment, avec son habit gris d'ardoise, son ventre blanc, sa tête fine enchaperonnée de noir, ses majestueuses échasses, son bec long d'un pied, ses yeux de cristal environnés d'un cercle d'or, au-dessus desquels se redressaient deux aigrettes pareilles aux poils rebelles de trop longs sourcils, cet oiseau superbe méritait sa prédilection. Elle l'avait trouvé tout petit dans son nid, et n'avait pas voulu permettre qu'on le mît à la broche, bien que le crabier de cet âge soit un

friand morceau. Un vieux fer à repasser, auquel était attaché une ficelle, servait de boulet au captif, qui supportait son sort d'assez bonne grâce, pourvu qu'on ne le laissât jamais manquer de crabes d'eau douce.

« Veux-tu donc qu'il ait faim? » s'écriait Yette, quand sa *da* la conjurait de ne plus s'exposer ainsi aux fluxions de poitrine.

Une fois, Yette fut piquée par un petit serpent, et la pauvre *da* suçala le venin au péril de sa vie.

Cette fameuse *da*, mulâtresse de grande taille, encore belle sous son madras artistement échafaudé, était une narratrice incomparable; enfants et domestiques se réunissaient tous les soirs pour l'entendre conter ses contes, et quels contes! N'y cherchez ni rime ni raison; tels qu'ils étaient dans leur folie, dans leur extravagance, ils charmaient l'auditoire ignorant et naïf. La conteuse commençait invariablement par ces paroles : *Bonbonne fois* (il était une fois), et tous les négrellons de répondre en chœur selon l'usage : « Trois fois bel conte! »

Compère Lapin jouait toujours un grand rôle dans le récit; c'est le héros madré des fables nègres. Il va un matin voler dans le jardin du roi et y est surpris par le jardinier, qui lui tend un

piège en façonnant un bonhomme de glu, lequel tient à la main le plus exquis des bonbons. Compère Lapin est gourmand, il voit le bonbon, vient saluer le bonhomme, et finit par lui demander un petit morceau de ce qu'il a dans la main. Irrité de n'obtenir aucune réponse, il le menace, lui donne un soufflet et reste englué. Se croyant retenu par un bonhomme vivant, il le menace encore, lui donne un second soufflet; le voilà pris des deux pattes. Menace nouvelle, coup de pied; les quatre pattes sont prises à leur tour; sa colère est telle qu'il donne à son adversaire un coup de ventre qui le rend définitivement prisonnier. Le jardinier survient et court chercher le roi pour le faire assister à l'exécution du lapin, qu'il attache d'abord solidement avec de bonnes ficelles. Compère Lapin pleure, compère Éléphant passe et lui demande ce qu'il a.

« C'est que le roi, dit compère Lapin, m'a condamné à manger un bœuf tout entier. »

Compère Éléphant se dit que le bœuf lui serait peut-être d'une digestion plus facile qu'à un chétif petit lapin. L'idée de ce mets inconnu le séduit peu à peu. Il en arrive à envier le sort du malheureux, et lui propose tout bonnement de se mettre à sa place. Compère Lapin, délivré de

ses liens, garrotte à son tour l'imbécile glouton. Le roi cependant accourt à l'appel du jardinier et, sans s'étonner de la substitution, ordonne qu'on passe à l'éléphant un fer rouge au travers du corps. La chose faite, on débarrasse l'éléphant de ses liens, et, tandis que la pauvre bête se sauve en hurlant, avec sa broche, l'ingrat Lapin lui lance, du haut d'un arbre qu'il a choisi pour observatoire, force quolibets dont Yette riait à se pâmer. Jamais, du reste, elle n'avait songé à se préoccuper de la vraisemblance ni de la moralité du conte, évidemment dédié aux gourmands et aux Jocrisses du pays. La *da* savait en outre les plus belles chansons. Il fallait l'entendre nasiller de sa voix railleuse :

Quand Milate metté ion bel zabi,
Prend chapeau et pis canne a tini,
Mesdames, quand Milate metté ion bel zabi
I dit : « Négresse pas maman li ¹. »

Mais c'était surtout dans les *titimes* ou énigmes qu'elle brillait. Les devinettes nègres n'ont rien de très compliqué.

1. Quand le Mulâtre met son bel habit,
Prend son chapeau et tient sa canne,
Mesdames, quand le Mulâtre met son bel habit
Il dit que la Négresse n'est pas sa mère.

On est assis : « Titime ! commence le sphinx en madras. — Bois sec ! répondent les enfants assemblés. — Rougeaud dit à Noiraud : Tiens bon ! tiens fort ! Si tu défonces, je suis mort ! »

Il faut deviner que Rougeaud c'est le feu et Noiraud la marmite. Si la marmite se défonce, il est clair que le feu sera éteint par le liquide qui tombera dessus. Yette devinait des titimes bien autrement difficiles que celle-là, ce qui aurait suffi à lui faire la réputation d'une petite personne capable, si la chose n'eût pas été établie d'avance.

« Je ne suis pas bête, disait-elle à ses parents, puisque je devine toutes les *titimes*, et, quant à ce qu'on peut lire dans vos livres, je parie bien qu'il n'y a rien d'aussi beau que les contes de *ma da*. »

Les parents avaient eu le tort de rire trop longtemps de ce qu'ils appelaient ses drôleries, de se montrer trop indulgents en toute circonstance. Ils ne pouvaient oublier qu'ils avaient perdu plusieurs enfants, et tremblaient toujours pour ceux qui leur restaient, ménageant leur santé physique aux dépens même de leur santé morale. En outre, Yette était restée longtemps fille unique, et l'on sait que le malheur des enfants uniques est d'être souvent trop choyés, malheur

très doux, mais qui n'en eut pas moins pour Yette des conséquences déplorables, et d'abord la première douleur de sa vie, une douleur honteuse, inavouable ! La naissance de Cora en fut cause. Habitée à régner seule au logis et dans le cœur de ses parents, elle souffrit de voir l'affection de ces derniers se partager équitablement entre elle et la nouvelle venue, la *da* s'installer jour et nuit auprès du petit berceau qui semblait devenu le centre des intérêts de chacun, une autre puissance en un mot s'élever soudain à côté de la sienne. On la vit devenir triste, maigrir ; son visage s'altéra, elle fuyait le petit être qui, croyait-elle, accaparait les soins et l'amour de toute la maison ; elle ressentait contre lui une sorte de colère farouche. La mère clairvoyante comprit avant sa fille aînée ce qui se passait dans cette âme impérieuse, où un excès d'indulgence avait laissé l'égoïsme se développer en liberté. Elle fut navrée non seulement de la voir malheureuse, mais surtout d'être obligée de reconnaître que Yette était capable d'un mauvais sentiment. Jusque-là elle avait excusé ses caprices, ses violences, en se disant qu'elle n'avait aucun défaut sérieux ; il n'y avait pas à se le dissimuler pourtant : Yette était jalouse ! La mère n'essaya ni

des réprimandes, ni des punitions ; elle traita l'enfant comme une malade, avec la plus douce pitié ; elle s'adressa par des moyens détournés à sa raison, sans lui laisser croire qu'elle l'eût devinée. Un soir, tout en allaitant la petite Cora, elle raconta négligemment à Yette, qui se tenait à l'écart, sombre et les yeux pleins de larmes, comme si on lui eût volé les caresses qu'on faisait à sa sœur, l'histoire vraie d'un petit chien qu'elle avait amené au Macouba, lors de son mariage, et qui s'était laissé mourir de langueur lorsqu'un rival était venu détourner de lui toute l'affection de sa maîtresse.

« Quel rival ? demanda Yette.

— Mon premier enfant, que le bon Dieu m'a repris depuis. Je chassais souvent le pauvre Skip de la chambre, parce que ses aboiements troublaient le sommeil du baby, parce que ses gambades lui faisaient peur. Skip, s'apercevant avec un instinct merveilleux que sa part d'affection avait diminué, surtout depuis qu'il avait eu la méchanceté de mordre le petit innocent, refusa de manger, de boire, et dépérit très vite. Bref, on le trouva un jour dans sa niche réduit à l'état de cadavre. »

Yette avait écouté avec attention, la tête basse,

les joues très rouges. Elle ne répondit rien, mais sa mère entendit, dans la demi-obscurité qui commençait à se répandre, un bruit de sanglots étouffés.

« Qu'as-tu ? » dit-elle.

Et comme Yette se taisait encore :

« Tu t'apitoies sur le sort de Skip ?

— Oui, répondit la petite fille, éclatant tout à coup, et puis... — les larmes l'interrompirent pendant quelques secondes, — et puis, je me disais que j'avais envie de faire comme lui, que je ferais comme lui certainement tôt ou tard, parce que, moi aussi, je ne suis plus si bien aimée... et à cause de celle-ci ! » dit-elle en désignant sa petite sœur d'une main qui semblait prête à la frapper.

M^{me} de Lorme frissonna et devint toute pâle. Elle se contint cependant, remit le poupon dans son berceau, puis, attirant Yette sur ses genoux, elle la tint à son tour étroitement pressée contre elle. En même temps elle lui parlait tout bas, s'efforçant de lui faire comprendre qu'elle s'abusait, que le nouveau don envoyé du ciel à ses parents ne lui faisait aucun tort, que, si l'on s'occupait davantage de la plus faible des deux, c'était par devoir, non par préférence.

« Toi-même, lui dit-elle, tu as tes devoirs de grande sœur, comme nous avons nos devoirs de père et de mère. Tu dois, dès à présent, ta protection à Cora; tu lui devras plus tard l'exemple, et si je lui manquais un jour, si, la fortune de ton père s'écroulant, vous restiez, — ce qu'à Dieu ne plaise, mais tout est possible, — sans ressources comme tant d'autres, tu serais tenue, sous peine de mécontenter Dieu et ta mère qui ne serait plus là, de devenir la petite maman de ta sœur, de travailler pour elle, de te sacrifier au besoin pour son avenir. Comprends-tu? Entends-tu, Yette?... »

On eût pu croire Yette insensible à ces touchants discours, tandis qu'en réalité elle était trop pleine d'émotions nouvelles; la stupeur la rendait muette. Jamais cette pensée ne lui était venue que sa mère pût mourir; elle l'avait crue jusque-là destinée, par quelque glorieuse exception, à une jeunesse, à une beauté éternelles. De même, il lui eût paru impossible que son père pût être victime d'un de ces vulgaires accidents qui transforment du jour au lendemain l'opulence en pauvreté; il lui semblait trop au-dessus du commun des mortels. Toute petite elle avait appelé la mer *grande rivière à papa*; maintenant encore,

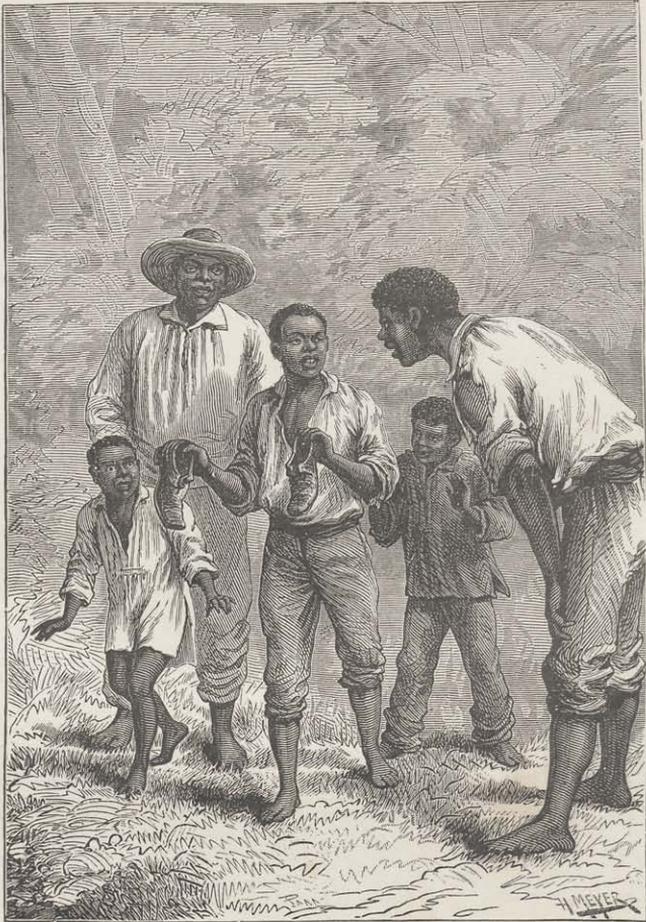
elle ne supposait pas de limites aux savanes, aux bois, aux champs de cannes de l'habitation qui lui représentait la terre entière. Une lumière insoutenable pour ses yeux si longtemps aveuglés s'était faite en elle, tandis que sa mère lui montrait, en même temps que son devoir, de grandes et sévères vérités : — mort, pauvreté, effort, sacrifice, — quels mots terribles, et comme ils devaient faire travailler son imagination !

Sur ces entrefaites, la petite sœur tomba gravement malade, et, pendant cette maladie qui désolait et absorbait toute la maison, Yette fut réellement négligée ; mais elle n'était plus ni ombrageuse ni égoïste ; ce n'était plus la jalousie qui faisait couler ses larmes. Tout le jour elle restait assise devant la porte de Cora, guettant les nouvelles. Aussitôt qu'on le lui permit, elle entra dans la chambre sur la pointe du pied, elle si tapageuse d'ordinaire, et aida de tout son pouvoir aux soins qu'exigeait l'état de Cora ; elle parlait doucement à celle-ci, l'amusait, lui apportait ses joujoux, supportait sans se plaindre qu'elle les cassât. Une nuit, la *da*, en ouvrant l'œil, fut frappée d'un spectacle étrange qui lui fit croire qu'elle rêvait encore. Yette avait quitté son lit ; pieds nus et en robe de nuit, elle priait devant sa

petite sœur endormie, s'arrêtant par intervalles pour baiser une main maigrelette qui pendait hors du berceau. Qui sait si ce ne fut pas à cette prière d'enfant que Dieu accorda la vie de la malade? Quoi qu'il en fût, le premier sourire de Cora convalescente fut pour Yette, pour Yette encore le premier baiser de ces petites lèvres pâles que l'on avait crues à jamais refroidies. Le tyran de la maison fut dès lors dominé par un autre despote, qui abusait souvent des droits qu'on lui laissait prendre.

« Elle est si faible ! » répétait Yette, pénétrée des paroles de sa mère sur la nécessité de faire, en cédant, acte de force morale.

Le désir de donner le bon exemple la décida, dans la première ferveur de sa conversion, à se laisser initier aux mystères de l'alphabet; mais la persévérance n'était pas chez elle à la hauteur du zèle. Il lui parut suffisant de savoir ses lettres, et bientôt elle revint, comme nous l'avons vu, aux plaisirs de l'école buissonnière, avec une nouvelle recrue, sa petite sœur, qui, dès qu'elle put marcher, fit le diable, en l'imitant aussi bien que le lui permettait son jeune âge.



ON LE RENCONTRA PARTOUT, UN SOULIER
DANS CHAQUE MAIN.

CHAPITRE III

LES ADIEUX

Cependant, malgré la volonté, arrêtée en apparence, de M. de Lorme et la résignation de sa femme à tout ce qu'il désirait, Yette n'eût pas été exilée cette année-là encore, si le curé du Macouba ne s'en fût mêlé. C'était un vieux prêtre excellent mais sévère, dont l'influence était grande dans la maison. Il fit observer à ses amis que leur fille, séparée de sa première communion par deux années à peine, n'était encore qu'une sauvage ignorante de tout.

« Non seulement, dit-il, elle est incapable d'épeler deux lignes de catéchisme, mais, grâce à ce beau jargon nègre qu'elle parle du matin au soir à ses petits familiers, elle ne sait pas le français ; ses manières n'ont rien de commun, avouez-le, avec celles d'une demoiselle...

— Vous seriez donc d'avis, comme moi, de l'envoyer en France ? interrompit M. de Lorme.

— Assurément.

— Au risque de désoler sa mère ?...

— M^{me} de Lorme, j'en suis persuadé, aime ses enfants pour eux plus encore que pour elle-même. Elle se consolera donc en songeant que sa faiblesse eût étouffé le meilleur des qualités de Yette, et que le seul moyen de réparer le mal qu'elle lui a déjà fait est de se séparer d'elle. Je ne l'accuse pas, remarquez-le bien : ce défaut d'énergie des mères est presque général dans nos colonies ; il résulte probablement de notre climat, qui alanguit toutes les volontés. Le moyen d'être ferme par une température de 40 degrés au-dessus de zéro ! Les Européens qui nous trouvent indolents en parlent à leur aise.

— Vous avez raison de chercher des excuses à ma femme, monsieur le curé, tous les torts sont à moi. C'eût été mon devoir de réagir contre cette mollesse des pays chauds et ces gâteries maternelles. J'ai été négligent.

— Non, trop occupé ailleurs, voilà tout. Tandis que vous travailliez à l'avenir de vos enfants, le présent souffrait un peu. On ne peut tout faire à la fois, et votre tâche était déjà lourde, mon

ami. Je suis là pour l'attester, moi qui sais dans quel état déplorable feu votre père avait, au lendemain de l'abolition de l'esclavage, laissé la plantation dont vous avez, à force d'industrie, décuplé le produit.

— J'avais beaucoup à réparer, dit gravement M. de Lorme. Si mon père m'a laissé un médiocre héritage, j'ai d'abord, moi aussi, contribué à l'amoindrir par mon insouciance et mes folies, vous le savez bien ! Je ne pouvais résister au plaisir d'acheter pour moi un beau cheval américain ou un bijou pour ma femme ; j'aimais le jeu. La naissance des enfants m'a mis à la raison ; j'ai compris un peu tard que tout devait leur être sacrifié, je me suis occupé sérieusement moi-même de l'exploitation de ma propriété ; mais, pour renouveler mon outillage, pour me procurer un moulin puissant, des appareils de fabrication perfectionnés, pour acheter des animaux de travail en quantité suffisante, j'ai dû emprunter de grosses sommes, et c'est surtout la préoccupation d'en payer régulièrement l'intérêt, de me libérer sous quelques années et de laisser une situation nette, un bien-être réel à mes enfants qui me tourmente. Souvent, quand il faudrait adresser à Yette une réprimande utile, je

suis bien loin de ses espiègleries du moment. Je vois le jour où elle sera grande, riche, heureusement mariée; je regarde le lointain brillant, mais incertain, sans m'apercevoir du caillou trop réel sur lequel je puis butter avant d'être arrivé au bout de ma tâche.

— Nous en sommes tous là, dit le curé avec bonté. Je sais ce que vous valez, mon cher ami. Aussi suis-je bien sûr que vous prendrez sans retard la résolution courageuse que l'intérêt de votre fille vous commande. Yette est un diamant... mais un diamant brut comme il n'est pas rare d'en trouver chez nous; malheureusement nous n'avons point ici le secret de les polir, de leur donner toute leur valeur. Écrivez, je vous en prie, à votre digne ami Darcey. Il n'est que temps. »

M. Darcey était un riche banquier, copain de collègue de M. de Lorme, et qui, malgré une séparation de vingt années, était resté lié avec lui d'amitié presque fraternelle. Ils s'écrivaient fréquemment; M. Darcey avait rendu plus d'un service à cet ancien camarade qui portait aux nues son mérite. La lettre que M. de Lorme adressa, d'après le conseil du curé, à son ami de Paris, renfermait la vérité tout entière sur le

compte de Yette. Ce fut une confession complète, la confession des parents, il faut le dire, bien plus que celle de la petite fille. M. et M^{me} de Lorme s'en remettaient à M. Darcey pour le choix d'un pensionnat, et lui donnaient, à lui et à sa femme, tous les droits dont, quant à eux, ils n'avaient pas su bien user.

La réponse ne se fit pas attendre. Brièvement, selon sa coutume, et dans des termes un peu secs, car il avait toujours préféré l'action aux phrases, M. Darcey déclarait accepter la responsabilité dont on le chargeait, et indiquait comme excellent le pensionnat de M^{lle} Aubry, où avait été élevée sa fille.

« Non pas que ma fille soit un modèle, ajoutait-il, mais ses défauts appartiennent au monde où sa mère, malgré mes conseils, l'a conduite un peu trop tôt, tandis qu'elle ne doit rien que de bon à la personne distinguée qui l'a dirigée toute jeune. L'enfant indisciplinable dont vous me parlez se transformera chez M^{lle} Aubry. Tous les petits créoles sont insupportables, c'est convenu, et presque tous, sous une règle judicieuse, deviennent charmants. »

A la lettre de M. Darcey, aussi concise qu'une lettre d'affaires, M^{me} Darcey avait joint le plus

gracieux des petits billets musqués, promettant de faire sortir Yette les jours de congé et de s'intéresser à elle comme à sa propre fille.

« C'est très bien dit, fit observer M. de Lorme après avoir lu, mais je compte surtout sur mon vieux Jacques; celui-là tient toujours plus qu'il ne promet. »

D'ordinaire on ne recevait pas beaucoup de visites à l'habitation du Macouba; aussitôt cependant que le bruit se fut répandu que la petite de Lorme allait « partir pour France », toutes les connaissances de sa famille vinrent dire leur mot, recommander la pension où avaient été élevées leurs filles, nièces ou pupilles, et féliciter Yette d'un bonheur qu'elle était loin d'apprécier.

« Vous allez connaître la mère patrie, » disaient les uns.

Yette ne comprenait pas : on lui avait toujours dit qu'elle était Française ; mais la Martinique lui semblait être la plus belle partie de cette France dont ses aïeux étaient originaires.

« Vous verrez des pays nouveaux, disaient les autres.

— Aucun ne pourra me plaire comme le Macouba.

— Vous deviendrez savante... »

Elle faisait une moue dédaigneuse et incrédule.

« Et puis, s'avisa de dire sa mère, affectant une liberté d'esprit qu'elle était loin de ressentir, nous irons la rejoindre avant la fin de son éducation. D'abord, nous lui enverrons sa petite sœur... »

Yette, à ces mots, l'attira vivement dans un coin où personne ne pouvait entendre, et là, fondant en larmes :

« Non, maman, dit-elle, je ne veux pas que Cora ait à son tour le chagrin que j'endure aujourd'hui. Me croyez-vous donc assez mauvaise pour me consoler en pensant qu'elle sera malheureuse, elle aussi? J'irai en France, mais à la condition qu'elle ne vous quittera jamais. Quand vous l'amènerez ou quand je reviendrai, je lui apprendrai tout ce qu'on m'aura appris. Maman, je déteste les livres, mais je vous le promets, je travaillerai pour Cora. »

M^{me} de Lorme serra tendrement sa fille dans ses bras. Elle avait eu tort de craindre de la résistance, des emportements. Yette prenait son parti avec le courage du conscrit qui va au feu, tremblant dans l'âme, mais sans en laisser rien voir. Elle était fière, elle était brave, et n'étant

rien moins que sotté, elle avait peut-être compris, avec l'aide des admonestations de M. le curé, que l'on agissait avant tout pour son bien. D'autre part, cette petite fille n'était pas fâchée d'être devenue du jour au lendemain un personnage dont tout le monde s'occupait. Deux couturières travaillaient à son trousseau. On emplit le linge fin et brodé dans ces caisses de fer-blanc, enfermées elles-mêmes dans un panier caraïbe, qui servent de malles aux colonies, malles incomparables sous le double rapport de l'élégance et de la légèreté; on fit une caisse séparée de confitures de mangues, d'ananas, de tamarins, de citrons, de goyaves, en y ajoutant des oranges cristallisées, des noix d'acajou grillées, des sirops, des tablettes de coco et de pistaches, enfin des sucreries de toutes sortes. On emballa encore à part une splendide poupée noire, vêtue en capresse avec une *tête* de madras *calendé*, c'est-à-dire passé à la gomme et au jaune de chrome sur toutes les parties roses de l'étoffe, une chemise ornée de deux larges boutons doubles en or reliés par un anneau, une jupe éclatante, crânement relevée de côté dans la ceinture, des pendants d'oreilles gigantesques formés de cylindres juxtaposés et des colliers sans fin. Tous ces préparatifs, tous ces

présents réussirent à distraire un peu Yette de son sacrifice. Du reste, on ne lui laissait pas le temps d'y penser beaucoup. C'étaient chaque jour des invitations, des fêtes en son honneur chez les voisins; la veille même de son départ, un de ces pique-nique au bord de l'eau, que l'on nomme *parties de rivière*, fut organisé.

On y porta le *calalou*, cette classique purée d'herbes mucilagineuses cuites avec du lard et brassée d'un coup de *lélé*, d'un coup de bâton à cinq branches que l'on roule rapidement entre les mains,

Bien entendu, le calalou n'est qu'un prétexte à divertissements variés; on est en costume de bain, on se baigne avant, pendant et après le repas, on pêche des ceriques. Cette fois un lieu particulièrement favorable avait été choisi : un bassin ombreux et profond, formé par les obstacles qui retenaient en amont les eaux torrentueuses de la rivière. Après le calalou on grilla, en plein air, sur des charbons, la morue, la morue assaisonnée d'huile et de piments; on ajouta le court-bouillon mulâtre, la fricassée de volaille brune, à ce menu délicieux. Les enfants usèrent du droit, inséparable de toute partie de rivière bien organisée, de manger avec leurs doigts. Rien n'y

fit! personne n'avait ni appétit, ni gaieté, personne ne réussissait à donner le change aux tristes préoccupations du moment.

Rentrée à l'habitation, Yette distribua des souvenirs aux trois petits nègres, ses compagnons ordinaires. Loulou eut un collier de graines de courbaril; Mesdélices, la préférée, une petite croix d'or, et Tom atteignit au faite de toutes ses ambitions. Vain comme le sont ceux de sa race, il avait rêvé d'avoir des souliers; Yette lui en donna une belle paire toute neuve. Il faut dire qu'elle n'usait guère de souliers, étant aussi empressée à les quitter pour courir pieds nus dans la savane, que Tom était envieux d'en avoir. Le négriillon fit une culbute de contentement qui scandalisa Mesdélices : sauter quand petite maîtresse partait!

Là-dessus, Tom répliqua qu'on aurait beau faire, qu'il ne quitterait jamais petite maîtresse.

« Et comment t'y prendras-tu, mon pauvre Tom? On m'envoie en France.

— *Moë qué couri!* répondit-il en montrant ses jambes nerveuses.

— Courir! il faudrait nager, et tu ne sais pas! Et puis nager pendant quinze cents lieues de suite, y penses-tu? Je n'ai pas assez d'argent pour

payer ta place sur le bateau... sans compter qu'on ne voudrait pas de toi au pensionnat.

— Moë qué couri! » répétait machinalement Tom qui était retombé en contemplation devant les deux souliers et les baisait l'un après l'autre.

Son illusion sur le plaisir d'être chaussé ne dura guère. De même que bien d'autres ambitieux, il vit, en touchant au but, le néant de son désir; les souliers ne furent portés qu'une fois et avec force grimaces. Jamais singe ne souffrit davantage d'avoir aux pieds des coquilles de noix, mais il ne renonça pas pour cela au plaisir d'afficher une supériorité sur ses camarades. Longtemps après le départ de sa petite maîtresse, on le rencontra partout un soulier à chaque main, et le sobriquet de Tom-Botté lui resta toute sa vie.

Mais Yette n'est pas encore partie, et nous assistons à ses adieux.

« Ah! dit-elle, vous êtes bien heureux vous autres, vous n'irez jamais en pension! Allons! ne sanglotez pas comme ça, petites bêtes! vous me feriez pleurer aussi, et il ne faut pas! Nous ne nous quittons pas pour toujours. Je reviendrai et, quand je serai grande, je vous prendrai tous à mon service. Vous n'aurez rien du tout à faire. On dansera du matin au soir. Toi, Mesdélices, je

te promets que tu seras la *da* de mes enfants. »

Mesdélices prit un air aussi important que si elle eût été déjà investie de ses graves fonctions de gardienne; Loulou lui jeta un regard d'envie.

« C'est bien convenu! Ne m'oubliez pas. Adieu! Adieu! »

Les trois petits serviteurs se jetèrent la face contre terre en faisant retentir de leurs lamentations le potager où se passait cette scène pathétique, tandis que la petite maîtresse courait vers la maison pour cacher son attendrissement.

Là, elle donna en toute propriété ses vieilles poupées à Cora, qui battait des mains d'allégresse, ne comprenant pas encore ce que signifiait une *traversée*.

« Tu reviendras dimanche, disait-elle à sa sœur, et tu me rapporteras un ménage bleu en porcelaine de France. »

Yette ne la contredisait point, voulant ménager sa sensibilité. Le cœur de la courageuse fille se gonflait d'orgueil en même temps que de douleur. Elle était sage à la façon d'une grande personne; elle laissait aux enfants qui ne savaient rien encore de la vie et de ses amertumes leurs chimères consolatrices. Sa mère la remercia d'avoir été si prudente avec Cora, que la pensée de ne plus voir

sa sœur de longtemps eût rendue malade, tant elle était impressionnable et nerveuse.

« Il faudra, lui dit-elle, que tu me traites, moi aussi, comme un enfant, que tu ne me demandes pas de t'accompagner au bateau. » M. de Lorme avait exigé de sa femme ce sacrifice, craignant qu'elle manquât de courage. « Nous nous séparerons ici. Je pourrai me figurer que tu ne vas qu'à Saint-Pierre, je ne verrai pas la mer te prendre et t'emporter. Aie pitié de moi, ma pauvre petite ! Sois forte pour nous deux ! »

La *da* devait accompagner Yette en France ; elle avait l'expérience des voyages, ayant déjà fait celui de Paris dans sa jeunesse, avec la mère de M^{me} de Lorme. La *da* était la personne la moins triste de la maison, car elle devait rester avec sa *filles*, comme elle la nommait, plus longtemps que les autres. Elle tint à ce que rien ne fût changé jusqu'au dernier moment, et employa la soirée à conter l'un de ses plus beaux contes : *le Merle et la Tortue*. Ce conte a pour but d'expliquer comment l'écaille de la tortue est partagée en morceaux depuis certain déjeuner donné dans le ciel par le bon Dieu aux animaux de toute la terre. La Tortue trouva compère Merle pour l'y porter ; mais, à table, elle eut l'insolence de dire au merle

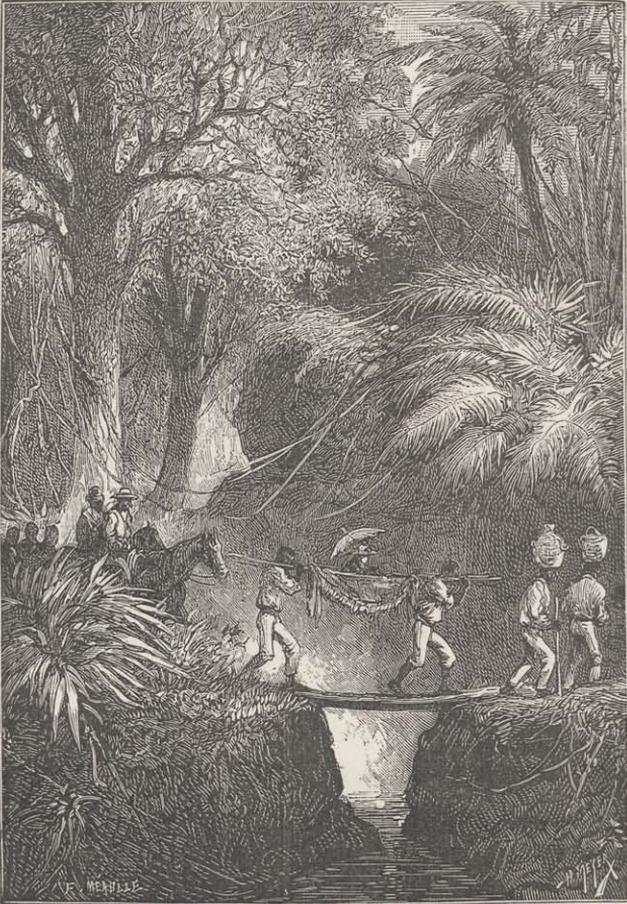
que sous l'aile il sentait le ravet. « Compère Merle c'est ion bon ti zoiseau, mais c'est dommage en bas zaile li qué senti ravett. » (Le ravet est une petite bête infecte qui pullule à la Martinique.)

Là-dessus, le Merle, choqué, l'abandonna.

L'Araignée, après avoir bien ri de cette aventure, proposa obligeamment à la tortue le bout de son fil pour descendre, lui promettant de filer jusqu'à ce qu'elle eût touché la terre et crié : Coupez! Mais compère Merle avait tout entendu et méditait sa vengeance. Quand la Tortue fut à moitié chemin, il cria : « Coupez! » et la Tortue, tombant sur le dos, se brisa l'écaille contre une roche.

D'habitude la scène du déjeuner céleste et les impertinences de la Tortue, excitée par trop de boisson, divertissaient outre mesure l'auditoire ; mais, cette fois, un morne silence accueillit les saillies quelque peu forcées de la *da*. Elle regarda autour d'elle et ne vit que des yeux humides fixés sur Yette qui, le visage penché vers la terre, s'efforçait en vain elle-même de retenir ses larmes. Pour rompre la glace, la *da* entama presque avec colère une nouvelle série tout à fait inédite d'interpellations comiques entre les ani-

maux convives du bon Dieu ; mais soudain il parut qu'elle étranglait, une violente quinte de toux la saisit. Frappant du pied, elle se couvrit la face de son mouchoir et, sous ce voile, on entendit quelque chose comme le gémissement d'un pauvre chien qui aboierait à la lune. L'histoire de la Tortue ne fut jamais continuée.



LA PLANCHE NÉGLIGEMMENT JETÉE D'UN ROCHER
A L'AUTRE...

CHAPITRE IV

LE DÉPART

Le lendemain, à trois heures du matin, le départ eut lieu en bon ordre. M. de Lorme et la *da* étaient à cheval, et deux nègres, portant un hamac suspendu à des bambous, attendaient Yette, tandis que d'autres nègres à pied chargeaient sur leur tête les paniers caraïbes composant le bagage. Deux éclaireurs devaient marcher en avant, une liane de persil à la main pour écarter les reptiles.

La petite Cora dormait encore dans son heureuse ignorance de ce qui se passait. Attroupés devant la maison, les serviteurs s'étudiaient à composer leur contenance sur celle de la maîtresse, qui, pâle et les yeux rougis, faisait néanmoins tous ses efforts pour paraître calme. A plusieurs reprises, elle saisit sa fille entre ses bras, la bénissant tout bas, la couvrant de caresses et ne pou-

vant se résoudre à la laisser s'éloigner d'un pas. Par intervalles, un soupir, un sanglot, s'échappait du groupe des nègres violemment émus par cette scène navrante. Enfin, M. de Lorme appela Yette d'une voix qu'il rendait sévère pour qu'on ne s'aperçût pas qu'elle était altérée ; aussitôt, l'étreinte de la pauvre mère se desserra docilement. Il n'y eut pas un seul mot échangé entre elle et son enfant ; ni l'une ni l'autre n'eût osé articuler une parole, dans la crainte de perdre le fruit de cette victoire si péniblement remportée sur elles-mêmes.

« Yette ! » répéta le père.

Un dernier baiser à sa mère défaillante, un geste affectueux de la main aux gens qui s'empresaient autour d'elle avec des souhaits de bon voyage, un baiser, jeté dans la direction de la chambre de Cora, et Yette se laissa porter dans le hamac plutôt qu'elle n'y monta. Le silence était lugubre, on eût entendu voler une mouche ; l'heure mélancolique et solennelle ajoutait à la tristesse de ces mornes adieux. Il faisait un clair de lune tel que les Européens ne peuvent se le figurer, car, entre leur lune blafarde et celle-là, il y a la même différence qu'entre le soleil des tropiques et celui du Nord. La caravane se mit en marche,

toujours sans bruit. Par un mouvement irrésistible, Yette tourna la tête, une dernière fois, du côté de la maison. Elle vit, sous les deux palmiers qui en précédaient l'entrée, une sorte de noire fourmilière qui s'agitait; elle ne vit pas sa mère; la pauvre femme venait de s'évanouir; le chagrin, trop intense pour ses forces, était momentanément suspendu.

« Elle sera rentrée dans sa chambre, pensa Yette, elle va secouer son mouchoir à la fenêtre. »

Mais aucun mouchoir ne se montra en signe d'adieu. Alors, cachant sa tête dans les profondeurs du hamac, elle se mit à pleurer tout à son aise.

La grande *da*, sur son petit criquet de cheval créole, haut comme un âne, affectait charitablement de ne pas la regarder, et M. de Lorme fumait d'un air de mauvaise humeur son cigare, dont la fumée lui entraît sans doute dans les yeux, car il ne cessait de les frotter du revers de sa main.

Les accidents de la route ne tardèrent pas cependant à occuper Yette. Il faut le pied sûr des chevaux indigènes, qui ne bronchent pas plus que les mulets des Alpes, pour venir à bout des obstacles qu'offre le chemin escarpé du Macouba à la

Basse-Pointe. Il traverse un pays des plus pittoresques, mais aussi des plus sauvages et qui, sous les rayons diamantés de la lune, parut féerique à Yette, même dans la disposition désenchantée où elle se trouvait. Au fond d'une gorge formée par deux falaises coupées presque à-plomb, roulait la rivière du Macouba. Sous ces falaises se dessinaient de grandes voûtes semblables à des arcades naturelles. Les chevaux se tenaient au rocher comme s'ils eussent eu des griffes de chat ; ils ne parurent pas plus embarrassés que les nègres eux-mêmes sur les petits sentiers en zigzag, où un éboulement est sans cesse à craindre. Le moindre caillou qui roule donne l'alarme ; on longe, en serré entre deux chaînes de montagnes, le flanc du précipice ; puis il faut tantôt se tirer de ravins presque impraticables, tantôt franchir de petites rivières hérissées de roches grises, sur lesquelles les ponts ne durent jamais plus longtemps que d'un débordement à l'autre. Les nègres passaient à gué, bien que l'eau fût souvent très froide, quitte à se réchauffer ensuite par une accolade à la calebasse de tafia qui suivait avec les bagages. La planche, négligemment jetée d'une roche à l'autre, rebondissait comme un tremplin, ou même venait à chavirer. Dans le dernier cas, deux nègres repê-

chaient cette planche et la replaçaient. M. de Lorme et la *da* avaient fini par mettre pied à terre; à chaque cours d'eau, un nègre entrait dans le lit et soutenait avec la main le bout du bâton de ceux qui défilaient. Autour, toutes les terres présentaient des pentes abruptes, entrecoupées elles-mêmes de rochers. M. de Lorme expliqua à Yette que ces terres étaient les meilleures, même quand la canne ne peut y être plantée qu'au louchet, c'est-à-dire au moyen d'un piquet garni d'une pointe de fer qui remplace la houe aux endroits où celle-ci ne trouverait pas de place pour mordre le sol. Mais, dans ces terres-là, gare aux serpents ! Il peut y en avoir un sous chaque roche. Dans les pièces de terre que l'on sait infestées de ces reptiles, on coupe les cannes en cercle, en ayant soin de laisser au milieu un bouquet dans lequel les serpents vont naturellement se réfugier. On enlève toute la paille qui environne ce bouquet, l'atelier se place autour, le coutelas à la main, dans l'espace nettoyé ; on met le feu à la paille de canne qui couvre le sol de la citadelle des serpents, tous cherchent à fuir, et alors on les tue presque sans danger, vu qu'en marche ils ne peuvent piquer. Cependant, des serpents à demi rôtis se lèvent au milieu du feu et s'élancent con-

tre les flammes, cherchant à les frapper de leurs dents venimeuses.

M. de Lorme entretint par ses discours une crainte salutaire des serpents chez sa fille, jusqu'au moment où la caravane atteignit le quartier de la Basse-Pointe. Il faisait jour ; au milieu des péripiéties que nous venons d'énumérer, le court crépuscule qui précède le soleil avait passé inaperçu. En tournant la pièce de cannes qui marquait le coin d'une habitation, Yette fut éblouie par le nouvel aspect de la campagne qui s'étend jusqu'à la mer en une pente douce et fertile. La Basse-Pointe est le quartier le plus riche et le plus salubre de l'île.

On s'arrêta pour prendre le café. Yette, malgré les injonctions de son père, ne résistait plus à courir de tous côtés pour ramasser, selon son habitude, toutes les pierres, toutes les graines qu'elle rencontrait : les graines de réglisse rouge comme du corail et que nous nommons vulgairement graines d'Amérique, les pois mabouïa, sorte de gros haricot blanc attaché à une gousse ouverte et plate du plus beau cramoisi, et bien d'autres... Des chercheurs moins expérimentés se laisseraient prendre aux reflets de velours du *pois-gratte*, le fruit tentateur et perfide d'une liane élégante ;

mais Yette sait que chaque poil de ce velours s'enfonce dans la chair et y cause des démangeaisons, des brûlures intolérables. Elle ne s'y frottera pas !... non, le cri perçant qu'elle vient de jeter est un cri de joie. Elle a découvert un nid de karouge sous une feuille de balisier. C'est le plus joli hamac-miniature tissé en fibres, qu'un petit oiseau aux vives couleurs arrache, Dieu seul sait comment, à quelque plante textile. Tout un système de cordages le suspend à la large feuille qui lui sert de toit. Les nègres, enchantés d'entendre leur petite maîtresse, tout à l'heure si accablée, rire et battre des mains, veulent s'emparer du nid, en se frayant une voie au moyen de leurs coutelas dans les broussailles inextricables qui protègent le balisier ; mais soudain Yette redevient grave.

« Non, non, laissez les pauvres petits à leur maman, » dit-elle par un retour sur elle-même.

Cette halte est féconde en incidents. Les chiens qui ont suivi la caravane profitent du temps d'arrêt ; ils lèvent une sarigue. Aussitôt les nègres de poursuivre le *manicou*, comme ils l'appellent ; il n'y a pas de serpents qui tiennent !... Sans précautions aucunes, ils pénètrent au milieu des rochers et des halliers épineux. Bientôt, cependant, la course cesse, le *manicou* est monté sur un arbre

du haut duquel il grince des dents, en montrant aux chiens qui l'entourent sa redoutable mâchoire. Un nègre grimpe aussitôt dans les branches. Le manicou est un peu bête lorsqu'il se voit pris ; il manque absolument de sang-froid. Au lieu de gagner le haut du feuillage, de se suspendre au moyen de sa puissante queue et de défier ainsi toute attaque, il reste blotti sur une fourche où il se laisse saisir. On le muselle avec une liane, on lui attache les pattes antérieures derrière le dos, et on le prend par sa fameuse queue qui aurait pu lui rendre tout à l'heure si bon office.

Cette queue du manicou, la partie la plus singulière de sa bizarre personne, est dépourvue de poils et très dure ; il s'en sert pour pêcher ; à cet effet il la plonge dans l'eau. Quand une écrevisse la mord, il donne une secousse qui envoie le crustacé trop confiant sur la terre ferme. Le manicou n'est pas seulement pêcheur, il est chasseur aussi ; il fait sa proie du serpent, quand il ne lui en sert pas. Les deux ennemis sont-ils en présence, le serpent se dresse, prêt à s'élancer. Le manicou s'arrête, hors de portée, rassemble des feuilles sèches, des mousses, des brins de bois mort en tas devant lui ; quand ce tas est assez gros pour lui servir de bouclier, il le pousse et s'avance ainsi, sans offrir de

prise à son adversaire. Dès qu'il se croit assez près, le rusé mesure sa distance, fait un bond, tombe sur le reptile comme la foudre, lui brise le col et le mange. S'il manque son élan, le serpent, au contraire, part comme un ressort, et lui, ne manque guère le manicou.

Les nègres apportèrent en triomphe leur capture à la petite maîtresse. En vain celle-ci intercédait-elle en sa faveur, il fut condamné à augmenter le déjeuner ; mais, soudain, cinq ou six petites queues, grosses comme celle d'une souris, sortirent de la poche qui leur servait de refuge. Le manicou était une femelle ; au premier indice du danger, un cri d'appel avait ramené la progéniture dans le sein maternel.

« Du moins, dit Yette, vous aurez bien soin de ceux-ci, vous les élèverez en *caloge*. Je ne les verrai pas grandir, ajouta-t-elle avec un soupir. Papa, recommandez à Cora de ne pas leur tirer la queue, comme elle fait trop souvent à ma chatte. Dites-lui de laisser tranquilles, si elle m'aime, ces jolis petits manicous. »

La caravane se reforma pour continuer le voyage. Le pays était devenu plat et uni ; les chevaux avançaient vite sur une assez bonne route, élevée de vingt à vingt-cinq pieds environ au-dessus

de la mer ; leur allure équivalait au petit trot. Les nègres, les tenant par la queue, se laissaient soutenir et entraîner ainsi. C'est le grand plaisir des nègres ; rencontrent-ils sur la route, lorsqu'ils sont seuls, un cavalier dont la figure leur inspire confiance , vite ils demandent la permission de prendre la queue de son cheval , et, si las qu'ils puissent être , les voilà lancés à la course. M. de Lorme avait sa fille en croupe ; on passa la rivière Capot, on se rafraîchit à la Grande-Anse, car la chaleur sévissait déjà violemment.

Yette, qui s'était laissé d'abord amuser par le voyage, n'en sentait plus que la fatigue lorsqu'elle atteignit Saint-Pierre.



M. DESROSEUX CONDUISIT LUI-MÊME LA JEUNE FILLE
JUSQU' AUX « BOXES » DES COQS.

CHAPITRE V

COMBATS DE COQS

Saint-Pierre est la capitale commerciale de la Martinique, comme Fort-de-France en est la capitale administrative. Serrée entre la mer et une ceinture de montagnes, elle s'allonge sur une longueur de près de cinq kilomètres. Yette reçut chez des amis de ses parents cette hospitalité créole qui est bien la plus simple, la plus gracieuse et la plus cordiale à la fois que l'on puisse imaginer.

M. Desroseaux, l'un des riches négociants de Saint-Pierre, n'avait pas d'enfants, mais il élevait auprès de lui l'un de ses neveux, jeune garçon un peu plus âgé que Yette, qui connaissait déjà le petit Maxime, car, à la suite d'une grosse maladie, il était venu passer au Macouba le temps de sa convalescence, le changement

d'air lui ayant été ordonné. C'était un bel enfant, vif, espiègle et d'une remarquable intelligence ; mais Yette avait gardé le souvenir de sa bonne humeur avec les gens, beaucoup moins que celui de sa cruauté inconcevable envers les bêtes. Ce défaut est fréquent du reste chez les jeunes créoles ; très braves et très déterminés pour leur compte, ils ont la fureur du combat et dressent les animaux à s'entre-déchirer. Rencontrait-il, par exemple, sur les murs un de ces lézards qu'on appelle *anolis*, Max fabriquait vite avec de l'herbe le lacet cabouïa, dont les nègres se servent pour prendre les serpents. Habitué au frôlement des herbes, l'anoli ne bougeait pas quand le cabouïa lui effleurait le museau. Crac ! Max donnait une secousse et l'anoli, muni d'un collier solide, avait beau se débattre, il était prisonnier. Aussitôt, avec l'aide de Tom ou d'un autre négriillon, Max s'en procurait un second, et, malgré les protestations de Yette, qui détestait que l'on tourmentât un être vivant, si peu intéressant qu'il fût, les deux anolis étaient mis en présence. Il n'y a rien de plus colère et de plus belliqueux que ces lézards des tropiques : leur jabot se gonfle, ils s'attaquent avec fureur, sans motif, pour le seul plaisir de se battre ; leur

mâchoire est une arme puissante ; leur peau, si dure que les dents acérées n'y pénètrent que difficilement, est une excellente cuirasse. La lutte peut être longue, et, s'ils sont de force égale, la mort seule y met un terme.

Max attrapait aussi à la glu des moissons, petits oiseaux rageurs au bec vigoureux, qui ressemblent beaucoup à nos pierrots d'Europe. Quand il en tenait un, il lui taillait une crête dans un morceau de drap rouge, et puis lâchait la pauvre bête, qui, toute joyeuse, retournait auprès des siens ; mais alors commençait une furieuse bataille. Les autres frères-noirs, comme les nomment les nègres, ne reconnaissant plus leur semblable dans cet oiseau pourvu d'une crête à la façon d'un coq, tombaient sur lui et le chassaient de la compagnie, non sans avoir perdu eux-mêmes plus d'une plume, car le proscrit protestait énergiquement contre l'ostracisme qui le frappait.

Ces menues férocités, qu'elle ne pouvait empêcher, inspiraient à Yette une sorte d'horreur ; elle ne savait comment l'exprimer à Maxime ; mais sans cesse elle lui répétait :

« Méchant ! si tu étais à la place du père-noir ou du pauvre anoli ! »

Et Maxime de rire, tout prêt à se fâcher, n'admettant pas qu'on le comparât à une bête. Ce qui étonnait Yette, c'était que, sur d'autres points, il fût le meilleur garçon du monde, capable de pleurer quand le moindre accident arrivait à l'un de ses camarades.

« Comment cela se fait-il ? avait-elle demandé souvent à sa mère. Il est impossible pourtant qu'il ait bon cœur. »

Elle sut un jour à quoi s'en tenir sur ces apparentes contradictions.

Dans sa basse-cour, il y avait un coq superbe, bien campé sur des pattes ni trop longues ni trop courtes, l'œil ardent, la queue ornée de longues plumes recourbées jusqu'à terre, les pieds munis d'éperons insolents qui lui donnaient une démarche comparable à celle d'un cuirassier en bottes à l'écyère.

« Est-il coquet ! dit une fois Max en le regardant avec admiration. A-t-il l'air fier ! Il ferait bon effet au *pit* ! »

— Qu'est-ce que c'est que le *pit* ? » demanda Yette curieuse.

Max lui expliqua comme il put que le *pit* est une sorte de puits, d'arène plutôt, avec de la sciure de bois par terre et une palissade pour sé-

parer les combattants des banquettes où sont assis les spectateurs. Une toiture en forme de chapeau chinois recouvre le tout : « Et, ajouta le petit Desroseaux, il y a une foule ! Comment, tu ne connais pas cela ? Les femmes n'y vont jamais, c'est vrai, — et Max se redressa d'un air d'importance, — mais tu aurais pu du moins en entendre parler. Ton papa ne fait donc jamais battre de coqs ?

— Quelle horreur ! s'écria Yette, comment une personne raisonnable commettrait-elle cette méchanceté ?

— Mon oncle à moi a des coqs *guemme*¹, répondit Max ; déjà il m'a emmené plusieurs fois au pit.

— Qu'est-ce qu'on y fait ? demanda Yette, de plus en plus intriguée.

— Eh bien ! on regarde deux coqs se battre. Les piteurs les présentent bec à bec, afin qu'ils

(1) Corruption du mot anglais *game*, jeu. Le combat de coqs est aussi populaire aux Antilles et au Mexique que le sont en Espagne les courses de taureaux, en Angleterre les courses de chevaux. Les noms de *Doublon* et de *Trois-Rivières*, deux vieux routiers invincibles, figurent, à la Martinique, dans les annales du combat, comme les noms d'*Éclipse* et de *Gladiateur* chez nous dans celles du turf.

se mordent, puis reculent jusqu'à la palissade et posent les deux coqs à terre. Les coqs s'approchent l'un de l'autre en s'observant, puis ils se mettent à piétiner en traînant de l'aile, à *carrer*, comme on dit, et celui qui a le malheur de carrer à portée de son adversaire est sûr de recevoir le premier coup. Alors l'adversaire bondit sur lui avant qu'il ait eu le temps de se mettre en défense, et il faut les voir se rapprocher, le cou tendu en baissant la tête, et s'élan- cer souvent en même temps, et renverser leur patte...

— Mais, à la fin?... demanda Yette.

— Oh ! à la fin, cela dépend ! Quand le coq le moins fort ne se relève plus à l'approche de l'autre, on arrête le combat, car, autrement, aucun coq guemme ne sortirait vivant du pit. Ces braves bêtes ne demandent jamais grâce. Viens seulement chez nous, tu verras Jobinette, c'est un fameux ! »

Et, en effet, le premier soin de Yette, en arrivant chez les Desroseaux, fut de demander à voir Jobinette.

M. Desroseaux qui, tout propriétaire de coqs guemme qu'il fût, était un homme charmant, conduisit lui-même la petite fille jusqu'aux *boxes*,

proportionnées à leur taille, où l'on préparait ses coqs au prochain combat. Il lui expliqua que, chaque matin, après les avoir baignés, on les attache à l'ombre, en ajoutant qu'une seule fois par jour ils recevaient un peu de maïs.

« Ceux de notre basse-cour sont plus heureux, dit Yette, s'adressant à son père. Ils font tout ce qu'ils veulent. »

M. Desroseaux continuait à lui apprendre que les coqs sont pesés comme des chevaux de course et soigneusement mariés, assortis de façon qu'ils aient des chances à peu près égales.

« Oh ! mon Dieu ! s'écria Yette sans l'écouter, que celui-ci est laid !

— Laid, Quimboi?... s'écria Max avec indignation, un coq-faisan huppé, noir comme un corbeau ! Tu ne t'y connais pas. Il a l'air d'un vrai diable ; à cause de cela on l'appelle Quimboi, le sorcier.

— Et c'est justement parce qu'il a l'air d'un diable que je le trouve laid ; et puis, ses éperons sont sciés...

— Sans doute, pour attacher ceux de fer qui lui sont plus utiles.

— Et il n'a pas de crête !

— Parbleu ! la crête donnerait prise au bec de

son adversaire ; elle serait vite déchirée... on la lui rogne...

— La dernière fois qu'il s'est battu, le pauvre Quimboi a eu le dessous, dit M. Desroseaux, nous avons cru le perdre. Blessé dans les muscles, il pouvait à peine marcher ; mais il attendait encore l'ennemi et, par un dernier effort, il lui a crevé les yeux en y enfonçant ses deux éperons. »

Yette frissonna de la tête aux pieds.

« Et celui-là, monsieur, celui-là ? » dit-elle en montrant un coq franc, couleur acajou foncé, la poitrine gris cendre tacheté d'orange, les panaches dorés, magnifique en somme, mais déplumé par places et malade évidemment, ou tout au moins très fatigué.

— Celui-là, c'est Jobinette (Croquemitaine), notre grand vainqueur. Cette semaine même on l'a conduit au *pit*, et il a, du premier coup, donné une gorge coupée à son adversaire, c'est-à-dire qu'il lui a coupé une veine qui a déterminé une hémorrhagie interne ; au second coup, il l'a renversé sur le dos. Le combat a duré trois quarts d'heure, l'ennemi est tombé onze fois et s'est toujours relevé après le délai de rigueur. C'était un héros, lui aussi. A la fin, Jobinette lui a fait sauter le cercelet ; il est sorti de là blessé en

maint endroit, mais sans une goutte de sang à la tête ni au cou. — Pourquoi donc, dit M. Desroseaux en s'interrompant, pourquoi cette petite est-elle toute pâle ?

— Ah ! monsieur, s'écria Yette, parlant créole tout à coup avec volubilité, comme elle le faisait toujours dans les moments où la vivacité l'emportait, le bon Dieu n'avait pas fait les coqs si méchants que vous les faites.

— Que veut-elle dire ? demanda M. Desroseaux.

— Yette vous accuse d'avoir gâté l'œuvre du bon Dieu par une mauvaise éducation, » dit M. de Lorme en souriant pour faire passer la leçon, mais en jetant toutefois un coup d'œil très significatif sur Max aussi bien que sur Jobinette.

C'était la première fois que M. Desroseaux était averti de l'immoralité des combats de coqs, et le reproche auquel il s'attendait si peu lui venait d'un enfant :

« Pourtant, alléqua-t-il, en faisant battre les coqs, on excite chez eux un instinct naturel, voilà tout.

— Si vous excitiez les instincts naturels du jeune coq que voilà, dit à voix basse M. de Lorme, désignant Max d'un mouvement des paupières, n'y aurait-il pas lieu de craindre que le

résultat de cette excitation ne fût un caractère de duelliste et de joueur, le caractère créole, au dire de bien des gens, mal informés sans doute. Quant à moi, reprit-il tout haut en caressant la tête de sa fille qui le priaît des yeux de parler pour elle, comprenant qu'elle avait remis la cause des coqs aux mains d'un bon avocat ; quant à moi, j'avoue que je suis jusqu'à un certain point de l'avis de ma petite Yette. Je repousse les combats qui favorisent le jeu en provoquant des paris et qui habituent les hommes à voir couler le sang avec indifférence.

— Du sang de coq ! s'écria Maxime.

— Mais, cher ami, dit M. Desroseaux, les courses de chevaux sont plus cruelles, puisqu'elles peuvent entraîner mort d'homme.

— Aussi je ne fais pas l'apologie des courses de chevaux, répliqua M. de Lorme. Sur ce chapitre, je me déclare incompetent ; mais je crois tous ces spectacles violents des plus malsains, surtout pour la jeunesse. Voyez l'effet qu'ils produisent sur nos enfants : Max est déjà endurci plus qu'on ne devrait l'être à son âge, et voici Yette tout près de se trouver mal au seul récit de ce qui, pour notre neveu, n'est qu'un amusement.

— Oui, murmura Yette, je comprends main-

tenant pourquoi il faisait battre les anolis et les pères-noirs. S'il est méchant, ce n'est pas tout à fait de sa faute.

— Je ne connais personne ici, nègre ou blanc, qui ne raffole des combats de coqs, dit M. Desroseaux. Chez quelques-uns, cette passion devient une monomanie. Vous avez rencontré La Falaise, mon vieux voisin? poursuivit-il en s'adressant à M. de Lorme. Eh bien! il ne quitte pas le *pit*, et le goût du jeu, des paris, du gain en un mot, n'y est pour rien. C'est un amateur désintéressé. Le regarder pendant le combat est presque aussi amusant que le combat lui-même. Il gesticule comme un possédé, il applaudit les beaux coups, de quelque part qu'ils viennent. L'un des coqs est-il blessé à l'aile, il agite ses bras avec des grimaces; est-ce à la patte, il lève la jambe comme si c'était lui qui eût été frappé. Mon Quimboi ayant reçu un jour certaine blessure à la tête, qui lui fit jeter les hauts cris, ce pauvre La Falaise secouait son toupet avec fureur, portait la main à son oreille et poussait des aïe ! aïe ! désespérés. »

Les deux enfants éclatèrent de rire à la fois. M. Desroseaux avait réussi à dissiper l'émotion de Yette.

« Voilà, reprit l'oncle de Maxime, ce que j'appelle dépasser les limites raisonnables. La Falaise ne dédaigne pas de *pit* ses favoris lui-même, il descend avec eux dans l'arène, il les assiste, il a fait une science de ce qui n'était qu'un passe-temps. Je n'y avais pas pour ma part trouvé grand inconvénient jusqu'ici... cependant... »

M. Desroseaux réfléchit une seconde, puis se tournant vers Yette avec la bonne grâce créole :

« Ma petite amie, lui dit-il, seriez-vous vraiment bien contente si désormais Jobinette se reposait sur ses lauriers, s'il n'allait plus jamais au *pit* ?

— Oh! monsieur! monsieur! vous me le donnez? s'écria Yette en bondissant. Vous me faites cadeau de ce pauvre coq, dites?...

— Eh! qu'en ferez-vous si je vous le donne?

— Je tâcherai de le rendre heureux.

— Mais, fit observer Max, qui paraissait plongé dans une méditation profonde, tu ne pourras pas l'emporter en France?

— C'est vrai, je pars après-demain, dit Yette avec un profond soupir. Je l'avais oublié! Jobinette continuera donc à donner et à recevoir des gorges coupées.

— Non, non, dit Max avec vivacité. Tenez,

mon oncle, faisons un grand plaisir à Yette. Vous avez promis de m'accorder en échange de mes bons points ce que je désirerais. N'envoyez plus nos deux coqs au *pit*. Je ne vous demande pas autre chose. Laissez-les vivre à leur guise et ne se battre qu'autant qu'ils en auront envie. »

M. Desroseaux sourit :

« Voilà, dit-il, de la vraie galanterie. Eh bien ! je tiens, moi aussi, à ce que M^{lle} Yette se rappelle toujours son passage dans notre maison. Pour l'amour d'elle, je mets à la retraite ces deux vaillants soldats. Donnez du maïs aux invalides.

— Oh ! s'écria Yette, oubliant dans l'excès de sa joie ses chagrins personnels, oh ! monsieur, comme je vous remercie ! Et je suis contente que tu aies demandé cela pour moi, dit-elle en se jetant au cou de Max, car je te croyais aussi méchant que Jobinette. Maintenant je peux t'aimer beaucoup tout à mon aise. »

Leur amitié, que devait cimenter l'avenir, data en effet de ce jour-là.

Faint, illegible text at the top of the page, possibly a header or introductory paragraph.

Main body of faint, illegible text, appearing to be several paragraphs of a letter or document.

Faint text at the bottom of the page, possibly a signature or footer.

THESE PAPERS ARE THE PROPERTY OF THE
LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF TORONTO



UN ABRÉGÉ DE TOUTES LES CURIOSITÉS
DU RÈGNE VÉGÉTAL.

CHAPITRE VI

L'AJOUPA DE MAX

Yette, enchantée de la victoire qu'elle venait de remporter, se montra tout le temps de son séjour chez les Desroseaux d'une gaieté charmante. Max avait congé en son honneur. Aussitôt qu'elle fut un peu reposée, on l'emmena visiter la ville, qui lui parut fort intéressante, car elle n'en avait jamais vu d'autre. A chaque pas, la question : — Paris est-il plus grand? revenait sur ses lèvres. La grande rue longue, montueuse, bordée de maisons irrégulières, la place Bertin, centre du commerce, avec un millier de barriques rangées, d'où dégoutte assez de sucre pour nuire aux arbres environnants, le théâtre, les magnifiques boulevards ou savanes, les boutiques, sous les auvents desquelles brillent des bijoux et autres

marchandises de France, la frappèrent d'admiration. Elle fut moins surprise, habituée qu'elle était aux beautés de son cher Macouba, par cet incomparable Jardin des Plantes que les Européens nouvellement débarqués visitent comme l'une des merveilles du monde, un abrégé de toutes les curiosités du règne végétal. Tout y est réuni en effet, gorges agrestes, riantes vallées, eaux jaillissantes, montagnes chargées de l'enchevêtrement impénétrable des forêts vierges ; mais, pour le touriste, rien n'égale l'allée de palmistes, cette double colonnade aux fûts d'argent, aux chapiteaux formés de majestueux panaches ; quelques-uns atteignent cent quatre-vingts pieds de hauteur et leurs feuilles sont longues de plusieurs mètres.

Yette cependant n'était pas un touriste ; sa première enfance, aussi sauvage que celle d'un jeune Robinson, s'était passée dans une étroite intimité avec la nature même ; les copies de la nature, fussent-elles faites avec art, devaient donc la laisser assez dédaigneuse.

Tout citadin qu'il était, Maxime, qui lui servait de guide, était de son avis ; depuis certaine excursion dans les grands bois, il ne rêvait plus que d'aller camper au bord d'une rivière, de s'y bâtir

un ajoupa de bambou couvert en feuilles de balisier, et là de vivre de sa pêche.

« Où trouve-t-on les grands bois? demandait Yette. J'aimerais mieux cent fois y aller que de me laisser enfermer dans une vilaine pension.

— Oh! répondit Max, ils ne sont pas bien loin. A dix minutes de marche du fond Saint-Denis où demeure bonne maman, on voit la Porte-d'Enfer qui est comme l'entrée des bois...

— Comment! il faut traverser l'Enfer pour arriver aux grands bois? s'écria Yette en reculant d'un pas.

— Petite folle! dit Max d'un air de suffisance, c'est le nom d'un rocher. Deux blocs énormes forment comme un porche, et dans le fond on entend le mugissement d'une chute d'eau dont la vapeur vient vous frapper la figure. C'est effrayant! »

Et, à grands renforts de gestes, il entreprit de dessiner sur le sable avec son bâton de cerceau le chemin taillé en corniche qui s'accroche au flanc de la montagne, avec le précipice à droite, au fond duquel coule la rivière. Et puis, tout à coup, le chemin s'arrête, comme si une portion de la montagne s'était écroulée, le précipice vous entoure,

et la Porte-d'Enfer s'ouvre béante, noire comme la nuit.

Le bâton de cerceau s'évertuant à démontrer tout cela sans accompagnement de paroles, Yette ne comprenait pas très bien; n'importe, elle admirait.

« Et, dit-elle, qu'y a-t-il donc dans les grands bois?

— Je vais vous le dire, répliqua M. Desroseaux, arrivant au secours de Max qui s'embrouillait. D'abord, à chaque pas, on rencontre une cascade ou une petite rivière; ensuite le chemin s'engage sous une voûte de feuillage qui ne vous laisse plus apercevoir le ciel; les lianes sont impénétrables; aucun autre bruit que le bruit du torrent qui coule parallèlement au chemin, ne frappe vos oreilles, mais celui-là suffit à les remplir. Brusquement, le lit de la rivière s'élargit sur une pente plus douce, et votre horizon s'élargit aussi; le jour pénètre à travers les branches, les oiseaux se remettent à chanter, et la route sinueuse que vous suivez semble dessinée au milieu d'un parc.

— Oh! s'écria Max en frappant dans ses mains, que vous contez bien cela, mon oncle! Je crois y être! Parlez donc à Yette des Deux-Choux!

— C'est, reprit M. Desroseaux que Yette

écoutait dans un religieux silence, un endroit ainsi nommé à cause des palmiers gigantesques qui se trouvaient placés à droite et à gauche du chemin. Ces arbres sont morts depuis plusieurs années. Là, se trouve l'embranchement de la route qui conduit à la Trinité; une petite case sert d'abri momentané aux passants, car il ne faut pas songer à faire halte en plein air. On est arrivé sur l'arête de la chaîne de montagnes qui traverse l'île, du nord au sud, et un piton, un sommet dont la tête retient les nuages en ce lieu, y fait tomber une pluie continuelle.

— Et là, vous avez pris un tiembé cœur (morceau sur le pouce), interrompit Max, avant de vous mettre à la recherche des palmistes. Mon oncle en a coupé un lui-même, Yette!

— Oui, dit M. Desroseaux, nos nègres nous aidant avec leurs coutelas, nous nous étions frayé un chemin au milieu d'une véritable pépinière de palmistes de différentes espèces. Nous avons abattu trois arbres ayant de quarante à cinquante pieds. Le dernier, trop entouré d'arbres, ne tombait pas; il fallut le couper sept fois pour l'amener à terre. Nous en avons assez ensuite, et ne nous sommes plus attaqués qu'à de petits palmistes, commençant seulement à montrer leur

partie ligneuse; ils donnent du reste un chou aussi gros que les autres. Notre salade fut délicieuse.

— Et les bois que vous avez traversés ensuite étaient plus beaux encore que les premiers, dit Max avec feu. Figure-toi, Yette, qu'à chaque instant on rencontrait de petites sources et que des ceriques énormes, couleur de citron, paraient sous vos pieds.

— Bon pour mon crabier, fit observer Yette.

— Dans toutes les clairières, poursuivit M. Desroseaux, d'énormes fougères arborescentes formaient des parasols de dentelle. Nous atteignîmes une maison de refuge, dernier vestige d'une petite colonie militaire disparue. Des rosiers, des citronniers, des lauriers-roses y fleurissaient; plus loin le chemin est coupé par la Rivière-Blanche, qui va se jeter dans la mer non loin de là. Les poissons passaient entre nos jambes quand nous marchions dans l'eau. On doit y faire des pêches miraculeuses.

— Aussi est-ce à cet endroit que je compte bâtir mon ajoupa! s'écria Max.

— L'endroit n'est pas unique, dit M. Desroseaux; les rivières courantes et bondissantes sur des rochers ne manquent pas chez nous. Un seul

quartier de l'île fait exception, c'est le Lamentin, la grande plaine humide située au sud-ouest; les terres y sont fortes et souvent noyées, les eaux mauvaises, les sources inconnues. Il y règne des fièvres dangereuses.

— Oh! nous n'irons pas là, interrompt Yette. Dis donc, Max, tandis que tu bâtiras ton ajoupa, fais-le assez grand pour moi. Que ce doit être beau, cette Rivière-Blanche!... Que tu es heureux de t'être promené dans les grands bois!

— Lui? dit M. Desroseaux, il n'a rien vu de tout cela; comment voulez-vous qu'un enfant de son âge marche comme je l'ai fait dans ce voyage? Nous étions deux ou trois amis chargés de sacs, armés de bâtons contre les serpents, un revolver à la ceinture pour les cas d'attaques plus sérieuses; nos domestiques portaient les provisions. Lorsque nous avons atteint Balala et de là Fort-de-France, nos habits étaient en lambeaux, nos bottes crottées jusqu'aux genoux; à peine avions-nous figure humaine. Un gamin de l'âge de Max serait mort de fatigue en route.

— Comment!... dit Yette consternée, avec un coup d'œil de reproche à maître Maxime, comment! tu n'as rien vu? Et tu me faisais des dessins, tu me racontais...

— Mon oncle avait vu pour moi, répondit Max avec aplomb, et, quand j'aurai achevé mes classes, j'irai aussi visiter les grands bois, mais pour y rester dans mon ajoupa.

— Nous verrons cela, dit l'oncle.

— Oh! vous m'avez promis de me laisser faire si j'en avais toujours envie...

— Je maintiens ma promesse, et je dors bien tranquille.

— Mais, dit Yette, puisque nous sommes décidés à passer notre vie dans les grands bois avec maman et Cora, bien entendu, et vous aussi, papa chéri, pourquoi nous envoie-t-on en pension? Nous n'avons pas besoin de savoir tant de choses!

— Nous prenons nos précautions, dit M. Desroseaux, de crainte que vous ne changiez d'avis.

— Oh! quant à cela!... commença Max d'un air de suffisance.

— Au moins, dit Yette, ton collège est à Saint-Pierre, tandis que moi... »

Elle s'interrompit, sentant qu'elle allait pleurer.



TRÉSOR TENAIT UN BALAI D'UNE MAIN ET UN ÉNORM
CRABE DE L'AUTRE.

CHAPITRE VII

LE CRABE « VOYÉ¹ »

Quand ils passèrent de nouveau sous les manguiers ombreux de la savane des Pères-Blancs, Yette remarqua que plusieurs *das* qu'elle avait rencontrées portaient sur la tête une boîte peinte en rouge écarlate, d'où sortait par un trou le goulot d'une bouteille.

« Qu'est-ce qu'elles portent là? demanda-t-elle à Max.

— C'est la boîte à manger, le déjeuner des enfants qui sont à l'école, répondit le jeune garçon qui remplissait en conscience son rôle de cicerone.

— On reste donc bien longtemps à l'école, qu'il faut y porter les repas?

1. Ensorcelé.

— De huit heures du matin à cinq heures du soir ; mais il y a les jours de congé, les petites vacances du mois de juin, les grandes vacances du 20 novembre au 10 janvier...

— Bon ! pensa Yette, c'est sans doute la même chose à Paris. Ainsi ma *da* m'apportera tous les jours à manger dans une belle boîte rouge. Il doit y avoir de très bonnes choses là-dedans. »

Elle fut plus rassurée encore quelques heures après, en constatant l'air heureux de tous les enfants qui revenaient de l'école. Les familles sont très nombreuses à la Martinique, de sorte que c'était par les rues un flot babillard de fillettes et de jeunes garçons accompagnés de leurs *das* respectives. Les petites filles en âge d'aller à l'école quittent la gaule, ce vêtement de la première enfance, pour des robes à taille ; mais seules les élèves du couvent avaient la robe noire, égayée d'ailleurs par le ruban qui indique chaque classe ; les autres portaient des robes de percale descendant jusqu'aux genoux et un petit pantalon à corps retenu par deux épaulettes qui ne gênaient pas leurs libres mouvements. Des chapeaux de paille les abritaient contre le soleil. Ces demoiselles, de même que les garçons de toutes couleurs qui sortaient du collège, se pressaient autour du mar-

chand d'*acras*, petites fritures dont les jeunes créoles sont si friands. Yette se dit que la pension n'empêchait décidément pas d'avoir bonne mine et de s'amuser.

Un spectacle qui lui parut moins joyeux fut celui que donnent les chiens dans les rues de Saint-Pierre. Les chiens de la Martinique sont tous laids et assez maltraités à la campagne même, mais en ville leur sort est affreux. Ils peuvent le disputer à ceux de Constantinople pour le nombre, la voracité, l'abandon, la mine affamée. On voit parmi eux des ombres de chiens, qui se disputent les débris les plus repoussants. Sur la place Bertin, ils rôdent sans cesse pour lécher le gros sirop filtrant au travers des barriques ou saturé de poussière sur le pavé.

Yette regardait presque avec crainte ces bandes errantes. Un baril de farine vint à se défoncer devant elle, aussitôt les chiens de se bousculer en s'entre-déchirant pour laper la farine sèche.

« S'ils ont faim, dit Yette, pourquoi ne mangent-ils pas cette saucisse qui est tombée là-bas ?

— Oh ! s'écria Max, ils ne sont pas si bêtes ; c'est une de ces saucisses empoisonnées que la police fait semer quelquefois pour en tuer le plus possible, mais les coquins flairent le danger ; il

y en a un plus gourmand et plus malin que les autres, pourtant, qui mange la saucisse et qui n'en meurt jamais ; il est malade, mais un bain dans le canal de la rue le remet.

— Pauvre bête ! » dit Yette, lui jetant, faute de pain, le gâteau qu'elle était en train de manger et qui cependant lui semblait très bon.

Vers sept heures on rentra dîner, mais ce ne fut pas sans avoir assisté à une scène étrange.

Devant la maison de M. Desroseaux, l'un des serviteurs de la famille, un vieux nègre nommé Trésor, tenait un balai d'une main, un énorme crabe de l'autre :

« Voilà un crabe superbe, dit M. Desroseaux, — et il fit observer que ce crabe gris, le crabe de terre, était le plus délicat de tous ; — il a dû s'échapper, ajouta-t-il, de quelque baril où l'avait emprisonné une cuisinière du voisinage. Il faut tâcher de savoir laquelle, pour le lui rendre. »

Mais Trésor ne répondit que par un *hon* significatif, accompagné d'un hochement de tête soucieux et du mot de *voyé* chuchoté entre ses dents ; puis il jeta de toutes ses forces le crabe dans le canal ouvert au milieu de la rue pour l'écoulement des eaux de chaque maison, et l'écrasa du coup.

Max se récria, M. Desroseaux haussa les épaules.

« Ce serait, dit-il, peine perdue d'essayer de lui prouver que ce crabe n'est pas un animal *voyé*!

— Oui, dit M. de Lorme en riant, c'est là une des formes favorites de la sorcellerie des nègres. Et avez-vous jamais bien compris ce qu'ils entendent par ce mot *voyé*, envoyé, qui leur inspire une terreur si extraordinaire? Un individu voit un gros rat qui ne se laisse pas prendre au piège; tout de suite il va dire que c'est un *rat voyé*. Une canne, un parapluie a été oublié dans la maison, personne n'y touche, ces objets pouvant bien être *bagages voyés*; sur le chemin on ne ramassera ni couteau, ni mouchoir, ni aucun petit objet, de crainte qu'il ne soit ensorcelé. Si quelqu'un manque à cette règle et tombe malade, son entourage ne manquera pas de dire : *C'est mal io fai i* (c'est du mal qu'on lui a fait). Les accidents les plus naturels sont expliqués ainsi.

— A qui le dites-vous? répliqua M. Desroseaux. Un matin j'entends une grande rumeur dans la maison contiguë à la nôtre, dont elle est séparée par un petit mur de terrasse seulement.

Je vois un brasier s'allumer, je crois à un incendie. Quelle est ma surprise d'apprendre qu'un crapaud *voyé* est la cause de tout ce tapage, et que les habitants de la chambre où on l'a trouvé n'ont rien pu imaginer de mieux pour le détruire que d'allumer un cercle de feu autour de lui, au risque de faire flamber la maison! Ce crapaud n'était autre qu'un crapaud de la Dominique, grenouille géante fort appréciée des gourmets, que j'avais dans ma cour depuis plus de deux mois. On m'en avait envoyé une demi-douzaine de l'île qui les produit, et je les laissais dans une jarre, ne pouvant me résigner à voir figurer ce mets sur ma table. L'un d'eux réussit à s'échapper et fut assez mal inspiré pour sauter par-dessus le mur. Tombé sur le toit, il était entré par une lucarne dans la chambre haute, où le cri *ion crapaud voyé* avait attiré bien vite une trentaine de personnes.

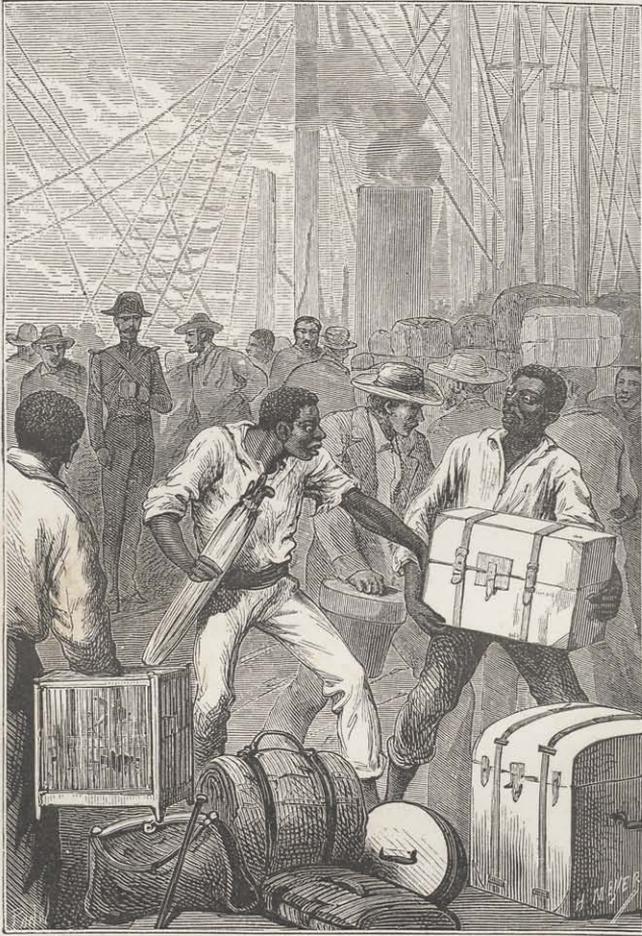
—A force d'aller à l'école, les nègres ne croiront plus à ces bêtises, n'est-ce pas, mon oncle? dit Max.

— Il faudra du temps pour chasser de leur tête les lubies de sortilèges, de philtres et d'empoisonnements, répondit M. Desroseaux, et quant à éclairer des vieillards comme Trésor, c'est impossible; ils tiennent à leurs idées; d'ailleurs, ce-

lui-ci est d'une simplicité toute particulière, excellent homme du reste. Je ne l'ai grondé rudement qu'une fois dans sa vie, et il prit la chose si fort à cœur, qu'il déclara n'avoir plus qu'à se noyer. Le voyant courir bouleversé du côté de la Grosse-Roche, où vont se baigner les habitants du Mouillage¹, je mets quelqu'un à sa poursuite; c'était inutile, mon Trésor était résolu; il se déshabille avec emportement, puis, au moment de se jeter à la mer, il s'aperçoit qu'il est en nage : « Oué? dit-il, moë pas qua tombé dans 'eau, moë trop chaud; moë se hâpé ion fluxion de poitrine. » Et, dans la crainte d'attraper une fluxion de poitrine, il renonça sans hésiter à son projet de suicide. »

Les naïvetés de Trésor défrayèrent la conversation de tout le dîner, et Yette en rit aux larmes.

1. Partie sud de Saint-Pierre.



LES PORTEURS SE RUAIENT SUR LES BAGAGES.

CHAPITRE VIII

FORT-DE-FRANCE

Les adieux entre les de Lorme et les Desro-seaux ne furent pas trop tristes, bien que Yette regrettât de quitter si vite son ami Max, qui était décidément un gentil compagnon. Il y eut beaucoup de présents échangés. La petite fille emporta plus de *pains doux*, de pâtisseries qu'elle n'en aurait pu manger pendant les quinze jours de la traversée. Elle ne s'ennuya pas sur le bateau qui la conduisit à Fort-de-France. Le trajet est très court ; à peine si la brise d'est ridait les flots. Son père lui expliquait tous les accidents du merveilleux paysage que l'on ne perd pas de vue : c'est d'abord la ville de Saint-Pierre, en demi-cercle derrière une forêt de mâts de navires, étagant ses toitures rouges jusqu'aux premiers

contreforts de la montagne ; puis les habitations qui étalent toute la luxuriante végétation des tropiques ; puis les grands bois qui font suite aux terres cultivées, et enfin la cime de la montagne Pelée dominant le tout et plongeant dans les nuages.

Au nord, l'horizon est fermé par un long bras de montagnes qui viennent, s'abaissant graduellement, former la pointe Lamarre.

M. de Lorme désigna aussi à Yette le morne Labelle que couronne l'arbre appelé fromager ou cotonnier mapou. Quand les gousses renfermant ses semences s'ouvrent, il jette sur la ville et sur la rade des nuages de coton. Cette neige d'espèce particulière dure plusieurs jours. Les falaises sont tantôt tapissées de plantes d'une richesse extraordinaire, et tantôt composées de roches nues comme la « Grosse-Roche » noire du morne d'Orange, au-dessus de laquelle est placée une vierge colossale.

Entre les falaises se creusent d'admirables vallons ; les maisons de campagne sont à demi cachées parmi les lianes, et chacun des bourgs coquettement éparpillés çà et là pourrait fournir un sujet de tableau, le Carbet surtout, avec ses cocotiers innombrables et le pont

hardi jeté sur sa rivière, près de l'embouchure.

Un navire venant de France avait été signalé ; la mer était couverte d'une multitude de petites voiles qui se précipitaient à sa rencontre : c'étaient des pirogues, longues de vingt pieds sur trois de large, creusées dans un tronc d'arbre et garnies de chaque côté d'un léger bordage de six pouces de haut. Un nègre placé à l'arrière gouvernait au moyen d'une pagaie ; deux autres nègres, pendus à l'écoute de la voile, un pied sur le rebord du canot et le corps penché du côté du vent, faisaient contrepoids ; selon que la brise fraîchissait ou semblait mollir, ils se couchaient littéralement sur la mer, ou se redressaient un peu afin de maintenir dans son aplomb la pirogue, dont l'énorme voilure offrait au vent une prise considérable.

Des luttes s'engageaient entre les pirogues ; l'une d'elles vint à chavirer ; aussitôt les trois nègres de nager autour de leur esquif, de le démâter, de le relever, d'en faire sortir l'eau en lui imprimant un balancement régulier, le tout avec aisance. En moins de cinq minutes ils avaient remis à la voile, et de plus belle fendaient l'onde.

Le débarquement des passagers du bateau à

vapeur s'effectua au milieu d'un tumulte épouvantable. Les porteurs se ruaient sur les bagages comme si ceux-ci eussent été leur bien. Les luttes les plus violentes s'engageaient partout. Un monsieur s'était assis sur sa malle et défendait une valise contre certain nègre dont le bras seul était visible au milieu de la foule, tandis qu'un autre barbiste¹ s'efforçait de tirer la malle sous lui, le soulevant de terre à chaque effort. Une femme, la jupe relevée et serrée au-dessous des hanches par un mouchoir, arrachait de droite et de gauche les sacs de nuit aux mains crispées pour les retenir. M. de Lorme poursuivait un porteur chargé du bagage de Yette qui, prête à pleurer, ne réussissait pas à le rejoindre avec sa *da*. Désespérant de rassembler ses malles éparses de tous côtés, il dut faire appel à un mulâtre vêtu d'une tunique à galons qui indiquait sa qualité de sergent de ville. Ce personnage regardait d'un air calme les scènes qui avaient lieu autour de lui ; néanmoins, à la demande de M. de Lorme, il intervint pour rappeler le porteur trop zélé, mais ne réussit qu'à se faire appeler *mal blanchi*

1. Barbiste, faiseur de barbe, celui qui fait un travail accidentel et bien rétribué. Le barbiste a horreur du travail régulier.

et *mauvais gendarme ti bâton*. C'est le nom que donnent volontiers les nègres aux agents de la police municipale. A cette insulte, le sergent de ville saisit l'insolent au collet; mais l'autre, laissant tomber la malle de toute sa hauteur, envoya, d'un coup de tête dans l'estomac, « le gendarme petit bâton » s'asseoir à dix pas. La foule applaudissait, quand soudain un cri se fit entendre : « Mi gendarme grosse botte ! » Puis le silence le plus profond s'établit, et le sergent de ville, qui s'était relevé, arrêta au hasard, sans rencontrer de résistance, les braillards qui se trouvaient sous sa main, en se plaignant d'insulte envers des agents de la force publique. Le portefaix, cependant, avait piqué une tête dans la mer, plongé sous le vapeur et disparu à la première alerte. Ce changement à vue dans l'attitude de chacun avait pour cause l'apparition des buffleteries jaunes, qui, à la Martinique, ont plus de prestige que partout ailleurs. Un vrai gendarme, que les nègres désignent sous le nom de *grosses bottes*, avait rétabli l'ordre en se montrant; mais M. de Lorme ne jugea pas à propos de lui conter sa mésaventure, étant bien sûr de retrouver tôt ou tard ses bagages disparus, et en effet ils étaient tous rassemblés à la porte du premier hôtel. Les

barbistes attendaient leur pourboire et le reçurent le sourire aux lèvres, en bénissant leur cher petit maître, leur joli petit maître.

Bien entendu, les nombreux amis que M. de Lorme comptait dans la ville ne lui permirent pas de rester à l'hôtel, et Yette fut encore fêtée ; on la promena sur la magnifique savane qui s'étend du Carénage à la baie des Flamands, et de l'hôtel du Gouvernement au fort Saint-Louis, sombre et majestueux sur le rocher dont il semble faire partie. C'est là que se réunissent matin et soir tous les habitants de Fort-de-France, de Fort-Royal, comme on disait naguère en souvenir du temps où la ville se composait de quelques cases placées sous la protection du canon, et n'était guère peuplée que des défenseurs et des employés de la place forte.

Au milieu de la savane se dressait la statue d'une jolie dame qui, — on eut soin de l'expliquer à Yette — partit, elle aussi, toute jeune pour la France où elle devint, selon la prédiction d'une vieille négresse, plus que reine. La statue de Joséphine est placée en face du bourg des Trois-Ilets, où naquit la créole impératrice ; mais Yette n'accorda qu'une médiocre attention à ce qu'elle prit pour un conte de fées.

A mesure qu'approchait l'heure de son embarquement définitif, il devenait plus difficile de la distraire. Encore une nuit, et le *Cyclone*, dont elle avait entrevu la masse énorme avec un frisson d'effroi, allait l'emporter loin de tout ce qu'elle aimait.



LUI PARLANT DES PETITS NEVEUX QUI L'ATTENDAIENT.

CHAPITRE IX

EN MER!

On s'embarque sur le paquebot français à quai, au Carénage, port naturel fermé par le fort Saint-Louis, que l'on contourne pour sortir. La pauvre Yette ne comprit pas bien comment elle se trouvait transportée sur le *Cyclone*; le tapage, l'encombrement avaient recommencé plus terribles encore que la veille. Elle en était tout étourdie ! Tant qu'elle eut la main dans celle de son père qu'elle serrait de toutes ses forces, Yette n'eut pas nettement conscience de ce qui allait se passer. Le bateau transatlantique était plus vaste que la plus grande maison ; il renfermait des salons somptueux, des boudoirs pour les dames, des fumoirs pour les messieurs, des salles de

bain, tout ce que peuvent exiger le confort et le luxe. Les lampes, les porcelaines, les verreries étaient suspendues de façon à osciller sans danger. L'ensemble parut à Yette vraiment magnifique, à l'exception toutefois des cabines qui ouvraient sur un long corridor, petites et pressées les unes contre les autres comme les cellules d'une ruche d'abeilles. M. de Lorme avait assuré à sa fille l'une des meilleures, qui renfermait deux lits superposés pour elle et sa *da*, une table de toilette, une banquette, et, attachés au mur, deux gros morceaux de liège dont Yette s'empressa de demander l'usage. Une sorte de maître d'hôtel, qui l'avait introduite, lui répondit en souriant que c'étaient des nageoires au moyen desquelles on se soutenait sur l'eau en cas de naufrage, et M. de Lorme profita, pour s'esquiver, de l'attention mêlée d'une certaine dose d'effroi qu'elle prêtait à cette explication peu rassurante. Quand Yette ne vit plus son père à ses côtés, quand, un coup de canon ayant retenti, elle sentit le navire s'ébranler et partir, une impression d'horreur soudaine s'appesantit sur elle, semblable à celle du condamné qui, absorbé jusque-là par mille détails puérils, est arrivé au pied de l'échafaud sans presque s'en rendre

compte. Elle jeta un grand cri de détresse et tomba éperdue dans les bras de sa *da*.

Que de choses elle aurait eu à dire encore, que de commissions à donner pour sa maman et pour Cora ! Comme elle avait mal répondu aux baisers de son père ! Et il était trop tard ! Quel mot affreux !

Lorsque Yette sortit de ce premier paroxysme de désespoir, le navire était déjà loin, et les passagers, rassemblés sur le pont, agitaient leurs mouchoirs en réponse aux signaux d'adieu qu'on leur adressait de la Savane, dont on n'apercevait du reste qu'un petit coin obscurci par la fumée des nombreuses cheminées d'usines.

Les clameurs d'une enfant en colère, qui trépi-gnait et ordonnait qu'on la ramenât à terre, attirèrent quelques personnes. On s'attoupa auprès de la petite furie, comme l'appela aussitôt une dame étrangère ; les uns souriaient d'un air moqueur ; les autres, ayant entendu qu'elle réclamait sa mère d'une voix déchirante, témoignaient quelque pitié. Une jeune femme proposa d'aller chercher ses enfants pour jouer avec elle ; mais Yette ne voulait parler à qui que ce fût, elle repoussait du pied et des poings tous ceux qui essayaient de la calmer, et finalement

elle se rendit si importune, que le capitaine, à qui son père l'avait recommandée, pria la *da* de faire cesser cette scène.

« Elle sera mieux en bas, dit-il, et du moins ne se donnera pas en spectacle. »

Malgré la vigoureuse défense de Yette qui la pinçait, l'égratignait et se tordait avec de véritables convulsions, la *da*, éplorée elle-même, emporta sa petite maîtresse dans la cabine. Il faut avoir habité ces cases étroites et presque privées d'air pour savoir combien on y est mal. Tout le beau courage dont Yette s'était armée s'évanouissait devant les réalités désagréables du voyage, et surtout devant la certitude que chacun des plongeurs de cet odieux vaisseau l'éloignait de ses parents. Elle voulait les revoir, les revoir tout de suite, exigeant ainsi l'impossible et s'en prenant de tout à la pauvre *da*, qui, le madras arraché de sa tête crépue et les vêtements déchirés par la griffe de cette terrible enfant, présentait une image grotesque et lamentable à la fois du désordre et de l'ahurissement.

« Je ne veux pas partir! répétait sans cesse Yette, je ne veux pas être partie, j'aime mieux mourir! »

Comme elle prononçait ces mots, il lui sembla

que le ciel l'exauçait ; sa bouche resta entr'ouverte et muette, l'extrémité de son petit nez se glaça, un violent mal de tête, accompagné d'éblouissements et de vertiges, déroba les objets à ses yeux, des nausées épouvantables se joignirent à une sueur tour à tour froide et brûlante ; il lui semblait que toutes les oscillations du navire se répétaient dans son estomac. Le mal de mer avait commencé pour Yette. N'ayant jamais navigué, elle n'en connaissait ni les symptômes ni même le nom. La *da*, qui l'avait déjà éprouvé à plusieurs reprises et qui commençait elle-même à le ressentir de nouveau, ne s'en effraya pas. Elle maintint dans la position horizontale sa petite malade, qui bientôt n'eut plus la force de crier ni seulement de tourner la tête, lui prépara une boisson réconfortante, la soigna jour et nuit sans songer à son propre malaise, tandis que Yette se plaignait tout bas, suppliant la *da* d'arrêter cet affreux mouvement d'escarpolette, reprochant à la mort, qu'elle croyait proche, de venir si douloureuse, et demandant par intervalles qu'on la jetât à la mer, ce qui faisait rire les vieux matelots habitués à ces divagations. Tout autour d'elle il y avait des malheureux atteints de la même manière. Ce supplice dura tant qu'on fut près des

côtes ; il eut le bon effet de faire oublier momentanément à Yette ses souffrances morales. Quand elle se retrouva, un peu chancelante encore, sur le pont où l'on respirait la brise pure et saline, au lieu de l'épaisse atmosphère des cabines, elle se sentit comparativement heureuse.

Après la jouissance d'être enfin debout et au grand air, il y en eut une autre, celle de dîner du meilleur appétit après une longue diète. La table du *Cyclone* était aussi bonne que celle d'un hôtel de grande ville, et, de fait, ce caravansérail flottant était une ville à sa manière, une ville très peuplée, où l'on vivait à peu près de la vie des eaux, avec les plaisirs mondains, les commérages, l'élégante oisiveté que ce genre d'existence comporte. Yette fut placée à table entre les deux enfants qu'elle avait si rudement repoussés tout d'abord et qui, dès le premier repas, devinrent ses amis intimes. C'étaient deux petits Anglais répondant aux noms de Ned et de Bob. Presque aussi turbulents qu'elle-même, ils se laissèrent volontiers entraîner, comme naguère Tom, Mesdélices et Loulou, à des tours qui, sur terre, n'eussent été qu'extravagants, mais qui, à bord, devenaient fort dangereux.

La maman de M. Ned et de M. Bob et la *da* de

M^{lle} Yette voyaient avec épouvante ces trois petites ombres agiles courir sur les bastingages, sortir couverts de taches de la souillarde, grimper dans les haubans, tourbillonner autour des machines, passer par tous les trous comme des rats effarouchés. Encore Bob et Ned obéissaient-ils à la voix de leur mère quand elle les rappelait; Yette se bornait à répondre invariablement de sa position périlleuse : « Moë qua vini ! » du ton le plus câlin, mais sans bouger du reste. On fait à la Martinique un abus irritant de cette phrase : « Moë qua vini¹, » et d'une autre locution du même genre : « Moë pas save², » qui dispense de chercher même à comprendre. « Moë qua vini » et « Moë pas save, » forment le fond de la langue créole.

Le grand-père de Yette, planteur de la vieille roche, devenait féroce quand ses esclaves lui faisaient une de ces deux réponses. Derrière son fauteuil étaient suspendues deux rigoises ou cravaches; l'une était baptisée *Moë pas save* et l'autre *Moë qua vini*. Chaque fois qu'on lui faisait une de ces deux réponses, il envoyait le coupable

1. Je viens.

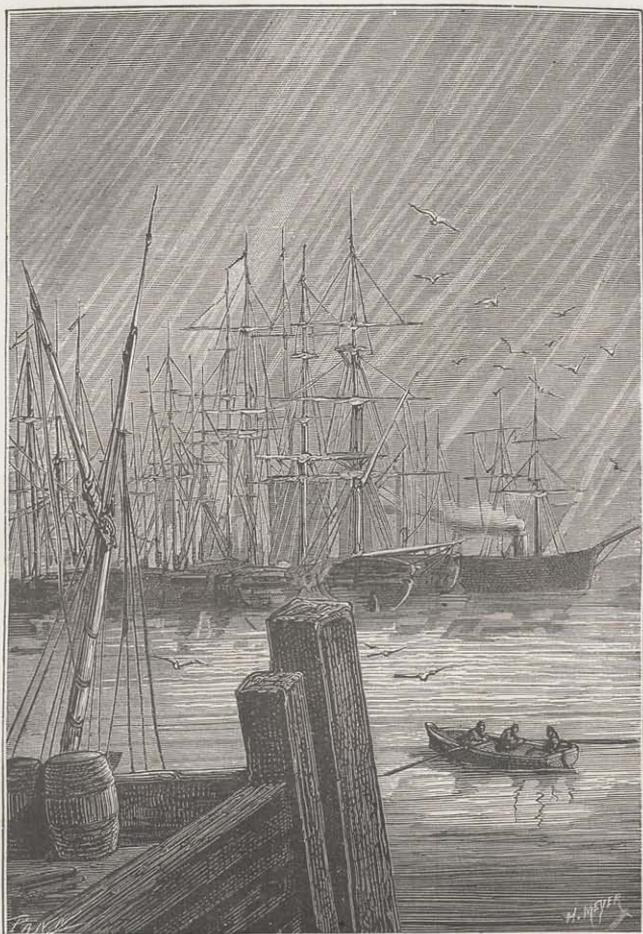
2. Je ne sais pas.

chercher celui des instruments qui portait le nom de la faute commise, et il s'en servait sans pitié. Il était fâcheux peut-être qu'il n'eût pas usé de ce régime pour corriger sa petite-fille.

« Quel dommage qu'on ne fasse pas un mousse d'une pareille gaillarde ! disaient les hommes de l'équipage qui, malgré tout, avaient fini par la prendre en amitié. Un petit lion pour le courage, le pied marin, le mot pour rire ! toutes les qualités, quoi ! »

La *da* gémissait, roulait les yeux et arrachait toute la laine de son crâne sans aucun résultat ; le capitaine intervenait avec sa grosse voix pour menacer de mettre la rebelle aux arrêts, voire de lui donner les étrivières, mais Yette ne faisait qu'en rire ; elle savait bien qu'il n'était pas si sévère, car, souvent il l'avait prise sur ses genoux en lui parlant de ses petits-neveux qui l'attendaient dans son pays de Bretagne. Il allait même excuser son indisciplinable protégée auprès des gens qui se plaignaient de visites indiscretes faites dans leurs cabines, où tout était brisé, mis sens dessus dessous par M^{lle} Yette. Les excentricités dont elle se rendait coupable n'empêchaient pas cette dernière, chaque soir, avant de s'endormir, de parler avec larmes de sa mère chérie ; mais les

passagers, n'assistant pas à ces retours, la considéraient comme un simple démon. Longtemps ils entretenirent leurs familles et leurs amis respectifs de la détestable éducation des enfants créoles et de toutes les frayeurs, de tous les ennuis qu'ils avaient dus au plus enragé de tous sur le *Cyclone*.



ON ABORDA SOUS UNE PLUIE FINE.

CHAPITRE X

PREMIER ACCUEIL

Il ne faut qu'une quinzaine de jours pour atteindre Saint-Nazaire; mais cette traversée, qui paraît si courte comparée aux lenteurs des voiliers, est sans doute bien longue pour ceux qui ont à la subir, car la vue de la terre fut saluée sur le *Cyclone* par des acclamations de joie presque générales. Je dis presque, car Yette n'y mêla pas les siennes. Elle n'éprouvait que l'appréhension du débarquement, des visages nouveaux qui allaient l'accueillir, du genre de vie tout à fait inconnu qu'il lui faudrait affronter. Ce navire, quelque inhospitalier qu'elle l'eût trouvé d'abord, était encore un peu le pays natal, il était parti avec elle du rivage aimé dont il semblait que, comme elle, il gardât le souvenir; son père y avait posé le pied pour parler

à ce brave capitaine dont les bontés, passablement bourrues, l'avaient attachée en si peu de temps. Quand elle vit la mer grise se briser, sous un ciel de la même teinte livide, contre les quais noirs et rébarbatifs comme des remparts, elle se figura vaguement qu'aborder serait faire naufrage, et qu'elle allait être une pauvre petite épave jetée sur des écueils où elle ne pourrait vivre. Son cœur se serra presque autant en apercevant les côtes de France que lorsqu'elle avait vu s'effacer celles de la Martinique.

On aborda sous une pluie fine, à l'heure triste qui n'est plus le jour et qui n'est pas encore la nuit. Quelques réverbères commençaient seulement à s'allumer çà et là, le pavé inégal était glissant, et l'humidité si pénétrante, qu'on se fût cru en décembre plutôt qu'aux premiers jours d'octobre. Comment décrire les impressions de la pauvre Yette, habituée à la pureté presque inaltérable de son ciel bleu? Elle avait bien entendu parler de l'hiver, mais l'hiver chez elle était doux comme notre été. Toute transie, elle se serrait contre la *da* en demandant s'il faisait toujours aussi froid. Le capitaine n'oublia pas sa petite protégée, même au milieu des soins d'un débarquement, et ce fut fort heureux, car, sans lui, personne n'eût pensé

à Yette. Chacun avait bien assez de ses propres affaires ; d'ailleurs , chacun aussi retrouvait des amis, des proches dont la bienvenue chaleureuse était faite pour inspirer à celle qui n'était attendue par personne de lugubres réflexions.

Yette regardait ces gens se jeter dans les bras les uns des autres, avec un sentiment que comprit tout de suite la bonne *da*, car l'amour peut tenir lieu d'esprit, et la pénétration de cette humble créature était grande quand il s'agissait des chagrins de sa petite maîtresse.

« Un jour, dit-elle, vous retrouverez vos parents et votre pays, vous aussi, et vous serez contente! »

Cette radieuse perspective suffit à sécher les yeux de Yette, mais presque aussitôt ils se mouillèrent de plus belle ; le jour promis par la *da* lui semblait si éloigné ! Elle craignait de ne pouvoir jamais y atteindre ! Le capitaine la conduisit lui-même au chemin de fer et l'installa dans un wagon. Elle s'imaginait qu'il allait prendre la direction du train comme il avait eu celle du *Cyclone*, qu'il serait son capitaine partout et à toujours. Lorsqu'il lui dit adieu, elle ne put retenir un cri de désappointement. — Rien de ce qui est bon ne dure donc en ce monde ? — Tel était évi-

demment le sens douloureux du cri de la pauvre Yette.

« Vous viendrez me voir à la pension ? dit-elle en tendant vers lui ses bras par la portière.

— Ce serait bien volontiers, mais mon service ne me permet pas d'aller maintenant à Paris. »

Pas même lui, son ami des derniers jours ! Un coup de sifflet retentit, la locomotive souffla, cette rude et franche figure encadrée de favoris-nageoires disparut à ses yeux, comme celle d'un bon génie qui, après tous les autres, l'abandonnait. Une nouvelle connaissance l'attendait, il est vrai, à Paris. En descendant sous la gare, elle vit un monsieur sec et chauve, le paletot boutonné jusqu'au menton, qui, alternativement, ouvrait les portières de tous les wagons comme s'il eût cherché quelqu'un, et regardait sa montre comme un homme qui n'a pas de temps à perdre. C'était M. Darcey le banquier, à qui son père l'avait recommandée. Il ne connaissait pas la pupille qui lui était annoncée; mais, sachant qu'une négresse l'accompagnait, il lui fut assez facile de la découvrir. Personne parmi les autres voyageurs ne ressemblait à la *da*, dont le visage et le costume attiraient l'attention de tout le monde.

« Enfin, dit M. Darcey, enfin ! ce maudit train

est en retard de plus d'une demi-heure. C'est vous mademoiselle de Lorme? Parbleu! tout le portrait de mon ami Georges. Vous faites bien de lui ressembler! Dix colis!... Et pour quoi faire, bon Dieu! En pension, vous n'aurez pas besoin de tant de nippes! La robe de mérinos noir, voilà tout! Ces créoles sont tous les mêmes. Donnez-moi votre billet de bagage; au lieu d'attendre, j'enverrai chercher tout cela. J'ai déjà perdu trop de temps. Venez! »

M. Darcey ne fut nullement sympathique à Yette tout d'abord; elle se demanda, étonnée, pourquoi son papa l'aimait tant. Peut-être, quand M. de Lorme l'avait connu, n'avait-il pas encore cette physionomie soucieuse d'un homme que les affaires absorbent tout entier. Il s'acquittait en conscience de la corvée qui lui incombait, mais eût évidemment préféré n'être point dérangé.

M. Darcey fit monter Yette et sa *da*, qui, ni l'une ni l'autre, n'avaient osé articuler un mot, dans son coupé, jeta un ordre au cocher et, quant à lui, s'en alla vite à la Bourse. La voiture s'arrêta sous la porte cochère d'une belle maison de la Chaussée-d'Antin, et un domestique, qui paraissait faire le guet, pria M^{lle} de Lorme, comme si elle eût été une grande personne, de vouloir

bien monter. Ce fut un terrible moment pour Yette. Malgré ses allures indépendantes, elle était fort timide et n'avait vu le monde qu'à de rares intervalles, un petit monde tout intime et bienveillant, du reste, et qui néanmoins l'effarouchait au point qu'elle osait à peine répondre par monosyllabes aux avances des meilleures amies de sa mère. Et elle allait se trouver devant une étrangère qu'on lui avait dépeinte comme fort imposante et difficile ! La pauvre enfant ne prévoyait pas encore ce que serait l'épreuve.

Ce vendredi néfaste se trouvait être le jour de réception de M^{me} Darcey, et le salon où on l'introduisit, toute couverte encore de la poussière du voyage, était rempli de belles dames en visite, dont l'attention se tourna aussitôt sur elle de la manière la plus inattendue et la plus déconcertante. Elle s'arrêta tout court, elle eût voulu s'échapper, disparaître ; mais la maîtresse de la maison la retint par la main, puis la conduisant au milieu du cercle curieux, se mit à raconter son histoire, en insistant sur le chagrin qu'elle avait dû ressentir de quitter la belle habitation du Macouba et « ses adorables parents, des gens si distingués, si bien posés là-bas, par parenthèse ! »

Le résultat d'une pareille présentation était

facile à prévoir. Yette, les joues en feu, la gorge serrée par une contraction nerveuse qui lui faisait craindre d'étouffer, chercha quelque temps son mouchoir de la main que l'étreinte de M^{me} Darcey laissait libre, et, ne le trouvant pas, prit le parti de relever brusquement sa jupe pour y cacher un visage inondé de pleurs. Ce mouvement fut accueilli par des rires et des expressions de condoléance entremêlés, que couvrait un grand frou-frou de soie. M^{me} Darcey parut choquée; elle n'avait pensé, en parlant d'une famille opulente à laquelle l'unissaient quelques liens de parenté lointaine, qu'à satisfaire sa propre vanité.

Créole comme la mère de Yette, cette personne, remarquablement belle et élégante du reste, résumait en elle tous les travers d'une race dont M^{me} de Lorme n'avait que le charme et les meilleures qualités. Ses parents, d'origine bourgeoise, s'étaient affublés par vanité du nom de La Falaise, probablement celle où se trouvait située l'habitation de leurs ancêtres, habitation qu'ils n'avaient plus, si elle avait existé, car on ne leur connaissait qu'un comptoir, autrement dit un magasin. De bonne heure, M^{lle} de La Falaise avait aspiré aux délices de la vie parisienne entrevues dans un voyage. On eût dit que Saint-Pierre où elle était née fût

pour elle un lieu d'exil ; elle ne parlait que des modes de Paris. On l'avait finalement mariée à un habitant de la ville de ses rêves, et maintenant son incurable vanité s'exerçait d'une autre façon. Elle vantait aux Parisiens les séductions de tout ce qui était originaire de la Martinique, se décernant ainsi une louange indirecte, à laquelle son entourage faisait écho par des compliments, cela va sans dire. La flatterie était, avec la toilette, ce qu'elle aimait le plus, mais il est présomable que, intérieurement, les adulateurs se moquaient de ses prétentions, de son indolence et de sa nullité.

L'arrivée de Yette avait défrayé ce jour-là l'entretien souvent languissant ou frivole du vendredi. M^{me} Darcey s'était répandue sur l'incomparable beauté des enfants créoles, et avait annoncé sa cousine M^{lle} de Lorme, comme une merveille. Or, la pauvre Yette faisait exception à la règle générale ; bien que créole, elle ne pouvait passer pour vraiment jolie, en aucun temps, et moins encore après une telle série de fatigues, d'émotions. Quand les visiteurs eurent déclaré qu'elle avait de grands yeux noirs, ils ne trouvèrent plus rien à dire, et M^{me} Darcey en voulut naturellement à sa petite compatriote de ne pas faire plus d'honneur à elle-même et à la Martinique.

Elle essaya de lui arracher quelques paroles ; Yette se tut obstinément et passa pour une sottie. Non seulement elle était intimidée au delà de tout ce qu'on pourrait dire, mais l'aspect nouveau des choses la distraitait du babil d'ailleurs insignifiant des personnes au point de lui ôter le peu de présence d'esprit qu'elle eût conservé sans cela. Son regard étonné allait des fleurs du tapis, qui lui rappelaient un jardin, à la cheminée, cet objet qu'elle n'avait jamais vu et dont elle soupçonnait à peine l'usage. La quantité de meubles entassés dans ce salon assez petit lui faisait croire, à elle qui ne connaissait que les chaises de paille et les *rocking-chairs* en canne épars sur de grands espaces, qu'elle était dans une boutique. La crainte de renverser quelque objet l'empêchait de bouger. Cette contrainte, ces surprises et ces appréhensions lui donnaient une mine fort gauche, presque stupide.

Désespérant de rien obtenir d'elle, M^{me} Darcey la remit aux mains de M^{lle} Polymnie sa fille, en chargeant cette dernière de la conduire dans son appartement.

M^{lle} Polymnie devait son joli nom à un parrain de la Martinique. Les parrains, en ce pays, font volontiers de leurs filleules des Nymphes,

des Grâces et des Muses en les appelant Uranie, Chloé, Astérie, Églé, etc. C'était une brunette d'une quinzaine d'années, jolie à la façon des poupées de porcelaine, coiffée, habillée selon les derniers préceptes du *Journal des Modes*, qui parlait du bout des lèvres en grasseyant, se tenait admirablement droite et n'avait déjà plus l'ombre de naturel.

Elle sortait de la pension Aubry où allait entrer Yette, et celle-ci, en l'apprenant, se demanda, effrayée, si le résultat de la belle éducation qu'on allait lui donner serait de la rendre semblable à cet automate. Elle ne savait pas encore, elle allait apprendre que les meilleures leçons ne servent à rien quand celui qui les reçoit n'est pas résolu à en profiter, et que l'élève doit travailler autant que le maître à son éducation, qu'il fait en grande partie à force de bonne volonté.

La *da*, qui avait été fort humiliée de l'échec évident de sa petite maîtresse, mit tous ses soins à la parer pour forcer les Darcey, qu'elle avait pris en grippe, de revenir sur leur première impression ; mais ce fut inutile, l'effet était produit. Yette n'était pas belle à la façon de M^{lle} Polymnie. Se sentant mal jugée et mal à son aise, elle avait l'air tantôt sournois, tantôt boudeur. Bref, elle ne savait

rien de rien, « c'était une petite sauvage. » Ces derniers mots, prononcés par M^{lle} Polymnie, frappèrent entre deux portes l'oreille courroucée de la *da*.

M. Darcey revint de la Bourse, il embrassa la pauvre Yette et lui demanda si elle pensait pouvoir s'acclimater à Paris. Yette secoua énergiquement la tête de droite à gauche et de gauche à droite, dans un sens évidemment négatif.

« Il le faudra pourtant, reprit-il, vous vous y habituerez tout doucement, ici, auprès de ma fille, si bon vous semble. »

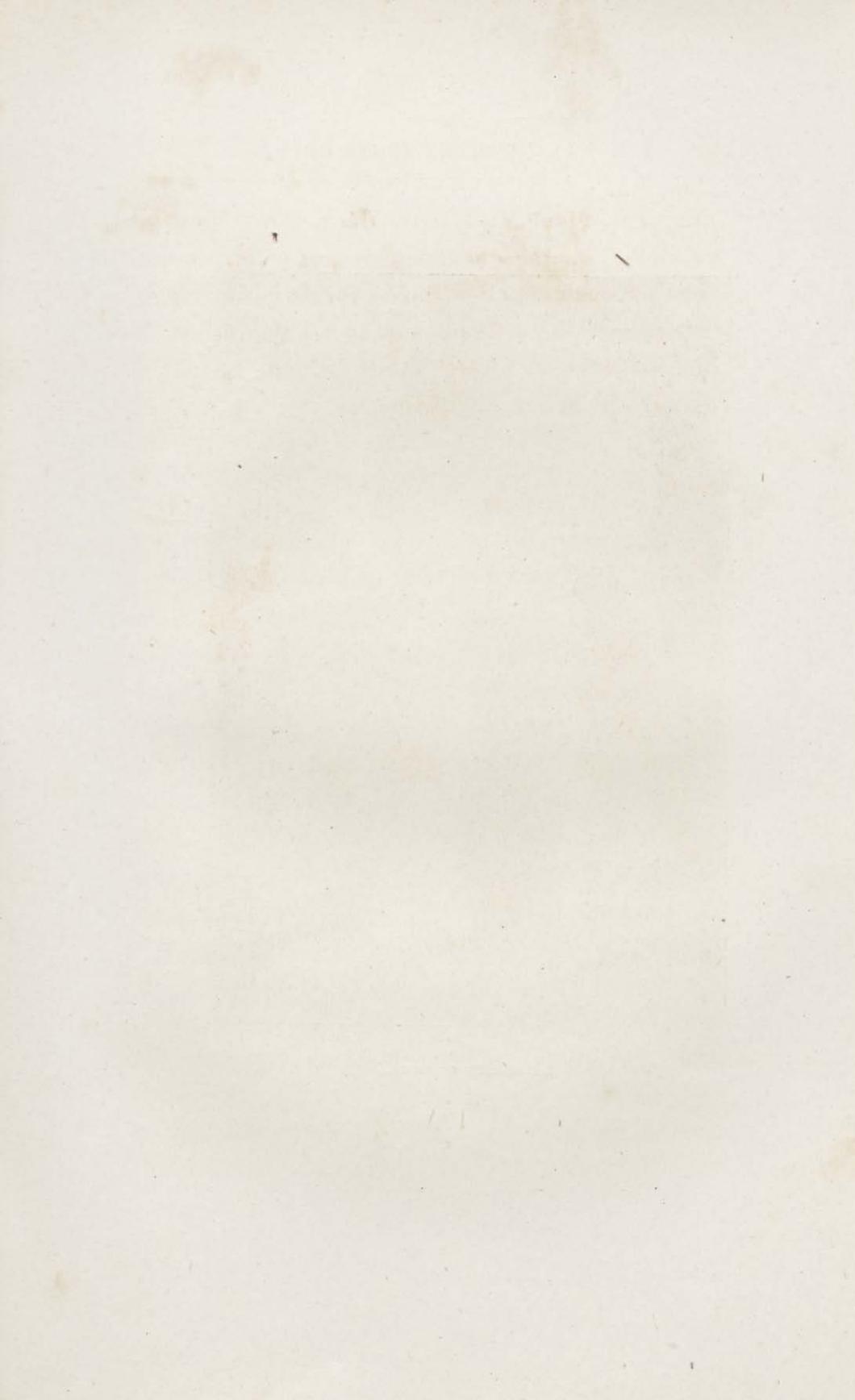
— Oui, dit M^{me} Darcey de sa voix flûtée, vous resterez chez nous tant que vous voudrez, ma belle, à moins, ajouta-t-elle avec un malicieux sourire, que vous ne préféreriez entrer tout de suite en pension.

— Ce n'est pas présumable, s'écria M^{lle} Polymnie, qui paraissait avoir gardé un médiocre souvenir de l'établissement Aubry.

— Dites, que préférez-vous? » demanda M. Darcey, toujours pressé.

Yette comptait désormais sur l'inconnu et sur l'avenir, comme font les malheureux en général. Elle répondit, sans hésiter cette fois, qu'elle aimait encore mieux la pension, ce qui était plus sincère

que poli. Mais M. Darcey déclara qu'elle avait raison en somme « d'attaquer sans retard le taureau par les cornes. » Sur la foi de cette image, Yette, secrètement épouvantée, se représenta la directrice de ses futures études comme une sorte de monstre menaçant et furieux.





LA GLACE CRAQUA.

CHAPITRE XI

LE PENSIONNAT

La pension de M^{lle} Aubry était située à l'extrémité des Champs-Élysées, dans une rue presque déserte. Une grande grille la précédait, puis, la grille franchie, on était arrêté de nouveau par une porte percée d'un petit guichet, ce qui donnait à l'entrée d'un des premiers pensionnats de Paris certaine ressemblance avec celle d'une prison. Cette demeure n'offrait pourtant rien de désagréable à qui la connaissait bien ; toute jeune fille studieuse et raisonnable s'y fût trouvée heureuse. Les meilleurs professeurs d'histoire et de littérature, d'arts et de langues vivantes venaient y donner des leçons. Les élèves étaient assez nombreuses pour pouvoir former entre elles un petit

monde très joyeux et cependant aussi choisi que possible ; mais Yette n'était ni raisonnable ni studieuse, les leçons l'épouvantaient d'avance, et, tout entière à ses regrets, à ses rancunes contre les Darcey, elle ne se souciait de faire aucune connaissance nouvelle.

M^{me} Darcey, sa fille et sa pupille, suivies de la *da*, furent introduites dans un long parloir, ciré au point qu'on y glissait comme sur la glace, et bordé de deux rangées de chaises. Le meuble principal de cette pièce était une sorte de monument en faïence blanche, que Yette prit pour un tombeau et qui était en réalité un poêle.

Après une attente de quelques minutes, la porte s'entr'ouvrit et une tête grise se montra, encadrée d'un bonnet de tulle à rubans. C'était M^{lle} Hortense Aubry. Plus d'une petite fille, moins prévenue que ne l'était Yette, lui eût trouvé l'air dur et rébarbatif, bien que, chez cette femme distinguée, le cœur fût au niveau de l'intelligence ; mais, vouée très jeune à l'enseignement, M^{lle} Aubry avait dû de bonne heure se faire obéir et imposer le respect ; elle s'était pour cela condamnée à porter une sorte de masque professionnel, que, l'habitude aidant, elle ne songeait plus à quitter. Un sourire froid découvrit des dents blanches, il est vrai,

mais fort longues, lorsque, d'une voix brève, accoutumée à donner des ordres, elle pria ces dames d'entrer dans son petit salon.

Quelques phrases banales furent échangées d'abord entre M^{me} Darcey et l'ancienne directrice de M^{lle} Polymnie. Pendant ces préliminaires, Yette examinait les détails du petit salon qui n'avait rien d'un boudoir; des planches de bois noirci supportaient une quantité innombrable de livres, depuis le tapis jusqu'au plafond. La petite échelle volante placée dans un coin servait sans doute à atteindre les rayons les plus élevés. Il y avait des carrés de tapisserie devant chaque chaise, et sur la cheminée une muse drapée, qui pouvait bien être la Polymnie antique, toute différente de M^{lle} Polymnie Darcey, s'accoudait à une pendule dont le tic-tac régulier remplissait les lacunes de la conversation. Les chaises, de style Empire, en acajou garni de velours d'Utrecht rouge, étaient anguleuses comme les formes mêmes de la maîtresse du lieu; celle-ci, bien qu'on ne pût lui reprocher de fait que sa maigreur, ses cinquante ans et une mine quelque peu sévère, se trouva, on ne sait comment, réaliser, aux cornes près, tout ce qu'avait rêvé d'affreux l'imagination de la petite créole.

La *da*, debout derrière la chaise de sa maîtresse, regardait cette longue personne vêtue de noir d'un air navré, en se félicitant de ne pas savoir lire, puisque la science desséchait de la sorte ceux qui la possédaient.

« Approchez, ma petite amie, dit M^{lle} Aubry, attirant à elle sa nouvelle élève, ne tremblez pas ainsi. Votre nom?

— Yette, dit la petite, que l'on n'avait jamais appelée autrement que par diminutifs familiers, selon la mode créole.

— Éliette de Lorme, interrompit M^{me} Darcey.

— Eh bien! mademoiselle Éliette aura le n^o 113, dit tranquillement M^{lle} Aubry. Je vous engage à le faire graver sur sa timbale. Quant aux autres marques, nos lingères s'en chargeront. En pension, les initiales sont remplacées par un *chiffre*, ajouta-t-elle, s'adressant à Yette : vous êtes désormais le petit 113. »

La *da* ne put retenir un léger grognement. Cette manière d'effacer la personnalité de sa maîtresse lui paraissait peu respectueuse.

« Votre âge, mon enfant, continua la directrice; où êtes-vous née?

— A la Martinique. J'aurai bientôt dix ans.

— Oh! voilà un accent défectueux, qu'il im-

porte de perdre, s'écria M^{lle} Aubry, la contrefaisant : *J'osé, Mâtinique!* Que faites-vous de vos *r*? Et *biétôt!* Ce *biétôt* ne peut se souffrir! »

Yette baissa la tête comme si on l'eût accusée d'un crime, tandis que la *da* relevait au contraire son nez épaté, de l'air dédaigneux d'une personne qu'on insulte personnellement et qui s'en moque.

« Cette maîtresse d'école de Paris, dit-elle plus tard en son jargon, va nous apprendre peut-être à prononcer le nom de notre pays qu'elle ne connaît pas!

— Une fille de neuf ans doit savoir déjà bien des choses, continua M^{lle} Aubry.

— Non, rien!

— Lire et écrire du moins?

— Rien, répéta Yette, je ne sais rien!

— Enfin, dit la directrice, s'étudiant à ne pas paraître scandalisée, c'est de la modestie de le reconnaître. Vous avez conscience de votre ignorance, vous en rougissez... nous ferons quelque chose de vous. Mais j'aurai le regret de vous infliger d'abord une petite humiliation. Vous serez tout au bas de la dernière classe.

— Oh! cela m'est égal, » dit Yette, avec une philosophie qui ne promettait pas de bien sérieux efforts.

M^{lle} Aubry hocha la tête; néanmoins elle continuait toujours à caresser de la main la chevelure brune de Yette.

« Il faudra couper cela, » dit-elle après réflexion.

Yette et la *da* jetèrent un cri simultané : ces tresses épaisses et luisantes étaient leur orgueil.

« Vous y tenez? soit; nous attendrons pour accomplir le sacrifice que vous nous le demandiez vous-même. Cela ne tardera pas. Vous verrez les inconvénients. Ici on ne garde rien de superflu. Et à propos, chère madame, poursuivit la maîtresse de pension s'adressant à M^{me} Darcey, j'ai vu dans la cour une quantité de malles que je ne pourrais loger. Nous vous les renverrons après en avoir tiré le trousseau réglementaire.

— Et ma poupée, réclama Yette.

— Et votre poupée, bien entendu, dit avec un sourire M^{lle} Aubry.

— Et les confitures donc! insinua la *da*.

— Oh! quant aux confitures!... Oui, quelques pots pour les goûters de quatre heures. »

La *da* fit la grimace en pensant que Yette en serait réduite aux repas réguliers.

« Vous prendrez bien aussi dans mes bagages les habits de ma *da*? reprit Yette.

— Pour quoi faire, grand Dieu! »

Fallait-il donc que la *da* gardât toujours la même chemise, la même jupe et le même collier? La mine effarée de l'enfant fit comprendre à M^{lle} Aubry qu'elle comptait fermement avoir sa bonne auprès d'elle. Un regard assez inquiet fut échangé entre les deux dames.

« Chère petite, dit M^{me} Darcey, je vais vous laisser faire plus ample connaissance avec le guide excellent qui veut bien se charger de votre éducation. J'emmène celle-ci, montrant la négresse, pour quelques commissions indispensables. Elle reviendra tout à l'heure. »

Yette leva ses grands yeux francs sur les jolis yeux de chatte de M^{me} Darcey. Malgré toute la tendresse qu'elle portait à sa *da*, elle l'eût jugée capable de *faire un conte* au besoin, car l'habitude du mensonge, résultat de l'esclavage, n'a pas encore été effacée par l'exercice de la liberté, accordée aux nègres bien récemment d'ailleurs; mais la pensée qu'une personne blanche pût mentir ne s'était jamais présentée à son esprit.

« Elle reviendra vite, vous me le promettez? dit-elle.

— Sans doute. »

M^{lle} Aubry parut désapprouver le système de

M^{me} Darcey; elle était d'avis qu'il ne fallait jamais tromper les enfants, mais les amener plutôt à regarder en face la plus dure vérité.

« Allons, suivez-moi, » dit M^{me} Darcey à la *da*.

Celle-ci, comprenant trop la comédie que l'on jouait, se jeta passionnément à genoux devant sa petite maîtresse et baisa ses mains, ses vêtements en les arrosant de larmes brûlantes.

« Eh bien! lui disait Yette, pourquoi pleurer? pourquoi m'embrasser, puisque tu vas revenir? »

— En effet! vous êtes folle! dit M^{me} Darcey avec humeur.

— Oh! madame! sanglota la pauvre négresse, en se tournant les mains jointes vers M^{lle} Aubry.

— Sois tranquille, interrompit Yette en créole, avec son rire espiègle, elle ne me mangera pas pendant ton absence... pourvu que tu reviennes vite! Dépêche-toi! »

La *da* la reprit dans ses bras; il fallut presque l'entraîner de force. La grande porte à guichet retomba avec un bruit sourd, puis on entendit faiblement de loin grincer la grille. Alors M^{lle} Aubry, voyant sur le visage de l'enfant une expression d'anxiété bien naturelle, alla chercher un livre d'images et engagea Yette à s'amuser pendant qu'elle écrirait.

Les images étaient assez drôles, et M^{lle} Aubry, qui, assise devant son bureau, se retournait à chaque instant, eut la satisfaction de voir que Yette les feuilletait avec intérêt. Au bout d'une heure, cependant, le livre fut fermé, et Yette s'étonna de l'absence prolongée de la négresse.

« Ne vous tourmentez pas et venez souper, dit la directrice. Pour ce soir, vous prendrez place à ma table. »

Yette ne comprit que le lendemain, après qu'elle eut essayé du réfectoire, tout ce qu'avait d'enviable cette faveur. A plusieurs reprises, pendant le souper, en tête à tête avec la plus désagréable personne qu'elle eût jamais vue, pensait-elle, — et sa physionomie transparente devait exprimer ses pensées, — Yette demanda impérieusement sa *da*.

M^{lle} Aubry répondait toujours d'une manière évasive, mais, au dessert, jugeant sans doute que la pauvre petite avait mangé trop peu pour qu'une mauvaise nouvelle pût troubler sa digestion, elle prit de nouveau Yette sur ses genoux, la supplia d'être sage, courageuse, de se résigner, car ce n'était qu'à cette condition qu'elle obtiendrait de voir sa *da* le lendemain à la récréation de midi.

« Pendant la récréation ! s'écria Yette devenue tout à coup d'une pâleur effrayante et ses yeux assombris démesurément ouverts. Elle ne demeurera donc pas ici avec moi ?

— Vous devez comprendre, chère enfant, que c'est impossible ; chacune de nos cent vingt élèves ne pourrait avoir sa *da* avec elle. »

Yette la regarda fixement, se frappa le front de son poing fermé, comme pour se punir d'avoir compris si tard, puis, échappant au bras qui enlaçait sa taille, se mit à bondir frénétiquement à travers la chambre avec des cris de jeune tigre capturé par les chasseurs. Les mots : « Elle m'a laissée... toute seule !... toute seule ! *Da!* ma *da!* maman ! au secours ! » s'entremêlaient à un torrent d'injures nègres dont, par bonheur, M^{lle} Aubry ne saisit pas le sens.

Irritée de plus en plus par le calme qu'on lui opposait, elle se jeta sur la directrice, ses petits poings en avant. Puis, comme si elle eût réfléchi que ses poings ne suffiraient pas à sa vengeance, elle s'empara lestement du premier projectile qui lui tomba sous la main et le lança au milieu d'une grande et belle glace qui surmontait la cheminée. La glace craqua ; une énorme étoile projeta ses rayons du centre aux quatre coins, et les mor-

ceaux de verre se détachant jonchèrent la cheminée, où leur chute occasionna encore quelques menus dégâts.

M^{lle} Aubry, qui s'était crue d'abord menacée elle-même, fut presque rassurée lorsqu'elle entendit éclater la glace, mais ce soulagement ne dura pas. Il fit place à la plus complète indignation, nous dirions à la colère, si une personne aussi maîtresse d'elle-même eût été susceptible d'un sentiment qui ne fût pas correct et mesuré. Son sourcil se fronça, ses lèvres se pincèrent, elle saisit à bras-le-corps Yette abasourdie par le méfait qu'elle venait de commettre, puis, ouvrant la porte d'un cabinet absolument vide, celui-là, et qu'éclairait une seule fenêtre grillée, l'enferma à double tour avec ces simples mots : « Ici du moins, mademoiselle, vous ne pourrez rien casser, que votre tête contre les murs si vous le jugez bon. Libre à vous, elle vous appartient. »

Il est rare que la honte et le saisissement d'avoir brisé quelque chose ne mette pas fin à l'accès de fureur le plus terrible. La solitude acheva de rafraîchir le sang de Yette. Un certain intervalle s'écoula pendant lequel il lui fut loisible de réfléchir. Les dernières paroles de M^{lle} Aubry

l'avaient frappée. « Y a-t-il quelque différence, pensait-elle pour la première fois, entre détruire ce qui n'est pas à nous et le voler ? » Sa conscience lui répondait qu'il n'y en avait pas. C'était donc quelque supplice comparable à ceux qu'avait encourus le *compère lapin* des contes de sa *da* qui allait lui être infligé ! Une peur mortelle la prit. Au moment même, en effet, M^{lle} Aubry préparait son châtiment qui, pour ne point ressembler à tous ceux qu'elle imaginait, n'en était pas moins sévère.

M^{lle} Aubry écrivit à M^{me} Darcey que sa petite protégée était plus intraitable encore qu'elle n'avait pu le supposer, mais que la première crise passée, elle s'apprivoiserait sans doute comme les autres. Seulement il fallait consentir, dans ce but, à la lui abandonner tout entière sans réserve.

« Elle sait maintenant, dit en terminant M^{lle} Aubry, que sa bonne ne doit pas rester à son service, le coup est porté, la blessure ne tardera pas à se cicatriser, croyez-moi, pourvu que rien de nouveau ne l'avive. Quand il s'agit d'opération douloureuse, il faut trancher vite et sans hésiter. C'est un gage de succès. Je vous prie donc, madame, de ne pas laisser revenir ici avant son départ, prochain, m'avez-vous dit, pour

la Martinique, cette femme, qui ne pourrait que détruire ce que nous entreprenons à grand'peine de réaliser, dans l'intérêt de l'enfant dont nous avons à faire l'éducation ; sa soumission aveugle, ses gâteries maladroites réveilleraient les colères et les regrets qu'il s'agit de modérer. »

Ayant mis cet ordre rigoureux sous enveloppe, la directrice sonna et fit demander M^{lle} Agnès. M^{lle} Agnès était une jeune fille blonde, un peu boiteuse, dont la douce physionomie aurait plu certainement à Yette, si elle n'eût pas été celle d'une sous-maîtresse.

« Allez délivrer la petite rebelle, dit la directrice ; ma vue l'exaspérerait encore, et l'essentiel, pour le moment, c'est qu'elle consente à se mettre au lit. »

M^{lle} Agnès, sans répondre, se dirigea vers la prison de Yette ; comme elle en touchait la clef, M^{lle} Aubry la rappela :

« Les élèves sont couchées ? »

— Oui, madame.

— Très bien. Mieux vaut que son entrée au dortoir ne fasse pas sensation. La pauvre enfant aura bien assez des épreuves qui l'attendent et que vous lui allégerez le plus possible, entendez-vous ? »

Elle sortit sans attendre la réponse de la sous-maîtresse, qui déjà était dans le cabinet. Lorsque cette nouvelle figure lui enjoignit de la suivre, Yette pensa que l'heure fatale était venue. Elle marcha néanmoins la tête haute, avec une force d'âme dont elle était intérieurement fière, vers l'inévitable expiation.

M^{lle} Agnès lui fit traverser le parloir, puis une autre chambre, puis une sorte de galerie bordée des deux côtés de petits lits blancs abrités par des rideaux. Le silence était profond ; à peine les respirations réunies d'une trentaine de petites filles formaient-elles un léger murmure. Un demi-jour, produit par des lampes de nuit, régnait dans cette salle consacrée au sommeil.

M^{lle} Agnès montra un des lits à Yette.

« Couchez-vous, » dit-elle.

Et, la voyant fort embarrassée, elle l'aida obligeamment à se déshabiller. Cinq minutes après, Yette, les yeux fermés, pour pouvoir se figurer qu'elle n'était pas dans un lit de pension, remerciait le bon Dieu de l'avoir préservée de la bastonnade qu'elle jugeait avoir méritée.

Elle ne rouvrit les yeux, longtemps après, que pour les refermer bien vite, et même pour se cacher la tête sous les couvertures. Était-ce un cau-

chemar? Le majestueux bonnet de M^{lle} Aubry se penchait sur elle. Si Yette avait eu moins de préventions, elle eût pu remarquer cependant que les traits graves de la directrice n'exprimaient pas la méchanceté, mais plutôt une sollicitude attentive. Les rares personnes qui s'étaient familiarisées avec l'expression de son œil gris, presque impénétrable, y eussent peut-être surpris de l'émotion, en tout cas de la bienveillance. Le petit visage défait et marbré par les larmes, qui reposait tout fiévreux sur l'oreiller, lui faisait évidemment pitié.





M^{lle} DE CLAIRFEU VINT REGARDER YETTE
SOUS LE NEZ.

CHAPITRE XII

LA CLASSE ET LA RÉCRÉATION

Un bruit de cloche réveilla Yette en sursaut. Elle se dressa sur son séant et vit une foule de petites filles qui s'habillaient en toute hâte. Sans se préoccuper de suivre leur exemple, elle se blottit de nouveau dans ses draps, essayant de ressaisir le sommeil interrompu, mais à peine eut-elle retrouvé le fil d'un joli rêve qui la ramenait à son bain habituel du Macouba, un pur cristal bondissant sur des roches attiédies, qu'une grosse servante la secoua sans façon :

« Allons, mademoiselle, tout le monde est en classe, il est grand temps de vous lever. »

Pauvre Yette ! Quel contraste avec ses réveils d'autrefois ! Elle était naturellement fort dormeuse, mais les rires de sa petite sœur, qui ou-

vrait l'œil avec les oiseaux, venaient toujours l'arracher si gaiement à son sommeil ! Puis sa mère entraît avec quelque belle fleur éclosé dans la nuit et encore chargée de rosée, dont le parfum remplissait toute la chambre. Les enfants couraient à leurs ablutions matinales comme à un jeu, avec l'entrain de petits canetons dont le premier instinct est de plonger.

Une débarbouillerie de pension avec ses robinets surmontant la longue rangée de cuvettes n'invite à rien de semblable. Il fallut beaucoup de temps pour démêler la chevelure de Yette, un fouillis, disait la servante préposée à cette besogne, une vraie broussaille ! Comment pouvait-on être assez sauvage pour ne pas porter de bonnet de nuit ! Yette ignorait même ce que c'est qu'un bonnet, mais elle se voyait, grâce à ses cheveux, fort en retard et commençait à comprendre, sinon à goûter, le conseil que lui avait donné M^{lle} Hortense Aubry de se faire tondre.

Pour une fois, on lui pardonnerait son inexactitude. Elle dut cependant faire toute seule les prières qui se disent en commun dans la salle de classe et manger froide, après toutes les autres, la simple soupe qui désormais remplacerait pour elle la délicieuse eau de café adoucie au gros

sirop ; puis on la poussa dans une grande pièce où douze fillettes uniformément vêtues de noir étaient occupées à écrire devant une rangée de pupitres. M^{lle} Agnès, assise à son bureau, sur une estrade, leur expliquait quelque leçon de grammaire. A sa droite, il y avait un globe terrestre ; à gauche, un tableau noir bigarré d'opérations d'arithmétique était accroché au mur. L'œil de Yette se fixa d'abord sur ces deux objets inconnus. Cependant un murmure courait parmi les élèves ; c'étaient des chuchotements, des rires étouffés ; la nouvelle venue excitait au plus haut degré la curiosité générale. Malgré les précautions prises par la directrice pour tenir cette affaire secrète, on racontait déjà qu'elle avait voulu battre quelqu'un au débotté, que la grande glace du salon avait reçu le coup destiné à M^{lle} Aubry, que la petite créole, en un mot, était une espèce de bête fauve. Plusieurs de ces demoiselles, même, ignorant que les créoles sont des Européens transplantés aux colonies, s'attendaient à voir quelque créature noire et crépue avec un anneau passé dans les narines. La déception fut complète au premier aspect. Yette n'avait d'autre particularité qu'une taille élancée, rare à son âge, et qui rendait d'autant plus inexplicable la pré-

sence d'une si grande fille dans la petite classe. Son teint mat, ses traits peu réguliers mais expressifs ne présentaient d'ailleurs aucun caractère extraordinaire, et les curieuses qui s'étaient bercées de si étranges illusions lui en voulurent d'abord de ressembler à peu près à tout le monde. Un mot de M^{lle} Agnès rétablit le silence et l'ordre ; elle pria la nouvelle élève de s'asseoir à l'extrémité d'un des bancs et reprit sa leçon. Cette leçon était, on peut le croire, absolument inintelligible pour Yette. Il s'agissait de *participes*, dont elle ne se souciait guère, ne les ayant jamais rencontrés nulle part ; aussi, après avoir regardé à la dérobée chacune des figures qui l'entouraient et qui lui parurent avoir toutes la même physionomie moqueuse, très déconcertante, commença-t-elle à s'ennuyer beaucoup. Jamais elle n'avait su se tenir tranquille longtemps. Elle commença par se démener sur son banc ; les élèves échangeaient des coups de coude significatifs ; puis elle se leva pour aller regarder de près la mappemonde et le tableau noir, et alors un bruyant éclat de rire força M^{lle} Agnès d'interrompre sa démonstration. M^{lle} Agnès avait fait semblant, jusque-là, de ne rien voir ; mais, jugeant enfin que les incartades de Yette trou-

blaient toute la classe, elle se tourna vers la *nouvelle*, comme on l'appelait, qui, tout éperdue des railleries que provoquaient ses allures insolites, ne savait plus que devenir, et la pria de regagner sa place. Yette obéit volontiers ; mais, arrivée là, elle se mit à chercher ce qu'on pouvait bien attendre d'elle. Sans doute elle crut deviner à la fin, car, tirant une paire de ciseaux de sa poche, elle prit de l'autre main un cahier neuf placé sur le pupitre, et, pour déployer ses talents, se mit à découper en bonshommes les belles pages toutes blanches.

Nouveaux rires.

M^{lle} Agnès, voyant qu'elle ne réussissait plus à distraire au profit de la grammaire une seule parcelle de l'attention concentrée sur Yette, appela cette dernière auprès d'elle, en ordonnant aux autres pensionnaires de repasser le devoir qu'elle leur avait dicté.

« A votre tour, ma petite amie, dit-elle, nous allons lire un peu. »

Le livre qu'elle ouvrit était en gros caractères et des plus enfantins ; néanmoins, Yette ânonna de telle sorte en défigurant tous les mots, que l'hilarité recommença de plus belle.

« Elle ne sait pas lire, cette grande perche !

Jusqu'à quel âge, dans ce pays-là, reste-t-on donc en nourrice ? »

Yette était pourpre.

« Mesdemoiselles, dit gravement M^{lle} Agnès, je vous prierai de remarquer que, si vous savez quelque chose, c'est qu'on vous l'a enseigné. Peut-être cette enfant n'a-t-elle pas été aussi favorisée que vous. »

Yette l'interrompit tout bas ; il lui semblait qu'on adressait là un reproche indirect et très injuste à ses parents.

« Non, dit-elle, c'est moi qui n'ai jamais voulu apprendre.

— Ah ! elle l'avoue, vous entendez ! dit une petite rousse au nez retroussé impertinent.

— Chut ! mademoiselle Raymond ! J'entends qu'elle est sincère et qu'elle ne laisse accuser personne à sa place. C'est une qualité que vous n'avez pas toutes. Allons ! un bon mouvement ! venez en aide à votre compagne au lieu de vous moquer d'elle. Il va être midi. Faites-lui les honneurs du réfectoire. »

Toute la classe se leva, mais personne n'offrit de donner la main à l'étrangère, confuse et dépaysée, personne, sauf une petite fille que Yette n'avait pas aperçue parce qu'elle était à l'extré-

mité opposée du banc et assidûment courbée sur son pupitre, tandis que ses voisines pensaient à toute autre chose qu'à leur leçon. Les enfants, pris séparément, ne sont pas méchants pour la plupart; mais, réunis, ils sont trop disposés à prendre le mot d'ordre d'un groupe de meneurs gais et amusants, presque toujours populaires par conséquent, bien que leur turbulence ne soit pas inoffensive. Il en est ainsi dans les pensions de jeunes filles et dans les collèges de garçons; heureusement le groupe des plus sages et des plus studieux a aussi son autorité qui finit par prévaloir, mais peu à peu, avec le temps, au lieu que la malice des « mauvaises pièces » se fait jour et éclate tout de suite. Les « mauvaises pièces » du pensionnat Aubry étaient la fille d'un riche agent de change, M^{lle} Raymond, et M^{lle} Hélène de Clairfeu. Toutes deux devaient à leurs façons délibérées, autant qu'à l'habitude de dire tout ce qui leur passait par la tête, une fausse réputation d'esprit. Un noyau de péronnelles s'étudiait à les imiter. Jusqu'à l'arrivée de Yette, qui allait la remplacer dans ce rôle peu enviable, Héloïse Pichu avait été leur souffre-douleur, à cause de son nom, de sa figure et de ce qu'on appelait son idiotisme. Elle était plus chétive encore que laide; ses yeux bleu-faïence démesurément

écartés, ses cheveux d'un blond fade lui donnaient une mine étrange. Le perpétuel ahurissement qu'on reprochait en outre à la pauvre fille pouvait bien être le résultat d'une maladie cérébrale, qui avait affaibli et engourdi ses facultés au point qu'elle était presque toujours la dernière de la classe. Les incessantes taquineries de ses compagnes augmentaient encore l'embarras de son maintien. En ce moment, néanmoins, la compassion pour des souffrances qu'elle connaissait trop fut plus forte que la timidité de chien battu qui la distinguait d'ordinaire. Elle osa traverser la classe, et, avec un craintif sourire qui, on ne sait comment, rendit à Yette quelque courage, lui prit le bras pour la conduire au réfectoire dont la cloche sonnait.

« Elles font bien la paire ! » dit à M^{lle} de Clairfeu M^{lle} Raymond.

Des quolibets accompagnèrent la marche effarée du malheureux couple jusqu'à la salle du réfectoire, située tout au bout d'une sorte de cloître extérieur, donnant sur la cour. Les élèves des classes supérieures avaient déjà répondu à l'appel de la cloche, et Yette se trouva, en entrant, au milieu d'une imposante assemblée de grandes demoiselles, dont plusieurs n'avaient pas moins de

seize ou dix-sept ans. Malheureusement, leurs manières, comme on le verra bientôt, n'étaient pas en rapport avec leur âge. Au réfectoire, du reste, aucun mauvais sentiment ne pouvait se faire jour puisqu'il était défendu de parler. M^{lle} Aubry présidait le repas sans y prendre part; rien n'échappait à ses yeux de lynx. Tout autour d'elle, des tables couvertes de toile cirée étaient placées symétriquement les unes à côté des autres. Une timbale, un couvert passé dans le rond de serviette, une assiette qu'on ne changeait jamais, marquaient la place de chaque élève. En outre, chaque table était pourvue d'une carafe d'eau et de vin, mélange connu sous le nom d'abondance.

M^{lle} Agnès se mit à lire tout haut après le *benedicite*. C'était l'histoire d'un héros de l'antiquité aussi étranger à Yette que les participes eux-mêmes. Elle crut qu'on parlait grec et s'y résigna. Cependant les plats circulaient. Ces plats n'étaient ni meilleurs, ni pires que ceux dont se compose le menu ordinaire des bonnes pensions parisiennes; mais Yette, habituée aux courts-bouillons et aux sauces épicées, pimentées, qui, dans les pays chauds, sont indispensables pour aiguïser l'appétit, eût trouvé fade le meilleur dîner. Le bœuf à la mode de M^{lle} Aubry lui inspira

un dégoût insurmontable. Elle toucha du bout des dents une carotte, puis elle y renonça. La directrice s'en aperçut.

« Mademoiselle de Lorme, dit-elle sans quitter sa place, aucune règle ne vous oblige à prendre du plat que vous n'aimez pas, mais, une fois servie, on doit manger sans rien laisser sur son assiette.

— N'ayez pas peur, dit à voix basse Héloïse Pichu, assise à côté de Yette, je suis là ; passez-moi tout ce que vous voudrez. »

Et le bœuf à la mode disparut aussitôt, grâce à l'obligeante gloutonnerie d'Héloïse, qui rendit à Yette les plus fidèles services jusqu'au jour où, grâce à un régime régulier et à un climat vivifiant, elle eut faim pour son propre compte.

Le dîner terminé, car ce repas de midi s'appelait un dîner, l'essaim des pensionnaires s'envola dans le jardin, enclos assez vaste, dont toutes les allées aboutissaient à une sorte de butte que couronnait un belvédère et qu'on appelait le labyrinthe. Ce labyrinthe était entouré d'une barrière toujours fermée. M^{lle} Aubry s'en réservait l'accès, et on la soupçonnait d'être présente même aux récréations, de surveiller les ébats des pensionnaires du haut de sa tour. Cette pensée inspirait

une crainte salutaire qui cependant ne suffisait pas toujours à empêcher beaucoup de sottises.

Yette, en sortant de table, fut entourée par ses compagnes, et les plus grandes lui firent subir un véritable interrogatoire fort indiscret, sur son pays, sur sa famille. Les réponses naïves de la pauvre petite étaient aussitôt tournées en ridicule.

« Voulez-vous bien, mademoiselle, nous indiquer le calendrier nègre où vous avez déniché votre nom d'Éliette ?

— Parbleu, c'est le féminin du grand saint Éloi ! » s'écria M^{lle} Raymond.

Et toutes d'entonner en chœur le refrain du *Roi Dagobert*.

« Que fait monsieur votre papa ?

— Il est sucrier, » répondit Yette avec un certain orgueil, car à la Martinique les habitants sucriers forment une sorte d'aristocratie au-dessus des simples *vivriers*, qui cultivent un peu de tout.

Ces demoiselles se pâmèrent.

« Sucrier ! joli métier ! que fait ce mot-là au féminin ? Comment appelle-t-on votre maman ?

— Mon père est plus beau et meilleur que ne peut l'être aucun de vos papas ! dit Yette qui commençait à trembler de colère, et je vous défends de parler de maman, entendez-vous !

— Comment ! vous défendez ! vous défendez !...
Vous !... »

M^{lle} de Clairfeu vint regarder Yette sous le nez de son air le plus impertinent, mais presque aussitôt il lui sembla qu'un serpent l'enlaçait, l'étouffait, et elle alla tomber meurtrie sur le maigre gazon qui représentait la pelouse.

Yette, malgré la petitesse de ses mains et les attaches extraordinairement fines de tous ses membres, était d'une souplesse, d'une vigueur remarquables. Plusieurs pensionnaires tombèrent sur elle à la fois sous prétexte de venger leur compagne. Les plus raisonnables se tenaient à l'écart de la bagarre. Yette se défendait, aidée de la seule Héloïse qui, bientôt accablée par le nombre, dut battre en retraite.

« Cette petite diablesse mord ! cria soudain M^{lle} Raymond.

— Pourvu qu'elle ne soit pas enragée ! »

Avec des cris et des rires le troupeau s'éparpilla de tous côtés.

Yette, le visage égratigné, la robe en loques, alla s'asseoir dans un coin avec Héloïse.

« Sont-elles toujours comme cela ? demanda-t-elle en versant quelques larmes de rage, plus encore que de douleur.

— Non, dit Héloïse, c'est parce que vous êtes nouvelle. On éprouve les nouvelles. Cela passera. Moi, cependant, on me tourmente encore, bien que je sois ici depuis deux ans.

— Pourquoi ?

— Parce que je suis laide et stupide, à ce qu'on dit, » répliqua la pauvre Héloïse en rougissant.

Yette l'embrassa par un de ces mouvements spontanés qui la rendaient soudain très aimable.

« Je vous trouve jolie, dit-elle, car vous êtes bonne ! »

Jamais Héloïse n'oublia le plaisir que lui avait causé ce compliment, le premier qu'elle eût reçu, et elle voua en retour à Yette une affection qui ne se démentit plus.

« Si nous jouions ensemble ? dit-elle.

— A quoi jouerions-nous ? répondit Yette ; pour bien jouer, il faut pouvoir courir partout, et nous sommes enfermées entre quatre grands murs.

— N'avez-vous pas une poupée ? dit Héloïse. J'en avais une aussi, mais elle n'a plus de tête, Laure Raymond l'a cassée. Je serais contente de connaître la vôtre.

— Cette vilaine Aubry l'a prise et cachée sans doute.

— Cette vilaine Aubry ! N'appellez pas vilaine M^{lle} Hortense. Vous nous feriez renvoyer.

— Chasser d'ici ? J'en serais ravie.

— Mes parents en auraient du chagrin ! dit Héloïse, qui, à défaut d'autre intelligence, avait du moins celle du cœur. C'est une chose honteuse que de se faire renvoyer. Attendez ! je vais aller demander votre poupée. »

Elle revint, l'instant d'après, portant une splendide négresse dans ses bras. Lorsqu'elle revit Nana, — c'était le nom de sa poupée, — Yette fut saisie d'une émotion violente.

« Elle est toute pareille à ma pauvre *da!* dit-elle à Héloïse. Voyez-vous, ma *da* est de la même couleur et habillée de la même façon. Oh ! ma pauvre *da!* comme elle doit avoir du chagrin ! Je suis sûre qu'elle tourne autour de ces murs affreux, qu'elle demande à entrer, mais on ne veut pas, on la repousse... »

Yette devinait juste. Sa nouvelle amie lui essuya les yeux, et elles se mirent à jouer ; mais déjà l'accoutrement étrange de la poupée avait frappé les pensionnaires. Quelques-unes accoururent de nouveau, demandant à l'examiner de près ; sur le refus hautain de Yette, Hélène de Clairfeu prit brusquement Nana et l'emporta en courant. Cette

malice fut généralement désapprouvée ; une des grandes chercha même à l'empêcher, mais M^{lle} de Clairfeu avait de bonnes jambes.

« Elle va la mettre en morceaux ! Elle lui arrache les bras ! Elle la traîne par terre ! Voilà Nana qui perd son madras, criait Yette au désespoir. Je vais le dire à M^{lle} Aubry !

— On ne dérange pas M^{lle} Aubry pour si peu de chose, dit Héloïse. D'ailleurs, c'est mal de *rapporter*.

— Et M^{lle} Agnès qui est là-bas, qui a l'air de regarder de notre côté, pourquoi ne pas l'appeler à mon secours ?

— Elle viendra d'elle-même si tu te conduis bien. Attends ! »

M^{lle} Agnès, quoiqu'elle feignît de lire en se promenant de long en large, voyait tout en effet, et avait adressé déjà de sévères réprimandes aux bourreaux de Yette.

« Attends ! répéta Héloïse frappée d'une inspiration soudaine. Je vais te faire rendre ta poupée. Il paraît que tu as apporté beaucoup de confitures avec toi ?...

— Un grand panier tout plein !

— Eh bien ! je cours annoncer à ces demoiselles que tu promets de les régaler à la récréa-

tion de quatre heures, si elles veulent bien te rapporter Nana.

— Et me demander pardon, » ajouta Yette, acceptant d'un signe de tête.

Héloïse était décidément moins stupide qu'on ne le croyait. Elle avait su deviner le côté faible du camp ennemi, et en même temps elle s'assurait une part des fameuses marmelades, au mérite desquelles elle était loin d'être indifférente.

Yette obtint aussitôt non seulement sa poupée, mais encore les excuses demandées. Nana avait bien le nez un peu plus écrasé qu'auparavant, les broderies de sa chemise étaient souillées de boue, son collier de courbaril s'était rompu, et toutes ses articulations restaient légèrement disloquées, mais Yette ne l'en aima pas moins. Il lui semblait qu'elles avaient souffert ensemble.

Dans l'après-midi, plusieurs des *meneuses* furent punies sur la dénonciation de M^{lle} Agnès. Yette demanda généreusement que la punition n'allât pas jusqu'à les exclure de la distribution des confitures, et s'attira ainsi sans calcul leur tardive bienveillance. Elle présida elle-même à l'ouverture du panier descendu dans la cour avec l'autorisation de M^{lle} Aubry. Ce jour-là le goûter ne fut pas de pain sec, et les cris de « Vive la créole ! »

succédèrent à un régal dont le pensionnat garda longtemps le souvenir. Néanmoins, dans la courte récréation qui suivit, une nouvelle bataille s'engagea entre Yette, Laure Raymond et Hélène de Clairfeu. M^{lle} Agnès vint les séparer.

« Encore? dit-elle. Il faudra renoncer à vous servir si lestement de vos poings, mademoiselle Éliette. Vous êtes un garçon manqué.

— Cette fois, répondit Yette d'un air maussade, je ne me suis pas battue pour mon compte, mais à cause de vous.

— De moi?

— Oui; ces demoiselles imitaient votre manière de marcher clopin-clopant. Je leur ai défendu de le faire, et, comme elles ne supportent pas qu'on leur défende rien, elles m'ont donné deux soufflets, voilà!»

Une rougeur légère, un fugitif sourire passèrent sur le visage de la sous-maîtresse. Personne encore parmi ces petites ingrates, qu'elle soignait et instruisait de son mieux, n'avait peut-être pris son parti avec autant de vivacité.

« Ma chère enfant, balbutia-t-elle, je vous remercie de votre affection; mais, à l'avenir, laissez-les dire et, ne vous battez plus ni pour moi, ni pour aucun autre motif.

— Mon affection ! interrompit Yette. Croyez-vous donc que je vous aime ? Ma foi non ! Je n'aime ni vous, ni M^{lle} Aubry, ni personne ici... excepté toi, dit-elle en se tournant vers Héloïse Pichu, et la singularité de son choix fit rire tout le monde ; mais se moquer d'une maladie, d'un malheur, c'est affreux, c'est lâche, maman me l'a toujours dit, et je les aurais battues tout de même si elles s'étaient moquées d'un chien boiteux ! »

M^{lle} Agnès ne se chagrina pas d'être assimilée à un chien boiteux. Au contraire, elle sourit de nouveau, presque gaiement.



Mlle AUBRY TENAIT LA LETTRE OUVERTE.

CHAPITRE XIII

LA LETTRE

Le jeudi suivant, M^{me} Darcey et sa fille Polymnie, dans tous leurs atours, vinrent au parloir et firent demander M^{lle} de Lorme. Yette se présenta méconnaissable, ses beaux cheveux coupés à la hauteur des oreilles, la taille raidie par un corset et entièrement vêtue de mérinos noir ; cela lui faisait croire, disait-elle, qu'elle était en deuil de tous ses parents. Les eût-elle perdus en réalité, sa physionomie n'aurait pas été plus triste ; mais M^{me} Darcey ne voulut s'apercevoir que de la malpropreté de ses mains, barbouillées d'encre jusqu'au poignet.

« Eh bien ! mon enfant, dit-elle, j'ai d'excellentes nouvelles à vous annoncer. Le packet anglais nous a apporté une lettre de votre mère

qui vous écrira directement aussitôt que vous serez en état de lui répondre. Cela ne tardera pas si j'en juge par l'état de vos mains.

— J'ai renversé l'encrier de ma voisine, dit Yette, voilà tout! Montrez-moi la lettre de maman!»

M^{me} Darcey tira de son élégant porte-cartes d'ivoire quatre pages d'une écriture très serrée que Yette baisa de toutes ses forces.

« Qu'y a-t-il là-dedans? demanda-t-elle ensuite.

— Votre papa et votre maman vont bien, votre petite sœur parle de vous sans cesse, et la maison paraît vide à tout le monde depuis votre départ. Heureusement le prochain packet va porter un peu de consolation à ces pauvres affligés. Je me suis empressée de leur répondre que vous étiez très sage, aussi satisfaite que possible de votre pension et disposée à bien travailler. Ai-je eu tort? »

Les yeux de Yette prirent une expression farouche qu'ils avaient à ses heures de grande colère. On eût dit qu'ils jetaient des étincelles.

« Vous mentez donc toujours? » dit-elle lentement.

Cette brutale allusion au stratagème dont elle s'était servie pour éloigner la *da* laissa M^{me} Dar-

cey stupéfaite. M^{lle} Polymnie fit un haut-le-corps.

« Il vous faudra d'abord apprendre le respect, » dit la dame offensée en rajustant avec une feinte indifférence les brides de son chapeau.

Puis elle appela M^{lle} Aubry, qui traversait le parloir du pas affairé qui lui était particulier, et montrant Yette :

« Nous vous avons confié là, mademoiselle, une petite personne bien mal élevée.

— Mon Dieu! dit la directrice, elle n'a pas été élevée du tout, ce qui n'est pas la même chose. Figurez-vous une plante vivace qui a poussé de tous côtés au hasard; il s'agit d'émonder judicieusement, sans rien retrancher de ce qui est bon. Nous tâcherons de nous montrer jardinier habile; mais, à vrai dire, la plante s'est attachée jusqu'ici à nous montrer plutôt ses nœuds et ses épines que ses fleurs. Je devine cependant qu'elle en portera tôt ou tard, car l'énergie ne manque pas!

— Je vous trouve indulgente pour elle, dit M^{me} Darcey, qui eût voulu voir tancer plus vertement l'auteur de l'attaque imprévue dont elle n'était pas encore remise.

— Il faut bien compter sur l'avenir quand le présent laisse tant à désirer! Jusqu'ici, du reste, nous avons trouvé impossible de la faire tra-

vailler et non moins impossible de la faire jouer avec ses compagnes. Elle ne consent à parler qu'à une seule.

— Laquelle? demanda M^{lle} Polymnie.

— Héloïse Pichu, répondit Yette.

— C'est la fille d'un épicier du faubourg Montmartre, expliqua M^{lle} Aubry. Ses parents s'imposent de grands sacrifices pour lui donner une éducation dont elle ne profite guère.

— La fille d'un épicier! » répéta dédaigneusement M^{lle} Polymnie.

Yette la regarda d'un air de naïf étonnement. Avant de quitter Saint-Pierre, elle était allée rendre visite à M. de La Falaise, le grand-père de Polymnie, dans son magasin qui se composait d'un comptoir poudreux, situé au-dessus du caveau noir où s'entassaient ses marchandises. Elle se rappelait l'odeur fétide qu'exhalaient la vieille morue, la mélasse fermentée, les caisses de savon et de chandelles. Sans doute c'était chose différente de vendre par tonne ou par litre, en gros ou en détail, d'être marchand de denrées coloniales ou épicier; mais cette différence, l'ingénuité de Yette ne parvenait pas à la saisir. Elle n'osa rien objecter.

« Je désapprouve l'intimité de M^{lle} Yette et

d'Héloïse Pichu, dit la directrice avec un imperceptible sourire, et cela pour des raisons où la boutique d'épicerie n'a rien à faire. Héloïse est une bonne petite fille, mais c'est un esprit des plus bornés, et vous savez que, pour dresser un jeune cheval, le meilleur moyen est de l'atteler avec un compagnon d'expérience, rompu au harnais. M^{lle} Yette eût mieux fait de rechercher la société de sa voisine de classe, Jeanne Dupré, dont les succès ne se sont jamais démentis. Nous nous sommes efforcées de les rapprocher, mais inutilement.

— Je ne peux pas souffrir votre Jeanne, interrompit Yette en faisant la moue; elle n'est pas méchante, elle ne m'a jamais taquinée, mais elle ne parle que de choses que je ne comprends pas, et hier elle a prétendu que les personnes qui, comme moi, refusaient de se servir de leur intelligence étaient bien au-dessous des bêtes.

— C'était un peu vif peut-être, dit M^{lle} Aubry, mais au fond elle n'avait pas tort. Un animal qui fait usage de tous les dons que Dieu lui a accordés, vaut mieux qu'une petite fille qui refuse d'appliquer son cerveau plus parfait à rien de sérieux. »

M^{me} Darcey et M^{lle} Polymnie furent de l'avis de

la directrice, et ces dames se mirent à déplorer entre elles la mauvaise volonté de Yette, qui, ennuyée de leurs doléances, bâilla d'abord, puis s'esquiva sans prendre congé de personne.

Elle alla chercher Héloïse :

« Écoute, lui dit-elle, on a trompé maman, on lui a dit que j'étais heureuse, quand j'ai au contraire plus de chagrin que le premier jour. Il faut que je lui écrive la vérité. »

Héloïse fit observer à son amie que, ne sachant pas même tracer des bâtons, elle ne parviendrait jamais à s'expliquer plume en main.

« Mais tu écris, toi !

— Très mal ! M^{lle} Agnès dit toujours qu'elle ne peut pas déchiffrer mes devoirs, que c'est le griffonnage d'un chat.

— Elle les lit pourtant, puisqu'elle trouve bien moyen de corriger les fautes, et maman a beaucoup plus d'esprit que M^{lle} Agnès ; elle comprendra, jé t'en répons.

— Tu vas donc me dicter ce que tu veux dire ?

— Je vais te le dire mot à mot. Va chercher un encrier... non, les surveillantes se méfieraient... Le crayon que tu as dans ta poche sera aussi bien. Voici du papier... Vite !

— Mais comment enverras-tu ta lettre ?

— En allant à la chapelle, j'ai vu la boîte aux lettres entre la grande grille et le guichet. Dimanche je trouverai bien moyen de jeter ma lettre dans cette boîte-là, et le facteur qui l'ouvre tous les jours, à ce que tu m'as dit toi-même, la prendra.

— Ou bien nous serons prises nous-mêmes et grondées, dit Héloïse en hésitant.

— Comment cela serait-il possible, puisqu'on ne me verra pas? Je suis bien adroite, va! »

Héloïse fit encore quelques objections; mais Yette la supplia, l'embrassa, pleura, si bien qu'elle finit par se laisser fléchir.

Nous ne reproduisons pas la teneur très incohérente de la lettre, qui ne ressemblait à aucune autre, mais où palpait l'éloquence du désespoir.

« O ma petite Cora, disait à la fin Yette, interpellant sa sœur, tu ne sais pas combien tu es heureuse, ni comme il faut aimer notre maison, papa, maman, tout ce que je n'ai plus! Si je ne les revois pas, je mourrai! Dis-le bien à papa, prie-le de venir me chercher. Maman ne demandera pas mieux, j'en suis sûre, et quand je serai chez nous, je te raconterai des choses qui te feront dresser les cheveux sur la tête. L'enfer dont parle M. le

curé, quand on n'est pas sage, ne peut pas être plus terrible qu'une pension, et le diable doit ressembler à M^{lle} Aubry. »

Héloïse, dont les larmes avaient inondé le papier comme pour rendre ses pattes de mouches plus illisibles encore, tant qu'avaient duré les touchantes supplications de Yette, partit d'un brusque éclat de rire sur ce trait qui lui représentait le diable en bonnet à rubans.

« Il est impossible, dit-elle, que tes parents, quand ils auront lu cela, ne te fassent pas revenir ; les miens m'auraient reprise peut-être, si j'avais su trouver les mots qui te viennent tout naturellement. Mais... » Sans achever sa phrase, la pauvre Héloïse poussa un gros soupir.

« Sois tranquille ! s'écria Yette avec chaleur, quand je serai hors d'ici, je te délivrerai, et, si tu veux, tiens!... je t'emmène à la Martinique.

— Oh non ! Je ne demande qu'à rester au faubourg Montmartre, dans notre magasin, répondit la petite épicière. Il y a de si bon sucre candi !

— Oui, dans des caisses, mais le sucre pousse chez nous, » riposta la fille du planteur avec orgueil.

Et M^{lle} Héloïse Pichu joignit les mains, comme

si on lui eût parlé d'un pays où le ciel laissait pleuvoir des cailles toutes bardées.

Certes, le complot était ourdi assez savamment d'ailleurs ; mais les conjurées manquaient d'enveloppes, de cire à cacheter, de timbres-poste.

« Maman payera le port, dit Yette, et bien volontiers ! »

Elle plia la missive en quatre, comme elle l'avait vu faire quelquefois, et la ferma par une petite épingle.

Avec quelle impatience elle attendit le dimanche ? C'était le premier secret qu'elle eût jamais eu à garder. Vingt fois dans cet intervalle, qui lui parut long comme un siècle, elle fut prête à dire à tout le monde :

« Vous ne savez pas ? j'ai là, dans ma poche, une lettre que personne ne doit voir. »

Elle la cachait la nuit sous son oreiller, tremblant que la surveillante vînt à la découvrir, et se tenant éveillée de force le plus longtemps possible, pour mieux garder son trésor.

Le dimanche, lorsque les pensionnaires suivirent sur deux files la galerie extérieure qui conduisait à la chapelle, Yette s'arrangea pour être du côté de la boîte aux lettres, et y laissa tomber son carré de papier avec toute l'adresse et l'agi-

lité de mouvements dont elle s'était vantée à juste titre.

« C'est fait ! » souffla-t-elle à l'oreille de sa complice.

Elle faillit sauter de joie en parlant ainsi. Enfin ! elle était donc dégagée de ce pesant fardeau du mystère, elle pouvait respirer librement ! Le facteur passait toujours à midi. En prenant place au réfectoire, Yette dit précipitamment à Héloïse :

« *Elle est partie depuis cinq minutes !* »

Et son imagination lui montra sa missive fuyant à toute vapeur sur la mer bleue. Il lui semblait que chaque seconde portât plus près de leur destination ses plaintes et ses prières, qui, elle n'en doutait pas, seraient exaucées. Malheureusement les deux complices avaient compté sans une petite formalité. Toutes les lettres jetées à la boîte, après avoir passé par les mains de M^{lle} Aubry, devaient être revêtues du timbre de la pension ; cette estampille était une sorte de laissez-passer dont il était expressément recommandé au facteur de tenir compte. En outre, cet employé du service le plus régulier de France trouva je ne sais quelle allure suspecte à un pli griffonné au crayon et fermé par une épingle.

« C'est quelque plaisanterie, » dit-il au concierge en le lui remettant.

Le concierge, fidèle à sa consigne, avertit sans retard l'autorité supérieure, et le résultat de tout ceci fut que, ce dimanche même, après vêpres, M^{lles} de Lorme et Pichu furent sommées de comparaître dans le cabinet de la directrice.

« Elle va nous interroger, dit Yette, prends garde à tes réponses.

— Je ne parlerai pas, répondit Héloïse; mais, crois-moi, on ne trompe pas M^{lle} Aubry. Tu ferais mieux d'avouer... »

Yette rejeta sa tête en arrière d'un air de défi obstiné.

Il n'y eut pas lieu d'avouer, car on ne les interrogea pas. M^{lle} Aubry, debout près de la cheminée, tenait à la main la lettre ouverte.

« Mademoiselle, dit-elle à Yette, vous ignoriez peut-être qu'il était défendu d'écrire à mon insu. Vous ne serez donc point punie, à moins que ceci ne soit une punition, » dit-elle en déchirant la feuille qu'elle jeta dans le brasier ardent qui l'eut consumée en un clin d'œil.

Yette s'était élancée pour la ressaisir et ne réussit qu'à se brûler les doigts.

« Vous n'aviez pas le droit de lire une lettre

qui n'était pas pour vous, s'écria-t-elle avec audace.

— C'est une indiscretion répréhensible en général, dit M^{lle} Aubry sans se départir de son calme irritant ; mais la règle du pensionnat m'accorde, pour votre sûreté à toutes, ce droit que vous voudriez me contester et qui ne m'a pas conduite, il faut le reconnaître, à des découvertes bien agréables. Votre lettre ne m'a rien appris, mademoiselle de Lorme, sinon que ma maison était un enfer et que j'étais un diable. Vous avez dicté cela, Héloïse l'a écrit, c'est Héloïse qui payera pour vous deux : d'abord parce que, connaissant bien la règle, elle est plus coupable que vous de l'avoir enfreinte, et ensuite parce qu'ayant du cœur vous souffrirez de la savoir en retenue plus que si l'on vous y mettait vous-même. »

La pauvre Héloïse, qui était restée tout le temps de cette scène les yeux rivés au sol, comme si elle eût souhaité qu'il l'engloutît, poussa un gémissement douloureux. Yette oublia une minute son angoisse profonde, pareille à celle du prisonnier qui voit s'échapper une chance d'évasion, pour ne penser qu'au désastre où elle avait entraîné son amie. La règle ! la règle ! comme elle la haïssait, cette règle odieuse, inexorable,

représentée dans toute sa sécheresse par M^{lle} Hortense Aubry!

« Héloïse, ajouta froidement cette dernière en congédiant les deux coupables, votre orthographe est encore au-dessous de ce que je supposais. »



L'ÉCHELLE ÉTAIT ENCORE LÀ.

CHAPITRE XIV

TENTATIVE D'ÉVASION

« Personne ne sera plus puni pour moi, pensa Yette. J'agirai seule. »

Elle ne confia même pas à Héloïse le nouveau projet qui avait germé dans son active petite cervelle, un projet plus désespéré que le premier, un projet de fuite ; mais, depuis lors et pendant huit jours, elle amassa soigneusement ce qui de ses repas pouvait se conserver, pensait-elle : fruits secs, biscuits, massepains, confitures. Ces menues provisions, serrées à mesure dans son pupitre, devaient lui suffire en voyage, et combien de temps durerait le voyage ? Elle n'en était pas bien sûre, car il lui faudrait sans doute en faire une partie à pied. La *da* avait donné plusieurs pièces d'or, dont Yette ignorait la valeur,

pour venir de Saint-Nazaire à Paris; or, elle ne possédait qu'un louis, et c'était à Saint-Nazaire qu'elle voulait retourner.

« Eh bien ! pensa Yette, j'irai par le chemin de fer le plus loin possible, et ensuite je marcherai. Mon paquet ne sera pas lourd, puisque je ne peux emporter de vêtements, sauf ceux que j'ai sur le dos; il tiendra tout entier dans un mouchoir. Je me renseignerai en route sur les chemins à suivre. Il ferait froid la nuit pour dormir en plein air, mais on me donnera l'hospitalité dans les fermes. Je rencontrerai sans doute aussi des charrettes où l'on m'offrira de monter et qui m'épargneront quelques heures par-ci par-là. Ce n'est pas si loin Saint-Nazaire, nous sommes venues dans une journée. — Yette ne calculait pas la vitesse d'un train direct à laquelle ne pouvait se comparer celle de ses jambes. — Et une fois à Saint-Nazaire, reprenait-elle, je demanderai le capitaine du *Cyclone*. Je ne sais pas son nom, mais tout le monde doit connaître un si gros bateau. C'est un bon homme, celui-là ! Quand il sera au courant de tout ce que j'ai souffert chez ces vilaines gens, sur le compte desquels on a trompé mes pauvres parents, il m'emmènera de grand cœur à son bord, et, bien entendu, il ne

souffrira pas que je paye ma place. Tout cela est très simple. La seule difficulté sera de sortir d'ici. »

Yette employa plusieurs récréations à examiner les murs du jardin, cherchant à y découvrir quelque brèche. Ils étaient, hélas ! d'une solidité désespérante et couronnés, par surcroît de précaution, tantôt de piques de fer, tantôt de tessons de bouteilles. Sur un seul point on avait négligé de les fortifier, sans doute pour épargner un lierre magnifique qui, mêlé à d'autres plantes grimpan-tes, avait revêtu du plus riche manteau de verdure la maçonnerie ailleurs toute neuve ; mais les rameaux du lierre n'étaient pas assez solides pour qu'on pût s'y accrocher en grimpant. Yette étouffa un cri de joie ; la Providence lui venait en aide : une échelle laissée là par le jardinier, qui était en train de raccommoder le treillage, restait appuyée au mur !

« Pourvu qu'elle y soit encore à la récréation du soir ! » pensa Yette.

Elle avait choisi la récréation du soir pour l'accomplissement de son équipée, que la nuit, qui commence de bonne heure au mois de décembre, devait favoriser. Tout le temps de la classe elle guetta de son banc, situé près de la fenêtre, la

bienheureuse échelle. Par cette fenêtre, Yette voyait encore autre chose, une chose qui l'inquiétait quelque peu. Dans l'après-midi, une neige épaisse s'était mise à tomber, la première neige de l'année. Yette n'en avait jamais vu, et son attention se partagea entre ce phénomène et l'échelle, de sorte qu'elle put, sans trop mentir, répondre à la sous-maîtresse qui lui demanda ce qu'elle regardait si obstinément au dehors :

« Je regarde tout ce sucre en poudre qui tombe des nuages. »

La gaieté que souleva cette idée naïve fit que M^{lle} Agnès ne poussa pas plus avant ses investigations. Le mauvais temps devait empêcher que la récréation se passât au jardin ; mais Yette, ayant demandé en grâce qu'on la laissât sortir pour voir de près la neige et y goûter un peu, disait-elle, obtint une permission spéciale dont, sans aucun remords, elle se promit d'abuser. — « Je vous donne cinq minutes, » avait dit M^{lle} Agnès.

« Dans cinq minutes, pensa Yette, le cœur bondissant d'allégresse, je serai loin !... »

Elle, si frileuse d'ordinaire, ne sentit ni le froid ni l'humidité ; le linceul blanc qui couvrait tout le jardin ne l'effraya pas, il ne lui inspira que le désir frénétique de quitter au plus vite un pays

où le ciel vous réservait de si horribles surprises. D'ailleurs, on avait parlé en classe de la manne des Israélites dans le désert, et elle persistait à croire que ces flocons, qui devaient avoir un goût sucré, seraient peut-être pour elle au besoin une ressource alimentaire. Tout d'une haleine, elle courut au vieux lierre. L'échelle était encore là. Yette fut vite au sommet en se cramponnant bravement de ses petites mains déjà rouges d'engelures aux bâtons chargés de neige. Une fois sur la crête, elle regarda devant elle et vit une grande rue déserte bordée de rares réverbères déjà allumés ; cette rue, si laide qu'elle fût, lui représenta tout ce qu'il y a au monde de plus beau : la liberté.

« Je n'ai qu'à tirer l'échelle et à l'appliquer de l'autre côté du mur, » se dit Yette avec intrépidité.

L'entreprise offrait plus de périls qu'elle ne pensait, l'échelle étant longue, assez lourde et l'équilibre difficile à garder. Déjà la voix de M^{lle} Agnès l'appelait à l'autre bout du jardin. Yette essaya cependant et parvint, en employant toute son adresse et toute sa force, à ébranler l'échelle, à la soulever même ; mais de là, hélas ! à l'attirer jusqu'à elle, il y avait loin ! Ses mains

saignantes s'écorchaient aux aspérités du bois. Il lui fallut se débarrasser de son petit paquet. Elle le jeta dans la rue, sans s'apercevoir qu'un chien errant s'en saisissait au moment même, après l'avoir flairé.

« Yette ! » criait aux échos M^{lle} Agnès.

Au son de cette voix qui se rapprochait peu à peu, la peur la prit et elle donna une violente secousse qui faillit la faire tomber à la renverse ; l'instinct de la conservation l'amena naturellement à se retenir des deux mains au lierre ; elle lâcha du même coup l'échelle qui tomba bruyamment à plat dans l'allée du jardin, et sa fidèle Nana, qu'elle n'avait pu se résoudre à laisser derrière elle. Nana alla se briser sur le pavé de la rue. Au moment même, une grosse voix disait dans cette même rue : — « Halte là ! » Yette, se retournant, vit un homme en uniforme et en képi, qui n'avait rien de commun avec le « gendarme ti bâton » dont on se moquait dans son pays. Il était aussi terrible que le « grosses bottes » en personne.

« Vous l'avez échappé belle, petite vaurienne, reprit le sergent de ville, j'ai cru vous ramasser en pièces comme votre joujou, — il tenait la poupée, — attendez ! attendez ! »

En même temps il tournait l'angle de la rue pour sonner sans doute à la porte du pensionnat.

« Je suis perdue, pensa Yette; si je sautais?... »

Mais considérant l'espace, elle sentit sa tête tourner comme les ailes d'un moulin et dut fermer les yeux. D'ailleurs, M^{lle} Agnès était arrivée au bas du mur.

« Est-ce possible ? criait-elle, malheureuse enfant ! Descendez vite ! Vous allez vous tuer ! Au secours ! Au secours ! »

On accourut. Le sergent de ville avait de son côté donné l'alarme. L'échelle fut de nouveau dressée contre la muraille, et, bien que Yette essayât d'abord de courir sur la crête étroite avec une agilité qui fit jeter les hauts cris à la nerveuse M^{lle} Agnès, puis de griffer et de mordre comme un chat-tigre aux abois, on réussit à s'emparer d'elle. Au milieu d'un groupe imposant qui la gardait à vue, elle fut conduite droit au cabinet de M^{lle} Aubry. Celle-ci, avertie déjà du délit, se tenait assise sur son fauteuil avec la majesté d'un juge. Du geste elle congédia tout le monde, puis elle regarda la coupable d'une façon que celle-ci ne s'expliqua pas bien, en pinçant les lèvres et frisant la paupière. On eût dit

qu'elle réprimait une violente envie de rire.

« Ainsi, dit-elle, vous vous êtes trouvée prise sur la crête d'un mur, entre le règlement et la loi? Vous voyez, mademoiselle, que ces deux excellentes choses ont toujours le dernier mot. J'espère que vous voici guérie du goût des escalades. »

Yette fixa sur elle un œil étincelant, désespéré.

« J'essayerai d'un autre moyen, car je ne veux pas rester chez vous.

— Vous vous y trouvez donc bien mal?

— Oh!... fit Yette avec un accent où la fureur se mêlait à l'angoisse.

— Eh bien! mon enfant, il faut vous en aller. »

Yette tressaillit. Ses pleurs prêts à couler se séchèrent. Ce monstre se moquait-il d'elle?

« Mais vous en aller au grand jour, par la grande porte, non pas par-dessus les murs, la nuit, comme un malfaiteur. Songez donc que, si vous aviez réussi dans votre essai d'évasion, le sergent de ville vous aurait arrêtée un peu plus loin et conduite au poste, en prison, jusqu'à ce qu'on vînt vous réclamer! Quelle humiliation pour vous et pour vos parents! »

Yette, bien qu'elle ne comprît pas toute l'éten-

due de cette disgrâce, rougit et courba la tête.

« Et à quoi bon vous y exposer? poursuivit M^{lle} Aubry. Vous n'avez qu'à écrire franchement à M^{me} votre mère que vous désirez retourner auprès d'elle.

— Vous brûlez mes lettres! interrompit Yette farouche.

— La lettre d'Héloïse, voulez-vous dire? C'est tout différent. Je vous affirme, mademoiselle, que non seulement je laisserai passer la première lettre que vous écrirez à vos parents, — écoutez bien, — que vous leur écrirez vous-même, — mais encore que j'y joindrai un mot de ma main pour appuyer votre prière et les décider à vous reprendre, si vous me le demandez... si vous me le demandez... répéta-t-elle avec un demi-sourire, mais je crois que vous ne me le demanderez pas.

— Ah! s'écria Yette, je vous le demanderai cent fois plutôt qu'une. Vous me jurez que vous ferez cela?

— Je ne jure pas, je promets. Vous pouvez croire à ma parole. Vous ai-je jamais trompée, moi?

— C'est vrai, dit Yette en réfléchissant, vous m'avez toujours avertie de ce que je trouverais

ici d'ennuyeux et de désagréable. Je vous crois. Mais, reprit-elle en fondant en larmes, à quoi bon? Je ne sais pas écrire.

— Apprenez.

— Ce sera long?...

— Trois ou quatre mois avec de la bonne volonté. »

Yette parut mesurer ce laps de temps interminable.

« J'essayerai, dit-elle avec un soupir.

— Bien ! Et moi je vous promets une chose en retour : vos parents ne sauront rien de votre escapade, ni M. Darcey non plus.

— Que m'importe M. Darcey ?

— Seriez-vous ingrate, petite Yette ? dit M^{lle} Aubry en lui relevant le menton pour la regarder droit dans les yeux.

— Ingrate?... Il ne m'a jamais fait de bien !

— Il vient lui-même chaque jour, depuis que vous êtes entrée au pensionnat, s'informer de vos nouvelles, comme il ferait pour sa propre fille, et c'est un homme très occupé, cela doit le déranger beaucoup... Il me prie de vous donner tout ce qui peut vous faire plaisir. Si je n'ai pas suivi ses injonctions, c'est que vous avez mérité jusqu'à présent d'être punie plutôt que récompensée.

Cependant je ne vous punirai pas aujourd'hui, dit M^{lle} Aubry en terminant; libre à vous d'être ingrate envers moi, comme vous l'êtes envers le meilleur des amis de votre père. »

Yette ne comprit pas bien pourquoi elle se sentait en ce moment honteuse d'elle-même.





« MA CHÈRE, CHÈRE, CHÈRE MAMAN. »

CHAPITRE XV

YETTE SOUS LE JOUG

Voici ce que Yette écrivit à sa mère trois mois après, avec beaucoup de fautes sans doute, mais il était déjà beau qu'elle eût appris si vite à former lisiblement les caractères.

« Ma chère, chère, chère maman, si j'avais pu vous envoyer ma première lettre quand je le voulais, je vous aurais dit des choses qui vous auraient fait de la peine ; d'abord que j'étais la plus à plaindre de toutes les petites filles et ensuite que je vous suppliais de me reprendre avec vous, mais il faut beaucoup de temps pour apprendre à écrire, et pendant ce temps-là, j'ai réfléchi, je suis devenue plus raisonnable. Depuis que je sais quelque chose, je comprends que je suis encore

bien ignorante et qu'il faut que je ne le sois plus avant de sortir d'ici. Cela ne m'ennuie pas trop d'apprendre, seulement je veux me dépêcher d'en finir pour retourner plus vite auprès de vous. Je demande donc à ma chère maman de permettre que je passe mes vacances à la pension pour y travailler, au lieu de sortir avec M^{me} Darcey qui veut m'emmener à la campagne. Je n'aime toujours pas beaucoup M^{me} Darcey, quoiqu'elle m'apporte des gâteaux et du chocolat toutes les semaines, et je m'ennuie chez elle parce qu'on n'y peut pas jouer. Polymnie est trop grande et a de trop belles robes ; et puis, cela me fait pleurer malgré moi de la voir embrasser sa maman. Je pense tout de suite à vous, quoique M^{me} Darcey soit bien moins jolie et bien moins bonne, mais enfin c'est toujours une maman, et j'ai compté qu'il y avait deux cent soixante-neuf jours que je ne pouvais plus embrasser la mienne ! Mais la grande raison qui me fait tenir à passer mes vacances en pension, c'est que je pourrai avancer d'une classe pendant ce temps-là, de sorte que cela sera autant de gagné pour retourner au Macouba. Si je dois rester ici cinq ans, comme me l'a dit M^{lle} Aubry, je peux gagner une année en supprimant les vacances. Je sais assez

compter déjà pour calculer cela. Ne craignez pas que je me fatigue à trop travailler ; je me porte très bien, je mange même beaucoup plus qu'à la maison, et je ne sais pas si c'est parce que j'ai faim ou que je m'habitue à la cuisine, mais les ragoûts ne me paraissent plus tout à fait aussi mauvais. Figurez-vous cependant qu'on ne met pas de sucre dans la soupe au lait et que nous n'avons de dessert qu'une fois par jour ! Quel dessert encore ! des amandes dures comme du bois, des petites figues sèches et du fromage sec aussi... mais je m'y suis faite. J'ai beaucoup d'amies très gentilles que je détestais d'abord, je ne sais plus trop pourquoi. Et puis voilà qu'il fait presque beau après un hiver si long et si triste ! Le ciel n'est pas bleu comme chez nous, mais il est clair, et les petites feuilles sortent de ces affreuses branches noires que j'avais crues mortes à tout jamais. C'est très amusant, et vous ne pouvez vous en faire une idée, vous qui n'avez jamais vu les arbres perdre toutes leurs feuilles. Quand vous viendrez, venez au printemps pour voir cela ; ne venez pas l'hiver, on s'enrhume, et c'est à peine si l'on voit clair à quatre heures de l'après-midi. M^{lle} Aubry a une petite perruche qui a manqué mourir de froid et d'ennui. J'étais un

peu comme la perruche, mais je me roulais au coin du poêle dans un manteau, je fermais les yeux et je revoyais le Macouba avec tout son soleil, et Cora et papa, et ma bonne *da*, et Tom et Loulou et Mesdélices, et ma chatte et toutes mes bêtes, toutes mes fleurs, mais d'abord vous, ma maman chérie, toujours vous. Je vous embrasse,

je vous embrasse. »

Yette avait griffonné : « je vous embrasse » plus de vingt fois, et l'encre était délayée à la fin comme s'il avait plu très fort sur toute cette page.

M^{lle} Aubry écrivit au-dessous de sa belle écriture ferme :

« Je suis heureuse de pouvoir dire à M^{me} de Lorme que M^{lle} Yette fait sous tous les rapports de rapides progrès, et que jamais encore jusqu'ici je n'avais eu l'exemple d'un enfant de cet âge qui travaillât avec autant d'énergie à se corriger de ses défauts et à réparer le temps perdu. »

Plus tard, Yette fut heureuse d'avoir mérité cette bonne note, qui porta une dernière joie bien vive et bien profonde à sa mère déjà terrassée par une cruelle maladie dont elle ne devait pas se relever ! M. de Lorme écrivit à ce sujet des

lettres qui inquiétèrent les Darcey, mais où Yette ne voulut voir qu'une chose : que la santé de sa mère nécessitait le climat de France, et que, pour consulter de grands médecins, elle viendrait à Paris aussitôt qu'il lui serait possible de supporter le voyage.

« Maman, ma chère maman à Paris ! criait Yette en frappant dans ses mains. Oh ! je suis trop heureuse. »

Et elle se promit de savoir par cœur une sonate pour ce moment-là.



YETTE ÉTREIGNANT AVEC TRANSPORT L'ANCIENNE
COMPAGNE DE SA JEUNESSE.

CHAPITRE XVI

LES VRAIS CHAGRINS

Malgré son courage, Yette trouva fort dur, le moment venu, de rester prisonnière au pensionnat, après la solennité de la distribution des prix. Quand toutes ses compagnes se furent envolées joyeuses avec leurs familles respectives, et qu'elle se vit seule dans la grande classe déserte entre M^{lle} Aubry et M^{lle} Agnès, qui, elle non plus, ne prenait pas de vacances, elle éprouva une sensation d'isolement presque égale à celle qu'elle avait ressentie en quittant sa chère Martinique, et la nuit, seule encore dans le dortoir vide et silencieux, elle pleura très amèrement. Il n'eût tenu qu'à elle de revenir sur sa résolution et d'accepter l'hospitalité que lui offrait toujours avec mille instances nouvelles la famille Darcey ; mais le désir

d'abrégé son exil par un vigoureux effort, et aussi, convenons-en, la crainte de paraître reculer la soutenant, elle resta.

« Eh bien ! dit M. Darcey à sa femme, cette petite aura du caractère. J'aurais voulu un garçon qui lui ressemblât.

— Garçon, elle serait peut-être supportable, répondit M^{me} Darcey, mais jeune fille, elle laisse beaucoup à désirer. Toute cette vaillance n'est que de l'entêtement et de la mauvaise humeur, ne vous y trompez pas. »

Sans doute M. Darcey, tout positif qu'il était, pénétrait mieux que sa femme dans l'âme de Yette; son estime, qui ne fit que croître depuis, data du jour où il la vit se rasseoir volontairement à son pupitre en dévorant ses larmes, tandis que toutes les autres pensionnaires, ivres de liberté, couraient à leurs plaisirs, et que lui-même, tenant la porte ouverte, répétait comme un tentateur :

« Il est temps encore, Éliette. Que préférez-vous ? La campagne, les bains de mer ? Nous vous emmènerons où vous voudrez... »

Le temps qu'on emploie bien ne paraît jamais long. Yette, quelle que fût la monotonie de ses journées, fut tout étonnée de découvrir un matin que le premier mois des laborieuses vacances qu'elle

avait choisies était passé. Il est vrai que M^{lle} Aubry l'emmenait parfois en promenade soit au Bois de Boulogne, soit aux environs de Paris, et qu'elle s'était sincèrement attachée à M^{lle} Agnès, depuis qu'elle savait que la sous-maîtresse ne sortait pas parce qu'elle n'avait plus de mère.

« Oh ! mon Dieu ! lui disait-elle , moi qui suis si triste d'être éloignée de la mienne pour un peu de temps, qu'est-ce que je deviendrais si je ne devais jamais la revoir?... »

Hélas ! la pauvre Yette devait être bientôt frappée, elle aussi, par ce malheur, qui la pénétrait de compassion ! Un jour que, dans le salon de musique, elle répétait la fameuse sonate en accrochant toujours les mêmes notes et en se demandant avec inquiétude si elle parviendrait à la bien jouer pour l'arrivée de sa maman, M^{lle} Aubry entra, une lettre à la main. La directrice était encore plus pâle que, de coutume et ses yeux paraissaient cerclés de rouge.

« Yette, commença-t-elle, — c'était la première fois qu'elle lui donnait ce nom familier, ayant l'habitude d'interpeller cérémonieusement ses élèves par leur nom de famille, — Yette, je viens de recevoir une lettre qui vous concerne... Vous reverrez très prochainement, je pense...

— Maman! s'écria Yette en se levant frémissante. Maman est en route pour venir ici. Dites-le-moi bien vite? Quand arrive-t-elle? Quel jour?

— Monsieur votre père n'indique pas précisément le paquebot qu'il doit prendre, lui et votre sœur Cora; mais il dit que son départ pour la France aura lieu prochainement, très prochainement.

— Ils viennent tous les trois! s'écria Yette en sautant à travers la chambre.

— Tous les deux. J'ai dit votre papa et votre sœur, expliqua M^{lle} Aubry en s'efforçant d'attirer Yette sur ses genoux comme elle l'avait fait le jour de son entrée au pensionnat.

— Mais maman?... maman ne viendrait pas?...

— Elle est plus malade... » dit d'une voix émue M^{lle} Aubry, montrant à Yette la lettre qui était bordée de noir. Mais la pauvre Yette ne voulait pas comprendre.

« Alors pourquoi papa la quitte-t-il? demanda-t-elle en pâlisant.

— C'est votre maman qui vous a tous quittés et qui, maintenant, vous attendra là-haut, » dit M^{lle} Aubry, montrant le ciel.

Yette jeta un grand cri. Elle ne se rendait pas

compte bien nettement encore du sens de ces paroles qui l'avaient frappée au cœur, mais elle sentait que quelque mal affreux, irréparable, venait de l'atteindre, que sa vie ne pouvait plus jamais être ce qu'elle avait été. Un bourdonnement sourd emplit ses oreilles, elle eut l'impression confuse qu'on l'emportait, qu'on la déposait sur son lit, puis il lui sembla glisser dans un gouffre plein de visions funèbres qu'elle essayait de fuir sans pouvoir y réussir. Un matin, cependant, elle revint à elle en frissonnant et porta la main à sa tête où elle sentait quelque chose de lourd et de douloureux... une compresse de glace. En même temps elle poussa un soupir déchirant... elle se souvenait. Pendant cette période de torpeur dont elle avait à peine conscience, son cerveau s'était pénétré de la cruelle vérité. Elle avait compris que sa mère était morte.

La convalescente qui se releva de ce petit lit d'infirmierie était toute différente de la fillette volontaire et indisciplinée que l'on avait connue. On eût dit, — si ce mot pouvait s'appliquer à un enfant, — que Yette avait vieilli. Sa physionomie était devenue presque grave. Jamais elle ne parlait de sa mère, elle s'était remise à travailler tout de suite, non plus avec une ardeur impatiente

comme auparavant, mais avec je ne sais quelle sombre ténacité; elle ne pleurait devant personne, ce qui faisait dire à M^{me} Darcey :

« Je ne lui crois pas beaucoup de cœur. Elle est froide, après tout ! »

Mais quelquefois, se jetant au cou de M^{lle} Agnès, cette autre orpheline, Yette lui disait :

« Je comprends maintenant combien j'ai été méchante de vous impatienter et de vous faire de la peine. Vous aviez déjà tant de chagrin ! »

On peut croire que la grande piété qui lui vint, tandis qu'elle se préparait avec ferveur à sa première communion, lui prêta des forces. Non seulement elle était sûre d'aller rejoindre sa mère un jour, mais encore, dès à présent, il lui semblait que la chère morte était venue la retrouver et marchait à ses côtés; elle avait la certitude intime que tout ce qu'elle faisait de bien la rapprochait de cette maman adorée. Souvent, la nuit, elle se blottissait par la pensée contre son sein, dont elle croyait sentir la chaleur, et elle mêlait à une bonne prière mille petits noms qu'elle avait eu coutume de lui donner en promettant d'être sage, de la remplacer de son mieux auprès de son père et de Cora.

Ceux-ci n'arrivaient pas cependant, comme ils

l'avaient annoncé, bien que M. de Lorme, dans chacune des lettres qu'il écrivait à sa fille, — des lettres navrées qui prouvaient que ses regrets, loin de se calmer, augmentaient tous les jours, — ne manquât jamais de lui dire : « Je ne peux vivre ici, j'ai pris la Martinique en horreur ; rester davantage dans la maison désolée où ta pauvre mère n'est plus, me devient impossible chaque jour davantage. Je maudis tout ce qui me retient loin de toi, mon ange. Toi seule et ta sœur vous m'attachez désormais à ce triste monde. »

« Qu'est-ce qui le retient donc ? » demandait Yette chaque fois qu'elle recevait la visite de M. Darcey.

M. Darcey, depuis la mort de M^{me} de Lorme, venait très régulièrement tous les jours de parler, s'étant aperçu qu'il reconfortait l'orpheline mieux que personne en lui parlant du père qui lui restait, de l'enfance de ce bon Georges, qui, dès le collège, était toujours prêt à se sacrifier pour les autres et qui aurait besoin désormais de retrouver cette même qualité chez sa fille aînée, le soutien de sa vieillesse. M. Darcey était d'avis que la meilleure manière de consoler les gens était de leur montrer un devoir à remplir. Sa propre expérience lui avait enseigné cela.

« Qu'est-ce qui le retient donc si longtemps à la Martinique ? répétait Yette.

— Des affaires qui doivent passer avant les questions de sentiment, ma petite, répondait M. Darcey du ton sec et cassant qui donnait à sa bonté même une apparence hargneuse. Avant de quitter un pays pour toujours, on doit mettre en ordre les intérêts qu'on y laisse. Votre fortune à toutes deux serait compromise par trop de précipitation. Il faut liquider, et c'est difficile. De Lorme cherche à vendre ses terres, mais il ne trouve pas d'acquéreurs. Le moment est mal choisi ; une mauvaise année... les récoltes à demi perdues... disette d'argent, en conséquence. »

Il paraît que plusieurs années successives furent également mauvaises, car, en parlant toujours de venir et en écrivant des lettres de plus en plus découragées, M. de Lorme ne put quitter sa plantation. Yette, cependant, l'attendait sans cesse, et cette attente soutenait ses forces. Elle vivait d'espérance dans l'intervalle des paquebots, persuadée toujours que le plus proche lui apporterait la date exacte de l'embarquement des siens. Son idée fixe était de se perfectionner le plus possible pour ce moment-là, et parfois elle pensait en frissonnant presque de crainte :

« Si papa arrive cette semaine, il me trouvera encore bien au-dessous de ce qu'il croit sans doute que je suis devenue. Dépêchons-nous d'apprendre ! Si je pouvais en outre embellir un peu ! »

Son miroir lui disait qu'elle ne réussirait pas sous ce rapport. A quatorze ans, Yette croyait être une sorte de laideron, à en juger par ce portrait impitoyablement ressemblant qu'elle avait tracé d'elle-même :

« Visage trop rond.

« Nez retroussé.

« Yeux enfoncés, noirs et durs, sous des sourcils très épais.

« Bouche grande avec de bonnes dents.

« Teint pâle, — mais non, la pâleur est jolie... Comment donc l'appeler?... Mettons verdâtre, bien que ce soit peut-être un peu exagéré.

« Cheveux, oh ! par exemple, j'ai les plus longs de toute la pension.

« Taille, cinq pieds ! On dit qu'elle sera belle, mais je ne crois pas, étant pour le moment gauche et dégingandée.

« Voilà une gentille personne à présenter au papa qui fait deux mille lieues pour la voir ! »

Ce que Yette n'ajoutait pas à ce signalement,

parce qu'elle ne pouvait s'en rendre compte, c'est que son sourire était des plus francs et des plus sympathiques, et que ses yeux noirs, qui lui paraissaient durs quand elle se regardait dans la glace pour critiquer son image, pouvaient, selon les circonstances, tantôt pétiller d'esprit, tantôt devenir humides de tendresse ou rayonnants de bonté.

« Je ne serai jamais belle. Il est d'autant plus indispensable que je ne sois ni sottre ni méchante ! » concluait Yette avec un soupir.

Et puis, tout à coup, elle riait en songeant que les papas étaient assez indulgents pour trouver leurs petites filles les plus charmantes du monde, fussent-elles laides à faire peur.

« Mademoiselle de Lorme, on vous demande au parloir ! » vint lui dire un soir la sous-maîtresse.

Au parloir ! Ce n'était ni le jour consacré à la visite des Darcey, ni l'heure de la récréation. Quelque chose d'extraordinaire était arrivé. Sa pensée, prompte comme l'éclair, embrassa ce quelque chose tant désiré, tant attendu. N'était-ce pas la veille que le transatlantique avait dû toucher à Saint-Nazaire ? D'un bond elle fut dans le parloir.

Il y avait là, avec M^{lle} Aubry et M. Darcey, une petite fille en grand deuil et qui paraissait avoir environ neuf ans, une petite fille de la beauté la plus remarquable, d'une beauté telle, que Yette murmura comme si elle se fût parlé à elle-même :

« Oh ! mon Dieu ! c'est maman, c'est maman ! »
tout en serrant éperdument dans ses bras celle qui ne pouvait être que sa sœur Cora. Elle baisait surtout les grandes boucles châtaines absolument pareilles à celle que son père lui avait envoyée autrefois dans l'affreuse lettre bordée de noir.

Lorsque les larmes et une sorte d'étourdissement joyeux, qui d'abord l'avaient aveuglée, lui permirent de voir clair autour d'elle, Yette distingua soudain à quelques pas en arrière une petite forme noire coiffée d'un madras, laquelle, partagée entre la joie et l'émotion, se balançait d'un pied sur l'autre, à la façon des jeunes singes ; il ne fut pas besoin de certaine croix d'or suspendue à son cou pour qu'elle la reconnût :

« Mesdélices ! cria-t-elle, étreignant avec transport l'ancienne compagne de ses jeux, ma vieille Mesdélices ! »

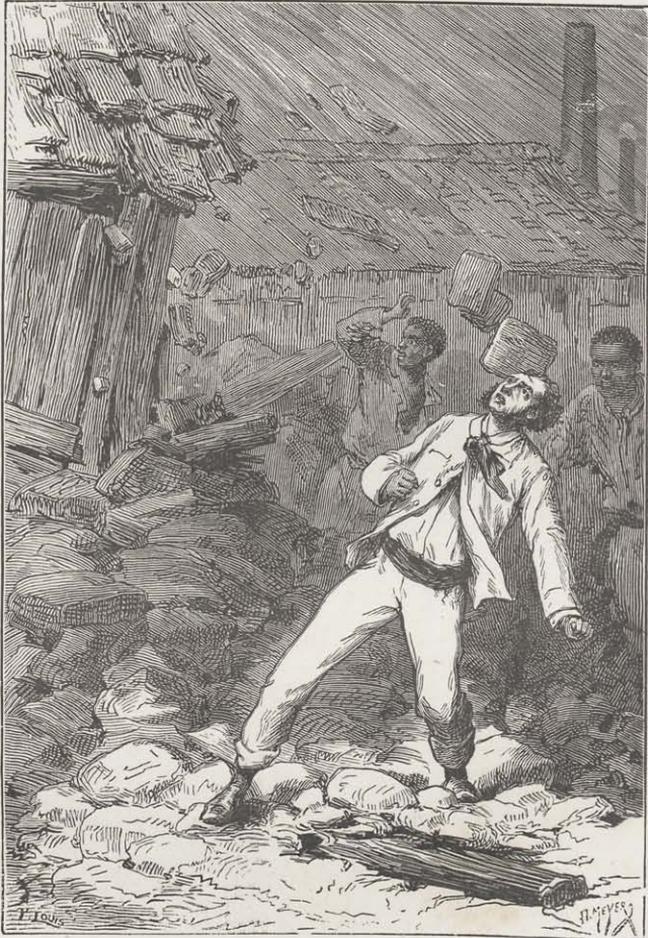
Il lui semblait ressaisir avec elle toute l'habitation, tout le Macouba, toute la Martinique ; elle aimait aujourd'hui cette petite négresse luisante

et lippue, mille fois plus qu'elle n'aurait cru pouvoir l'aimer autrefois, non pas désormais comme un jouet et un souffre-douleur, mais comme une chère créature humaine son égale, comme une amie, comme le passé perdu, comme le pays natal que cet être exotique représentait pour elle.

« Et... où donc est papa? » demanda tout à coup Yette.

Il se fit un silence, ce même silence lugubre qu'une fois elle n'avait pas voulu comprendre, mais sur le sens duquel elle ne pouvait plus se tromper.

« Laissons ces enfants seules ; venez, » dit brusquement M. Darcey, entraînant par le bras M^{lle} Aubry dont les yeux étaient pleins de larmes.



IL ÉTAIT TOMBÉ COMME FOUROYÉ.

CHAPITRE XVII

LA PETITE MAMAN

La triste explication que Cora donna brièvement à sa sœur fut complétée par les détails qu'ajoutait Mesdélices, témoin oculaire du désastre. Un de ces coups de vent furieux qui se font sentir aux Antilles, vers l'équinoxe d'automne, dans la saison de l'hivernage, à de rares intervalles fort heureusement, avait soufflé sur la Martinique. Le ciel est chargé au sud, bientôt l'horizon s'obscurcit, les gros nuages couleur de plomb se fondent en une masse informe, la nuit remplace le jour. Pendant tout le temps nécessaire à l'accomplissement de ces phénomènes, le vent ne s'est pas fait sentir ; deux ou trois rafales seulement ont troublé le calme de l'atmosphère ; elles se sont abattues sur le pays avec un sifflement strident, arrachant

les feuilles, faisant battre les portes et les fenêtres. Après leur rapide passage, le calme s'est de nouveau rétabli ; mais bientôt ce sont des torrents de pluie. Tout à coup le vent recommence, d'une façon continue cette fois ; il grossit de minute en minute, passe du sud à l'est, puis au nord, puis à l'ouest, fait enfin tout le tour du compas. Les arbres, qui avaient déjà perdu leurs branches principales, sont maintenant déracinés violemment. La mer se gonfle à des hauteurs effrayantes ; plus d'un navire est englouti ! La maison perd-elle une tuile, le vent s'engouffre par l'ouverture et, ne trouvant pas d'issue, fait sauter toute la toiture. Quand une porte est enfoncée, vite il faut boucher le passage ouvert au vent, et, si l'on n'y peut réussir, on s'empresse de tout ouvrir, d'abattre même les cloisons qui pourraient ralentir la sortie du courant d'air ; on préserve ainsi un bâtiment de la destruction totale, autrement il éclaterait comme une bombe. Toutes les cases couvertes en paille qui ne se trouvent pas dans un pli de terrain sont balayées, les cannes couchées.

M. de Lorme, résolu à préserver, sinon sa récolte, au moins les bâtiments, n'avait cessé d'être au plus fort du danger, donnant des ordres, soutenant le courage des travailleurs qui disputaient

les toitures à l'ouragan. La sucrerie avait fini, en dépit d'efforts désespérés, par se trouver découverte, et une des tuiles en volant avait atteint le malheureux propriétaire à la tempe. Il était tombé comme foudroyé ; les nègres n'avaient rapporté à la maison que son cadavre.

« Quand j'ai vu que je n'avais plus de père, racontait la pauvre Cora, j'ai appelé ma sœur de toutes mes forces, j'ai crié que je voulais aller te rejoindre, que c'était la volonté de papa. On ne savait que faire de moi ; il paraît que nous sommes ruinées, fit la petite Cora en haussant les épaules avec insouciance. Une dame de Saint-Pierre devait partir pour France, elle m'a prise avec elle.

— Et moé lé allé rété épi mamselle, interrompit Mesdélices.

— La *da* était trop vieille pour repartir, reprit Cora, elle est avec sa fille mariée. Mesdélices a dit que j'avais besoin de quelqu'un pour me servir ; figure-toi qu'elle est devenue très adroite ; elle me coiffe et elle coud aussi bien que notre *da*. »

Yette ne répondait rien, elle pleurait silencieusement. Sa petite sœur, voyant cela, cacha son visage sur son épaule et se mit à pleurer avec elle. Mesdélices réglait sa douleur sur celle de ses

maîtresses. Les trois enfants restèrent ainsi dans le grand parloir froid et nu, envahi de plus en plus par le crépuscule d'automne, jusqu'à ce que Yette, embrassant sa sœur, lui dit avec résolution : « Je te reste, moi ! » Et la petite fille, rassurée par cet accent tendre et sérieux qui lui rappelait une voix chérie, désormais éteinte dans le tombeau, se pressa plus étroitement contre elle comme elle l'eût fait contre sa mère.

C'était trop vrai ; les pauvres enfants se trouvaient désormais sans ressources. En dépit d'efforts énergiques, leur père n'était pas parvenu à couvrir les emprunts forcés qu'autrefois nous l'avons entendu avouer au vieux curé du Macouba. C'est parce qu'on savait sa propriété grevée de dettes que personne n'avait voulu l'acheter, quand il avait souhaité de s'en défaire. Là-dessus le coup de vent était venu détruire la sucrerie, le revenu avait été insuffisant pour payer les intérêts des créanciers, et l'un d'eux avait poursuivi la vente de la propriété. Rien de plus fréquent aux colonies, où les cyclones, les tremblements de terre et autres révolutions de la nature déjouent souvent tous les calculs de la prudence et du labeur humain. M. Darcey n'ignorait aucun détail de cette histoire, mais il ne jugea

pas nécessaire d'en parler à ses pupilles. S'étant concerté avec sa femme, qui, si elle avait peu d'esprit et de bon sens, ne manquait pas du moins de générosité dans les grandes circonstances, il annonça brièvement à M^{lle} Aubry que désormais il prenait la charge des deux orphelines.

« C'est un devoir que j'aurais réclamé si vous ne m'eussiez devancée, répondit cette dernière avec une égale simplicité; mais mon tour viendra de les obliger. J'espère que vous me les laisserez jusqu'à la fin de leurs études.

— Cela va sans dire. Où seraient-elles mieux qu'auprès de vous? »

Instinctivement et bien qu'elle ne pût deviner l'étendue de leurs bontés à son égard, Yette, dès ce moment, alla plus volontiers chez les Darcey. Elle leur était surtout reconnaissante d'aimer Cora. Yette était devenue du jour au lendemain une mère, uniquement préoccupée du bien de son enfant à qui elle sacrifiait tous ses propres goûts. Sur cette enfant son cœur chaleureux concentra toute l'affection qu'il avait longtemps partagée entre trois personnes; elle se défendit cependant de la gâter, toute fière qu'elle était de sa gentillesse, car elle se rappelait combien un excès d'indulgence lui avait été funeste à elle-même; elle

l'éleva doucement et tendrement, la faisant travailler dans l'intervalle des classes et la protégeant aux heures de récréation. Du reste, personne n'eut jamais l'idée d'infliger à la sœur cadette les mauvais traitements dont avait souffert la sœur aînée; la situation des deux orphelines inspirait trop de pitié aux plus méchantes, et puis la jolie figure de Cora lui avait valu de devenir en peu de temps la favorite de la pension. Yette était obligée de veiller plutôt à ce qu'on ne la flattât pas trop, car la petite fille avait déjà une bonne dose de vanité. Mais si, contre tout précédent, cette *nouvelle* était choyée, fêtée, entourée de soins et de complaisances, c'était à sa grande sœur qu'elle le devait, bien plus qu'à son propre mérite. Yette s'était fait peu à peu une place à part au milieu de ses compagnes, auxquelles on la citait comme un modèle. Les malheurs qui étaient venus la frapper coup sur coup avaient impressionné toutes ces jeunes imaginations, tandis que le courage avec lequel elle les supportait devait nécessairement inspirer aux plus légères une sorte de respect. M^{lles} Raymond et de Clairfeu elles-mêmes subissaient cet ascendant, elles qui n'avaient fait aucun cas jusque-là de tout ce qui n'était pas la richesse ou la naissance. Or; on savait

que le meilleur moyen d'être agréable à Yette était d'aimer sa petite sœur.

« Pourquoi donc disais-tu qu'on s'ennuyait en pension? demandait cette dernière, moi je trouve qu'on n'y est pas mal.

— C'est que tu es plus sage que je ne l'étais à ton âge, répondait Yette, sans songer que le régime dont elle avait pu se plaindre était singulièrement adouci pour Cora, grâce à elle.

— Une seule chose me déplaît ici, reprenait la petite sœur, on travaille trop. »

Cora, une santé délicate aidant, était affligée au plus haut degré de ce défaut créole : la nonchalance; elle n'avait de vivacité que pour le plaisir, et, souvent endormie en classe, ne dédaignait jamais, bien loin de là, les amusements de toute sorte qui l'attendaient chaque jour de congé dans l'opulente maison des Darcey. Le dimanche, une voiture venait régulièrement chercher les jeunes filles pour les conduire chez leur tuteur, où Yette, à sa grande joie, retrouvait Mesdélices, qui avait dû consentir, non sans difficulté, à entrer au service de M^{lle} Polymnie Darcey, en attendant que ses maîtresses sortissent de pension. Les deux amies, tout en riant et tout en pleurant, parlaient du bon vieux temps qui ne devait plus renaître.

Mesdélices racontait comment Tom était devenu valet de chambre dans la ville de Saint-Pierre; il portait désormais des souliers tous les jours, selon le rêve de son enfance, même des chemises roses! il graissait sa laine à outrance pour en faire des cheveux, et sentait la fleur d'orange! Il fallait le voir danser la bamboula. Quelles grimaces! quelles manières! Malgré ses prétentions, c'était un bon garçon, et il parlait toujours de mamselle Yette.

« Et Loulou? demandait Yette.

— Loulou, reprenait Mesdélices dans son jargon, n'avait jamais pu rien faire qu'aider à la cuisine où sa gourmandise la rendait importune plutôt qu'utile. Les petits manicous capturés par mamselle Yette n'avaient pas voulu s'habituer à la caloge. Le crabier n'existait plus depuis longtemps. La pauvre chatte blanche était morte d'une piqure de serpent. Elle avait toujours eu la rage d'attraper de petits serpents et le tort de les apporter dans la maison, ce qui n'était pas sans danger, car le serpent peut trouver un trou et s'échapper, s'il n'a pas la colonne vertébrale cassée. Souvent elle avait été piquée et s'était guérie rien qu'en se léchant. C'était vraiment drôle de la voir lécher sa patte, pour la frotter ensuite sur la

piqûre, quand elle était blessée à la tête, mais malheureusement ce remède n'avait pas toujours été aussi puissant que le venin. L'autre chatte, la noire, Zizi, était restée aux soins de la *da* qui, n'ayant plus de poupon à bercer, l'endormait le soir sur ses genoux au son de la vieille chanson que réclamait autrefois sa petite maîtresse :

Do do ti hitch à da li
Do do ti hitch à da li
Si ti hitch là pas li dormi
Gros chatt là qu'allé mangé li ;

autrement dit :

Do do petit enfant à sa *da*,
Si le petit ne veut pas dormir,
Le gros chat qui est là va le manger,

menace qui ne devait pas beaucoup effrayer dame Zizi, les chats, pas plus que les loups, ne se mangeant entre eux.

Jamais Yette n'en avait fini avec ses questions, ses larmes et ses rires.

« Quelle différence entre les deux sœurs ! disait M^{me} Darcey à son mari. Vous avez beau la défendre, votre Yette est bizarre, pour ne rien dire de plus. Je ne la vois causer aussi volontiers avec

personne qu'avec cette noiraude, tandis que Cora est fière comme il convient à une jeune fille distinguée.

— Qu'appellez-vous distinguée? dit M. Darcey.

— Enfin, mon ami, vous ne pouvez nier que cette petite n'ait les goûts d'une princesse comme elle en a la beauté. Une robe de toile paraît élégante sur elle, et elle porte avec aisance la plus belle toilette.... elle danse comme une fée. Vous la verrez dans le monde un peu plus tard, elle y fera sensation!

— Combien de fois, répliqua M. Darcey, serai-je obligé de vous dire que vous avez tort de lui inspirer l'amour des chiffons, dont elle sera forcée de se priver par la suite? C'est un mauvais service à rendre aux filles pauvres que de les parer comme des poupées.

— Mais on ne peut dire à une enfant qu'elle est pauvre, cela serait cruel!

— Il est bien plus cruel de lui laisser croire qu'elle est riche quand la vie doit la détromper.

— Bah! ce sont toujours quelques bonnes années de gagnées pour la chère mignonne! D'ailleurs, la vie ne sera pas aussi sévère à son égard que vous paraissez le prévoir. Je gage qu'elle fera un beau mariage.

— Pourquoi? Parce qu'elle promet d'être coquette, vaine et dépensière?

— Elle est si jolie!

— Je suis loin de mépriser une jolie figure. C'est une enseigne qui a son prix et son utilité parfois... elle attire, mais encore faut-il qu'elle tienne ce qu'elle promet et qu'un caractère aimable serve de doublure à la beauté, puisqu'après un peu de temps il ne reste que la doublure en somme.

— Mais Cora est bonne, et d'abord d'une sensibilité!...

— Un peu trop sensible. Éliette la ménage à l'excès, sous prétexte qu'elle est nerveuse au point d'avoir la fièvre pour une contrariété. En revanche, je trouve qu'elle ne ménage pas assez Éliette, qui est à la fois son institutrice et sa servante.

— Oh! celle-là est de force à tout endurer.

— Vraiment! Faut-il donc abuser de ce que les gens sont patients et courageux?

— Soyez juste, mon ami; il y a des êtres taillés pour la lutte, et il y a aussi des sensitives. Vous ne pouvez nier cela, malgré votre prédilection pour ce garçon manqué.

— Mes prédilections à moi ne vont pas jusqu'à

la faiblesse, et la preuve c'est que je crois le moment venu d'éclairer Éliette de Lorme sur sa situation véritable, afin qu'elle puisse défendre sa sœur contre l'influence malsaine et dangereuse de cette maison-ci... oui, de notre maison, où l'on n'entend parler, je suis fâché de vous le dire, que de frivolités de toutes sortes...

— Monsieur Darcey! »

Sans tenir compte de l'indignation de sa femme, celui-ci ouvrit une porte et appela Yette qui goûtait dans la pièce voisine avec Cora et M^{lle} Polymnie.

« Venez toute seule, dit-il, nous avons à causer de choses graves. »

Yette rougit légèrement.

« Allons, venez! »

Elle alla s'asseoir sur le canapé, à côté de M^{me} Darcey, en face de son tuteur, et attendit ce qu'on avait à lui dire.

« Éliette, reprit M. Darcey, je me suis informé auprès de M^{lle} Aubry; vous arrivez à la fin de vos classes, et vous êtes en mesure de passer sans trop de peine le premier examen de la Sorbonne. Je vous engage à essayer.

— J'ai déjà dit à M^{lle} Aubry que je comptais m'y présenter, monsieur.

— C'est un bon complément d'éducation, fit observer M. Darcey.

— Et pour moi, reprit tranquillement la jeune fille, ce sera en outre une ressource. »

M^{me} Darcey et son mari échangèrent un regard étonné qui voulait dire :

« Soupçonnerait-elle déjà? »

« Je sais que nous sommes pauvres, poursuivit Yette ; mais, monsieur, il y a longtemps que je désire savoir, sans oser vous le demander, jusqu'à quel point nous le sommes. Les personnes riches appellent souvent pauvres ceux qui ont moins d'argent qu'elles. Est-ce ainsi que nous sommes pauvres? ou bien ne dois-je en réalité compter que sur moi-même pour subvenir à mes besoins et à ceux de ma petite sœur? »

— L'affection que nous vous avons toujours témoignée aurait dû vous faire comprendre que vous pouviez compter sur nous, dit assez aigrement M^{me} Darcey.

— Éliette n'est pas ingrate, j'en répons, interrompit son mari, et elle a une façon d'aborder franchement les questions qui me plaît. Elle sait qu'elle trouvera toujours ici des amis dévoués, mais, sans douter d'eux le moins du monde, elle

prétend n'être à la charge de personne. Est-ce cela, mon enfant? »

Yette rougit de nouveau et répondit en fixant sur lui des yeux où brillait la reconnaissance dont M^{me} Darcey avait si gratuitement prétendu qu'elle était incapable :

« Oui, monsieur.

— Eh bien! vous touchez justement à un sujet que je comptais tôt ou tard aborder avec vous. Ma chère Éliette, vous n'êtes plus une enfant; il y a en vous, je crois, l'étoffe d'une femme très raisonnable et très vaillante. Je peux donc vous le dire, votre père, qui passait pour riche la veille de sa mort...

— Était en réalité ruiné, interrompit Yette.

— Vous saviez cela?

— Je l'ai su tout de suite par un mot de ma sœur qui depuis a oublié, pauvre petite, ce mot qu'elle avait prononcé au hasard sans le comprendre. Est-ce une ruine complète, absolue?...

— A peu près. Il s'est ruiné en voulant augmenter la fortune de ses enfants. S'il avait vécu, vous eussiez été riches tôt ou tard, en dépit des événements qui paralysaient ses entreprises.

— Oh! s'écria-t-elle, j'étais sûre qu'il ne pouvait y avoir de sa faute, pauvre père! Mais

s'il n'a rien laissé, comment donc est payée notre pension? »

Avant d'avoir achevé cette phrase, d'une voix tremblante, Yette avait deviné d'elle-même, car, saisissant la main de M. Darcey, elle y déposa un baiser.

« Et vous ne me laissez pas vous remercier, mon bon tuteur, c'est mal!... »

Dans son effusion, elle se jeta au cou de M^{me} Darcey qui, toute honteuse de l'avoir mal jugée, la serra sur son cœur.

« Ne vous tourmentez pas, dit M. Darcey, cherchant, par excès de délicatesse, à diminuer l'importance du service rendu, j'ai reçu à deux ou trois reprises quelques bribes...

— Cette année encore? demanda Yette, son œil clair fixé sur lui.

— Non... cette année, je n'ai rien reçu.

— Il faut donc que je me hâte, dit-elle en se levant avec énergie, comme si elle eût voulu courir droit à un but déterminé, il faut que je me mette en mesure de gagner ma vie, notre vie à toutes deux.

— Yette! s'écria M^{me} Darcey avec un élan de bonté mal entendue, ne parlez pas ainsi. Une jeune fille de votre rang ne gagne pas sa vie

comme un manœuvre, mais elle trouve des points d'appui honorables, des protections...

— Éliette ne fait fi ni de notre appui ni de notre protection, dit M. Darcey, d'une voix où frémissait un peu d'émotion contenue.

— Moi! interrompit Yette. Oh! monsieur, je suis si heureuse au contraire de les avoir trouvés chez celui que mon père appelait son ami! J'accepte si volontiers au nom de mon père tout ce que vous avez fait pour nous, tout ce que vous ferez encore pour un temps... mais un temps le plus court possible... Vous me comprenez, monsieur...

— Oui, oui... vous gagnerez votre vie, n'en déplaise à ma femme, non pas comme un manœuvre, mais comme un homme, ni plus ni moins, et sans déroger pour cela. Vous avez bien parlé, mademoiselle Éliette! Votre père eût été fier de vous. Il est beau à votre âge d'accepter ainsi l'adversité.

— Oh! s'écria Yette, je n'ai aucun mérite. Vous ne savez pas quelle joie ce sera pour moi de travailler pour ma petite sœur. »

Yette était vraiment belle en parlant ainsi, plus belle que M^{lle} Polymnie avec son teint de poupée anglaise, plus belle que Cora avec son

profil de camée; sa vaillante petite âme se montrait à toutes les fenêtres de son visage épanoui, rayonnante dans ses yeux, palpitante sur ses lèvres, visible à fleur de peau.

« Laissez-moi vous embrasser, ma brave enfant, dit M. Darcey, qui luttait depuis quelques instants contre une quinte de toux persistante, dont l'effet était de rendre son œil bleu d'acier tout humide derrière le verre de ses lunettes.

— On dirait vraiment qu'elle est contente de n'avoir pas le sou! murmura tout bas M^{me} Darcey. C'est une fille bien originale! Mais elle a du cœur... elle en a! »



« BON COURAGE, MADEMOISELLE YETTE. »

CHAPITRE XVIII

AIDE-TOI, LE CIEL T'AIDERA

Quelques jours après, dans la même semaine, Yette arriva chez son tuteur plus gaie qu'elle ne l'avait jamais été; elle bondissait au lieu de marcher; M^{lle} Polymnie en fit la réflexion à demi moqueuse.

« Eh bien! dit Yette, tout est arrangé, mieux encore que je ne l'espérais, et j'ai obtenu de M^{lle} Aubry de venir vous parler sans attendre dimanche prochain, car il ne faut pas que Cora soit mise au courant... cela pourrait la troubler, la tourmenter, elle est trop jeune et trop impressionnable... Le croiriez-vous? Je vais dès à présent gagner le prix de sa pension moi-même!... »

Elle promena sur les trois visages qui l'écou-

taient, graves, anxieux ou étonnés, un regard ravi.

« Je suis si contente ! Il me semble avoir grandi d'une coudée depuis hier. Mais je ne vous raconte pas ce qui s'est passé ! J'ai parlé à cœur ouvert à M^{lle} Aubry, je ne lui ai rien caché de notre situation ni de mon désir de me rendre utile. Alors elle m'a dit :

« Avant tout, il faut vous assurer vos diplômes ; nous verrons ensuite.

— Mais, mademoiselle, cela prendra au moins trois ans ! »

« Trois ans !... Je calculais en moi-même les dépenses qu'eussent entraînées pour vous, monsieur Darcey, ces trois années de pension ! Songez donc ! ma sœur et moi !... — M^{lle} Aubry a compris :

« Dès à présent, m'a-t-elle dit, je pourrais vous charger d'une petite classe, la classe de couture. Vous êtes très adroite, vous vous entendez à tous les petits ouvrages d'aiguille, et je suis sûre que, si une heure par jour était consacrée à ce genre de travail, bon nombre de ces demoiselles voudraient être vos élèves. Et puis, tout en étudiant pour votre compte, vous donneriez encore quelques répétitions aux plus petites ; vous avez fait

faire de grands progrès à Cora. Pourquoi n'auriez-vous pas le même zèle et la même patience avec d'autres? J'en parlerai aux parents.»

« Et elle en a parlé! et je commence dès demain ma classe. Toutes ces demoiselles veulent en être. Comme j'ai bien fait d'apprendre, pour m'amuser, le filet, le crochet, la tapisserie, les broderies sur toile et sur étoffes! Et quant aux répétitions, j'en ai déjà aussi! M^{me} Pichu, la mère de cette bonne Héloïse, est venue me demander de faire travailler sa fille, sous prétexte que seule j'obtiens quelque chose d'elle.

« Ma fille vous est redevable de tout ce qu'elle sait, » m'a-t-elle dit.

« Figurez-vous que cette excellente femme avait apporté pour Cora une boîte de chocolat énorme! — Mais, madame, lui ai-je répondu, à quoi bon parler de cela? Nous ferons toujours nos devoirs ensemble comme par le passé. — M^{le} Aubry m'a interrompue :

« Non, non, vous n'avez plus le droit de prodiguer ainsi votre temps, il faut en devenir avare.

« Mademoiselle a raison, a dit M^{me} Pichu, si nous donnions nos marchandises au lieu de les vendre, nous ne pourrions pas les payer à ceux qui nous les fournissent. Il faut penser à ce qu'on

doit avant de se permettre le grand plaisir de donner.

« C'est une digne personne que cette M^{me} Pichu, malgré son extérieur commun. On a tort décidément de juger les gens sur la mine ! J'ai cru M^{lle} Aubry si méchante autrefois, et elle est la bonté même. Tout le monde est bon, je crois, si l'on sait seulement regarder sous l'écorce.

— Mais, Yette, dit M^{lle} Polymnie qui avait écouté d'un air piteux, avec tout cela vous n'aurez plus un instant de récréation?...

— Est-ce qu'une grande fille comme moi en a besoin ? Oh ! je devrai renoncer aussi aux arts d'agrément qui coûtent trop cher. Ce n'est pas un grand sacrifice, car je n'y mordais pas... Pauvre monsieur Mayer ! lui ai-je donné de la peine ! Et, avant lui, à ce vieux professeur si ennuyeux qui est bien un peu coupable, quand j'y pense, de m'avoir fait prendre le piano en grippe...

— Mais, Yette, reprit Polymnie sur le visage de laquelle se combattaient la stupeur et je ne sais quelle perplexité, comme si pour la première fois elle eût entrevu des choses dont elle ne s'était jamais doutée, mais, Yette, vous allez être l'esclave de toutes ces petites filles...

— Leur maîtresse, voulez-vous dire ? répliqua

Yette en secouant la tête d'un geste fier et mutin. Soyez tranquille ! Je saurai me faire respecter, car j'espère pouvoir me faire aimer. »

M^{me} Darcey semblait chercher en elle-même quelque moyen de seconder ou de récompenser cette enfant, qu'elle se surprenait à considérer comme une héroïne.

« Polymnie ? dit-elle.

— J'y pensais, maman, répliqua vivement Polymnie. Ma chère Yette, — et elle se rapprocha de son amie avec un peu d'embarras, — puisque vous prenez si bien votre parti d'une besogne ennuyeuse, n'accueillez-vous pas une élève de plus ? Je serai assurément la plus maladroite de toutes et la plus ignorante, mais je m'appliquerai et vous me rendrez grand service. Vraiment, il est honteux à mon âge de ne pas savoir faire un point... »

M^{lle} Polymnie avait toujours professé pour l'aiguille un mépris indicible. C'était, disait-elle, l'affaire des femmes de chambre. Elle faisait donc en ce moment un effort méritoire. Son orgueil pliait en même temps que s'éveillait chez elle un sentiment plus noble que la simple pitié. Yette se mit à rire, puis les larmes tombèrent sur ce rire étincelant, comme tombent parfois au

printemps les gouttes de pluie dans un rayon de soleil.

« Je ne suis pas votre dupe, méchante, dit-elle ; mais je veux bien faire semblant de vous croire et vous permettre de nous obliger. »

Elle embrassa coup sur coup Polymnie, tandis que M. Darcey répétait à sa fille :

« Je suis content de toi, ma chérie, très content...

— C'est la première fois que vous me dites cela, papa ! s'écria M^{lle} Polymnie, d'un ton où le reproche se mêlait à la joie, et je le dois à Yette.

— Nous lui devons, je crois, beaucoup, » dit soudain M^{me} Darcey en passant une main un peu tremblante sur les tresses brunes de la jeune fille.

Elle lui devait pour sa part d'avoir appris ce que c'est qu'un devoir rigoureux simplement et gaiement accompli ; elle lui devait la première réflexion sérieuse qui fût entrée dans son esprit léger. Il y a des circonstances, l'Évangile nous l'apprend, où les grandes personnes peuvent aller avec fruit à l'école même des enfants. L'enseignement que Yette répandit sans le savoir, par son seul exemple, dans cette maison, ne fut point perdu.

Quand elle rentra au pensionnat, M. Mayer donnait la leçon de musique.

M. Mayer passait pour avoir un grand talent, et, bien qu'il eût trente ans à peine, était déjà célèbre. Il ne restait que par reconnaissance professeur de musique chez M^{lle} Aubry qui, disait-on, lui avait rendu service lors de ses débuts à Paris, des débuts singulièrement rudes dont il parlait pour sa part avec une certaine fierté. Le petit Mayer, comme on l'appelait alors, était arrivé, quinze ans auparavant, d'un village d'Alsace, à pied, toutes ses hardes nouées au bout d'un bâton blanc et son violon sous le bras. Il était maintenant connu non seulement comme virtuose, mais comme compositeur.

Les vieux peintres allemands ont peint des visages dans le genre du sien, austères, fins et naïfs à la fois. Quand une gaieté d'enfant, facilement excitée chez lui par des riens, entr'ouvrait, sous la barbe dorée qui la cachait d'ordinaire, sa grande bouche franche et laissait voir ainsi des dents comparables à deux rangées de perles, quand une innocente malice creusait dans ses joues maigres je ne sais quelles fossettes bizarres, M. Franz Mayer devenait charmant. Mais personne parmi ses élèves n'avait jamais songé à le considérer

comme tel, ou seulement à le regarder... On l'écoutait tout au plus, car il était fort taciturne et ne disait rien que ce qui était utile à ses leçons. Les distractions du professeur de musique étaient devenues proverbiales. Il eût été homme à faire bouillir sa montre comme autrefois Newton, tout en regardant l'heure à l'œuf qu'il tenait dans sa main.

« Il a toujours l'air de tomber des nues, » disait Cora, répondant par des railleries aux éloges que lui accordait libéralement M. Mayer.

Comme la plupart des créoles, — bien que Yette fit exception à la règle, — Cora était née musicienne.

Ce jour-là particulièrement, le professeur aborda M^{lle} de Lorme l'aînée, en lui parlant des progrès surprenants de sa jeune sœur.

« Je suis bien contente de ce que vous me dites, répliqua Yette. Cela vous dédommagera de tout l'ennui que je vous ai causé.

— Nous avons eu un peu de peine ensemble, c'est vrai, répondit M. Mayer d'un air de bonne humeur. Toutes les facultés de M^{lle} Cora se concentrent sur la musique ; les vôtres, beaucoup plus variées, sont moins brillantes sur ce point.

— Oh ! n'allez pas croire que Cora soit moins

intelligente que moi, s'écria Yette, tout autrement sensible à l'opinion qu'on pouvait avoir de sa sœur qu'à celle dont elle-même était l'objet. Elle a au contraire une facilité que je n'ai jamais eue. Je n'apprends rien sans efforts, ajouta Yette, et je vais avoir à redoubler de travail maintenant, en vue des examens de la Sorbonne. M^{lle} Aubry vous a peut-être dit que je m'y présentais? C'est aujourd'hui la dernière leçon que je prends avec vous, M. Mayer. J'aurai besoin de tout mon temps pour...

— Je regrette beaucoup de vous perdre, dit le jeune homme, de sa voix vibrante qui rendait agréable jusqu'à un léger accent alsacien. Je reporterai, croyez-le, sur votre sœur, tout l'intérêt que vous m'avez inspiré.

— Oh! monsieur, merci! s'écria Yette, c'est justement ce que je voulais vous demander.

— Et si je ne suis plus votre maître, continua M. Mayer à qui M^{lle} Aubry avait, à n'en pas douter, raconté beaucoup de choses, voulez-vous me permettre de rester toujours votre ami? »

Les joues de Yette s'empourprèrent. L'idée qu'un homme de ce mérite s'intitulât son ami lui était fort douce. Elle ne sut que répondre et mit sa main dans celle que lui tendait le professeur.

« Bon courage, mademoiselle Éliette, dit celui-ci. Avec de la volonté, de la persévérance et un but élevé dans la vie, rien n'est impossible. Vous avez ces trois talismans. Je puis vous affirmer que, pour ma part, ils m'ont toujours tiré d'affaire. »



ELLE ENTR'OUVRIT SES GROSSES LÈVRES.

CHAPITRE XIX

LES RÊVES DE YETTE

« Votre pupille a une puissance singulière pour se faire obéir, disait à quelque temps de là M^{lle} Aubry à M. Darcey en lui parlant de la petite classe de Yette. On peut juger dès à présent qu'elle réussira dans l'enseignement, car, de primesaut, elle a surmonté la plus grande des difficultés; elle a su faire régner autour d'elle l'ordre et la discipline. On entendrait voler une mouche dans l'ouvroir qu'elle préside, tant ses élèves sont attentives; un caractère d'élite peut seul conquérir pareil ascendant en si peu de temps et sans s'écarter jamais de la douceur. »

Yette avait du tact. Elle ne prenait pas des airs dominateurs incompatibles avec son âge; elle semblait au contraire s'excuser par la simpli-

citée de ses manières de l'autorité qu'on lui donnait sur celles qui la veille encore étaient ses camarades; mais, en même temps, elle imposait par un sérieux sans mélange d'affectation ni de pédantisme. La peur de lui faire de la peine eût suffi d'ailleurs à rendre dociles les plus indisciplinées.

« Oui, continuait M^{lle} Aubry, cette petite m'apprend un coin de mon métier. Elle me prouve qu'on peut tout obtenir par l'affection. J'ai toujours craint de me montrer faible, ce qui fait qu'on a pu me croire dure et que j'ai souffert de cette injuste opinion. A l'âge de Yette, je me suis trompée sur l'attitude à prendre une fois pour toutes, je m'en rends compte un peu tard. Qu'en dites-vous? Si je m'associais cette jeune fille par la suite? Elle me serait un auxiliaire précieux, et je laisserais ma maison en bonnes mains. »

Yette, cependant, marchait d'un pas ferme à la conquête de ses diplômes. Trois années se passèrent à les réunir, trois années de travail tel que Cora lui disait parfois en s'étirant les bras :

« Tiens! cela me donne une courbature de te regarder faire seulement!

— Si cela pouvait te donner plutôt un peu

d'émulation, l'envie de travailler à ton tour ! répliquait Yette en hochant la tête.

— Dis tout de suite de t'imiter ! répondait Cora. N'y compte pas. Je t'admire, c'est bien assez ! »

Et Cora reprenait la position horizontale qui était son attitude favorite, fermant les yeux pour se persuader qu'elle était dans un hamac sous les palmiers de sa chère Martinique. Il n'y avait d'agile dans toute sa mignonne et indolente personne que les mains ; elle jouait du piano en véritable artiste, et, comme sa voix promettait d'être belle, on avait lieu d'espérer qu'elle ferait un jour grand honneur à son maître de musique, le seul de ses professeurs qui eût jamais été content d'elle, car ce bengali n'avait de facultés remarquables d'aucune sorte quand il s'agissait d'autre chose que de gazouiller. Yette s'en rendait compte et s'en inquiétait.

« Que deviendrais-tu si je te manquais ? disait-elle à Cora pour la décider à sortir de sa paresse.

— Tu ne me manqueras jamais ! s'écriait la jeune créole en se jetant au cou de sa grande sœur avec un frisson et un sanglot.

— Mais, chérie, nous avons déjà vu combien la mort est proche et comme elle vient nous sur-

prendre. Je puis mourir. Il faudra que tu travailles alors pour toi-même.

— Non, non ! si tu étais morte, je n'aurais plus qu'à mourir aussi !

— Je ne pourrai cependant pas, songeait Yette, la faire vivre perpétuellement en serre chaude, hors de l'atteinte du vent et de la pluie ! »

Puis elle se rassurait ; sa sœur était si gentille, si digne, à son avis, que le ciel fit pour elle un miracle !

« Mon Dieu, disait Yette, dans ses prières de chaque jour, mon Dieu, aidez-moi et veillez sur elle ! »

M^{me} Darcey ne prédisait-elle pas qu'il surgirait à l'heure voulue un prince charmant pour cette petite princesse de contes de fées ? Le prince charmant ainsi annoncé faisait trotter la cervelle de la sœur aînée ; mais bientôt elle se reprochait des pensées dont son bon sens pratique comprenait la vanité. On voit par là, cependant, que Yette était capable de déraisonner un peu. Nous avons tous notre petit grain de folie, et l'amour fraternel était le sien.

Peu à peu le prince charmant prit dans son imagination une figure moins nuageuse. A la fin du premier semestre de l'année où elle commença

bravement à subvenir elle-même aux frais de l'éducation de Cora, elle avait voulu remettre à M^{lle} Aubry le prix habituel des leçons de piano ; mais M^{lle} Aubry avait répondu que M. Mayer demandait comme une faveur que ses leçons fussent gratuites.

« Auriez-vous, en perdant tous vos défauts d'enfant, gardé dans un coin l'orgueil ? ajouta la directrice, qui avait remarqué la subite rougeur de Yette et son geste de refus.

— J'espère n'être plus que fière, répondit la jeune fille, mais je ne peux oublier que le temps de M. Mayer vaut de l'argent. Rappelez-vous la leçon que vous m'avez donnée quand j'ai voulu continuer à faire travailler Héloïse sans rétribution.

— Ma chère enfant, les circonstances ne sont pas les mêmes ; M. Mayer, très connu déjà et recherché partout, est assez riche pour pouvoir sans inconvénient s'accorder la joie de former gratuitement une élève dont il attend beaucoup. Les succès futurs de Cora le dédommageront, croyez-moi. Il agit comme vous agiriez à sa place. En refusant, vous blesseriez un homme qui n'a que de bonnes intentions.

— Cela prouve que M. Mayer fait grand cas de

Cora et qu'il lui est très attaché, répondit Yette pensive. Qui sait si en effet Cora ne le récompensera pas un jour au centuple de sa bonté pour elle? »

Quelle était l'idée de Yette? Qu'espérait-elle de l'avenir pour cette sœur chérie? Nous n'essaierons pas plus que M^{lle} Aubry de le deviner. Toujours est-il que le bonheur de Cora fut la seule ambition dont se bercèrent les dix-huit ans de cette excellente fille. Je me trompe, elle en avait une autre plus facilement réalisable, l'indépendance relative, le droit d'avoir un chez elle, un foyer, de pouvoir placer dans un nid qui lui appartînt les chères reliques qu'elle tenait de sa mère. Depuis dix années elle n'avait possédé rien en propre; le règlement de la pension ne le permettait pas. Secouer le règlement après avoir su s'y soumettre, respirer enfin plus à l'aise, voilà quel était le désir secret de Yette. Ce désir s'accomplit le jour où elle eut obtenu son brevet d'institutrice. Ce jour-là, M. Darcey dit à sa femme :

« J'ai tout arrangé avec M^{lle} Aubry. Il y a dans sa maison, au quatrième étage, un appartement de trois pièces qu'on louait autrefois à des pensionnaires en chambre. Ce petit nid est très habi-

table. Il suffira parfaitement à nos pupilles. Yette descendra chaque matin faire sa classe, sans être astreinte au régime des sous-maîtresses, et elle pourra en outre donner quelques leçons particulières.

— Mais, fit observer M^{me} Darcey, il leur faudra une servante.

— Sans doute; n'ont-elles pas Mesdélices?

— Mesdélices! Vous voulez leur donner Mesdélices?... Mesdélices dont le service nous plaisait tant à moi et à Polymnie! »

L'égoïsme de M^{me} Darcey se réveillait encore de temps à autre.

« Mesdélices, ma chère, n'est pas une esclave dont on dispose, c'est une domestique aussi libre que le serait une blanche. Nous lui demanderons ce qu'elle préfère : rester avec nous ou rentrer chez ses anciennes maîtresses; elle choisira. »

M. Darcey sonna, et Mesdélices parut, son madras sur l'oreille.

« Eh bien! lui dit M. Darcey, ta mamselle Yette a maintenant un logis à elle. Veux-tu aller l'y rejoindre? »

Le petit œil de la négresse tournoya comme un soleil de feu d'artifice, elle entr'ouvrit ses grosses lèvres, et, suffoquée peut-être par la joie, ne

réussit qu'à taper dans ses mains, en ébauchant une gambade que la présence même de M^{me} Darcey ne réussit pas à réprimer.

« Nous étions bonnes pour toi cependant, tu étais bien traitée, » lui dit M^{me} Darcey non sans humeur.

Mesdélices répondit par un signe affirmatif.

« Tu étais bien payée! »

Mesdélices fit claquer ses doigts.

« Mamselle Yette ne pourra pas te donner autant d'argent, insinua M. Darcey.

— Mamselle Yette i rié payé! moë lé rié! moë ié négresse à mamselle Yette! répondit Mesdélices avec indignation. Mamselle i doit rié à moë, moë tout à li.

— Au reste, continua M. Darcey, elle te laisse libre, soit de rester avec nous si tu y trouves avantage, soit d'aller avec elle si tu le préfères. »

La joie s'éteignit sur le noir visage de la pauvre fille. Elle se laissa glisser par terre, et son corps souple enroulé sur lui-même comme celui d'un serpent, la tête dans ses jupes, elle sanglota.

« Eh bien! qu'est-ce qui te prend? dit M. Darcey impatienté. Puisque je te répète que tu es libre!

— Moë lé pa! moë sé ennui moë ici! Moë ié à

mamselle Yette. Mamselle c'est moun moë! Mamselle Yette li pas dit ça! li pas dit! li pas dit¹! »

Et sur ce démenti formel, Mesdélices s'élança hors de la chambre, toujours sanglotant et la figure plongée dans son tablier.

« Vous voyez, dit M. Darcey à sa femme.

— En effet! elle sera ravie de nous quitter! répliqua M^{me} Darcey avec un certain dépit. Après des gâteries de toutes sortes dont elle n'avait jamais eu l'idée! Ces nègres n'ont ni cœur ni cervelle.

— Il me semble qu'elle eût manqué de cœur en oubliant sa première maîtresse. Elle est loin de se plaindre de vous en somme. »

M^{me} Darcey réfléchit un instant, puis, pénétrée de sa propre injustice :

« Vous avez raison, » dit-elle.

1. Je ne veux pas, je m'ennuierais ici! Je suis à M^{lle} Yette. Mademoiselle, c'est mon monde! M^{lle} Yette n'a pas dit ça! elle ne l'a pas dit!



ON VOILAIT LES LUMIÈRES.

CHAPITRE XX

YETTE CHEZ ELLE

Figurez-vous un tout petit logis, bien clos, bien propre, donnant sur des jardins et dont Mesdélices, parée d'un grand tablier blanc et d'un madras coquettement noué, ouvre la porte. Dans le salon, il n'y a guère, en fait d'ornements, outre deux grands portraits de M. et de M^{me} de Lorme, qu'une vue de l'habitation du Macouba, dessinée par cette dernière, une collection sous verre des papillons de la Martinique et un groupe d'oiseaux-mouches rapportés autrefois par Cora avec quelques coquillages des tropiques, quelques calebasses travaillées et autres souvenirs d'une égale valeur, plus un piano, présent de M. Darcey, et quatre chaises. Peu importe à

Yette l'absence d'autres meubles, qui pourtant ne seraient pas de trop.

« Pensez donc ! dit-elle, ici nos chers parents nous tiennent compagnie. Je leur parle, je les consulte sur ce que je dois faire. Il me semble que leur voix me répond. Tout mon pays tient avec eux dans ce petit réduit, ajoute-t-elle en montrant les oiseaux empaillés, les papillons, les coquillages, quelques échantillons minéralogiques sous de petits globes. Quant à notre chambre, elle renferme deux lits de fer, beaucoup de livres, encore une petite photographie de maman. Qu'y voudriez-vous mettre de plus ? »

Cora trouvait qu'on aurait pu y mettre autre chose encore : un bon canapé favorable à la paresse ; elle se serait contentée au besoin d'un hamac. Cependant elle fut d'abord ravie, tout autant que sa sœur, de leur nouvelle installation ; puis, peu à peu, elle y découvrit de petits défauts, de légers inconvénients qu'elle signalait sans se plaindre encore, en riant, mais du bout des lèvres.

« Yette, il fait bien froid sous les toits, ne trouves-tu pas ? »

— Nous ne sommes pas précisément sous les toits, chérie ; mais il est vrai que nous n'avons plus de calorifère comme à la pension.

— Oh! je ne regrette pas la pension, reprenait vivement Cora. Pourtant, sais-tu bien que les pommes de terre figurent dans tes menus plus souvent encore que dans ceux du réfectoire?

— C'est une excellente nourriture.

— Oui, de temps en temps... J'aurais peut-être meilleur appétit si je me promenais davantage; mais nous ne pouvons sortir que dans l'intervalle de tes leçons, c'est tout naturel... Ma bonne Yette, reprenait Cora après un silence, il nous faudrait un tapis de Perse, comme chez les Darcey.

— Un tapis de Perse, y songes-tu? Cela coûte très cher.

— Vraiment? Je ne savais pas; c'est si joli! Quel dommage que toutes les jolies choses soient chères!»

Ces exigences étaient de la part de Cora pur enfantillage; le luxe qu'elle admirait chez les Darcey l'avait un peu gâtée. Sans l'envier, — car elle était incapable d'un sentiment bas, — elle eût voulu essayer de l'imiter, et surtout peut-être avoir des toilettes, aller dans le monde comme M^{lle} Polymnie.

Rien n'est plus malsain quand on est pauvre, qu'on a l'âme faible, et à l'âge surtout où l'on

ignore la valeur précise de l'argent, que le spectacle, le voisinage d'une grande opulence à laquelle on se trouve mêlée par accident. Souvent Yette était obligée de répondre à sa sœur, lorsque celle-ci lui citait l'exemple des Darcey pour la décider à quelque dépense :

« Tu oublies que ce sont mes leçons qui emplissent notre petite bourse, Cora; la caisse serait vite à sec si je t'écoutais! »

Et l'étourdie de s'excuser en balbutiant toute confuse, quitte à recommencer le lendemain. Ces insinuations sans cesse répétées finirent par faire réfléchir sérieusement Yette. Quelques semaines après leur installation nouvelle, un soir, à l'heure où les deux sœurs se mettaient au lit d'ordinaire, la sœur aînée prit sur ses genoux, comme elle eût fait d'un petit enfant, Cora qui se coiffait pour la nuit. Depuis quelques jours elle l'avait vue triste et comme ennuyée; tout franchement elle le lui dit.

« Notre vie te paraît monotone, n'est-ce pas? ajouta-t-elle. Eh bien! j'y ai trouvé un remède, ma petite Cora. Écoute-moi jusqu'au bout. Je puis entrer comme gouvernante chez la marquise de Clairfeu, la mère de notre amie Hélène; j'élèverai ses deux plus jeunes enfants. J'aurai de

beaux appointements qui s'accumuleront peu à peu pour te former une dot, et tu resteras auprès de M^{me} Darcey qui offre de te traiter comme sa fille. C'est ce que tu désires, si je ne me trompe? »

Cora était devenue pâle. Elle se dégagea des bras qui l'entouraient et, debout, d'un ton de reproche amer :

« Tu me quitterais? dit-elle.

— Quant à cela, il le faudrait bien. M. de Clairfeu est nommé ambassadeur en Russie. Je suivrai sa famille. Ce sera l'affaire de quelques années...

— Yette! s'écria Cora avec un accent de détresse.

— Eh bien?...

— Tu détestais tant l'idée d'être institutrice dans une famille étrangère!

— Oui, j'avais des préventions... des préventions que maintenant je trouve absurdes. M^{me} Darcey m'a toujours dit, tu le sais, que ce serait pour moi, pour nous deux, le meilleur parti à prendre. D'ailleurs, je serai très bien chez les Clairfeu... ils auront toutes sortes d'égards... »

Yette parlait d'une voix brève et précipitamment, en détournant un peu la tête, afin de ne pas laisser voir à sa sœur les larmes qui s'amoncelaient

dans ses yeux malgré elle. Tout à coup, elle entendit un cri étouffé, un véritable cri de douleur, et sentit qu'on lui baisait les mains avec emportement. Cora s'était jetée à ses genoux.

« Oh ! disait-elle, ma bonne Yette, ma trop bonne sœur ! Tu ferais cela pour moi, pour une égoïste, pour une évaporée, pour une méchante fille qui t'attriste par ses sottises. Si tu les oublies, moi je ne les oublierai jamais, je te le promets ; je m'en voudrai toujours de t'avoir amenée à croire que je pourrais vivre sans toi ! Si tu savais comme je vais trouver notre petit appartement joli ! comme je vais m'y plaire ! Dis-toi une fois pour toutes que j'aimerais mieux mourir de faim avec ma sœur chérie, que d'être traitée loin d'elle comme une reine !... »

Yette voulut répondre ; Cora lui ferma la bouche par ses caresses.

Depuis cette petite scène, les liens si étroits déjà qui les unissaient parurent se resserrer encore. Elles avaient éprouvé toute la force de leur affection l'une pour l'autre. Yette ne parla plus d'entrer chez les Clairfeu, Cora ne se plaignit désormais d'aucune privation, allant jusqu'à dissimuler avec soin ses moments d'ennui, s'efforçant de faire croire à sa sœur, et de se persuader à elle-même,

qu'elle ne pouvait pas être plus heureuse. La musique remplissait ses heures de solitude. Elle se mit à étudier sérieusement, car elle avait fini par se dire qu'avec du talent elle pourrait, elle aussi, enseigner, aider Yette à porter leur commun fardeau. M. Mayer continuait à lui donner des leçons, et parfois, le soir, il montait de nouveau les quatre étages en compagnie de M^{lle} Aubry qui, presque tous les jours, après son souper, rendait visite à ses jeunes amies. Ces soirées-là étaient charmantes : on servait le thé au coin du feu dans de petites tasses chinoises, des reliques de famille ; M. Mayer, qui causait fort agréablement quand il se trouvait dans un milieu sympathique et qu'on le mettait à l'aise, racontait des anecdotes de son enfance nomade, du temps où il courait, avec son aïeul le ménétrier, les foires et les noces d'Alsace, jouant un peu de tous les instruments, et amassant des sous qu'il rapportait dans le pauvre ménage de sa mère veuve. Les détails comiques et touchants s'entremêlaient dans ses récits, et le temps passait vite à l'écouter ; puis il se mettait au piano, on voilait les lumières pour établir le crépuscule qu'il aimait et à la faveur duquel il improvisait pendant des heures, émerveillant son auditoire. Cora éclatait en applaudis-

sements ; très bonne musicienne elle-même, elle était capable de tout apprécier et d'analyser ses impressions. Yette, qui se bornait à adorer la musique, simplement, restait blottie dans un coin, les yeux à demi clos, croyant entendre vibrer autour d'elle tous les sons si chers qui avaient entouré son heureuse enfance, des sons du Paradis. Elle se sentait enveloppée comme d'un courant d'enthousiasme, de tendresse et de bonté, reposée de son labeur quotidien, enlevée en pleine harmonie, comme elle l'eût été en plein ciel, et ses larmes coulaient sans qu'elle trouvât rien à dire. M. Mayer semblait comprendre ce qui se passait en elle et le bien qu'il lui faisait. Sans attendre de compliment, il s'en allait plus fier et plus heureux qu'il ne l'eût été d'aucun succès, d'aucune ovation. Quand il était parti, Cora disait en battant des mains :

« J'ai quelquefois rêvé de fêtes ! Peut-on en imaginer de plus belles ?... Nous recevons à l'ordinaire un grand artiste qui refuse de se faire entendre chez des duchesses. Il n'y a pas, j'en suis sûre, deux maisons à Paris qui aient des soirées comme les tiennes, Yette ! Quelles magiciennes que les grandes mains de M. Mayer ! Mais n'est-ce pas dommage, ajoutait-elle étourdiment,

qu'un si habile homme prononce prune pour brune ?

— Tiens ! tu n'auras jamais que sept ans, petite folle, » répondait Yette, à demi souriante, à demi fâchée.

Ce fut cet hiver-là que Cora, autant pour s'habituer à vaincre l'ennui que pour faire à sa sœur un grand plaisir, entreprit de rédiger un cahier de notes et d'impressions relatives à la Martinique. Elle écrivait facilement et pensa que rien n'intéresserait Yette autant que le récit, même un peu décousu, de ce qui avait rempli sa vie durant leurs années de séparation. Dans ce cahier, elle fit revivre les paysages de l'île natale, la maison paternelle, les vieux serviteurs, les animaux favoris, et quand, le jour de l'an venu, elle offrit ce cahier, Cora fut payée de ses peines, voire de toutes les taches d'encre qu'elle s'était faites aux doigts, par le ravissement de sa chère Yette. Quelle plus grande joie, en effet, peut-on donner à l'exilé que de le ramener dans sa patrie ? Le cahier de Cora fut lu et relu à haute voix durant les longues soirées d'hiver. Nous en avons détaché, au hasard et pêle-mêle, quelques anecdotes, quelques descriptions qui nous ont paru pouvoir intéresser nos lecteurs, et contribuer à leur faire connaître

la Martinique. Cora montrait dans ce journal, à défaut d'autre talent, celui de peintre de portraits.

FRAGMENTS

DU JOURNAL DE CORA.

Février.

Tout ce mois-ci la terre a tremblé. C'est le premier tremblement de terre vraiment fort que nous ayons eu depuis cinq ans. La terre tremble bien de quatre à huit fois chaque année, mais d'une façon insignifiante. Une série de petites secousses a précédé cette fois la grosse, ainsi qu'il arrive ordinairement ; le soir, le ciel s'était pommelé de blanc, et papa avait prédit le malheur, d'autant que de novembre à mars c'est la saison. Avant la secousse, l'air est devenu calme, l'atmosphère accablante ; les feuilles ne bougeaient plus ; aucun oiseau ne chantait. Tout à coup un roulement sourd se fait entendre ; on dirait des chariots pesamment chargés, lancés au

galop sur une route en pente, puis, immédiatement après, une série d'oscillations non interrompues commence, puis cinq ou six secondes de repos, puis une nouvelle secousse. Heureusement les dégâts se sont bornés, chez nous, à la chute des vieilles mesures, à quelques fentes dans les charpentes de bois, à quelques lézardes dans les murs ; mais la montagne Pelée fume toujours ; les cendres qu'elle a jetées ont couvert le pays à plusieurs lieues de distance. Les toits de Saint-Pierre étaient tout blancs. J'ai eu bien peur, pour ma part, tandis que les boiserie craquaient et que les meubles se promenaient sur le plancher ; mais papa m'avait mise à l'abri, et son calme me rassurait. Ce qu'il y avait d'affreux, c'était le bruit, une sorte de bourdonnement sourd qui précédait chaque secoussé. On aurait dit un torrent descendu de la montagne, et on s'attendait réellement à disparaître. Les commères étaient enchantées de pouvoir prophétiser, elles déclaraient que toute l'île serait engloutie ; mais, grâce à Dieu, les tremblements de terre tels que celui de Lisbonne au siècle dernier, celui de Fort-de-France en 1839, et celui de la Pointe-à-Pitre en 1843, qui ont causé de si horribles désastres, sont rares. Le plus

grand accident, cette fois, a été la perte d'une goélette, que le coup de vent qui accompagnait le tremblement de terre a fait couler. Les Desroseaux, que nous avons vus ces jours-ci, nous ont dit qu'à Saint-Pierre les églises étaient remplies de gens en prières qui croyaient leur dernière heure venue. En face de la maison Desroseaux, se trouve l'école des enfants noirs ; à chaque secousse, ces deux cent cinquante marmots hurlaient tous à la fois. Le vacarme qu'ils faisaient était plus épouvantable que tout le reste, m'a dit Maxime.

1^{er} mars.

Aujourd'hui, grande fête à l'habitation. Papa a ramené Zaminotte, qu'il avait rencontré le long des chemins où il errait, selon sa coutume. Te rappelles-tu Zaminotte, le vieux nègre, flâneur tous les jours, violoneux par occasion et cordonnier habile?... Mais il a le tort d'aimer mieux boire que travailler. Quand l'argent lui manque, il se promène, attendant un hasard heureux, comme celui qui s'est présenté ce matin. Papa, en effet, l'a invité à prendre la queue de son cheval, ce qu'il a fait avec allégresse. On a fourni

à Zaminotte cuir, fil, formes, tire-pied, alène. Il va chausser toute la maison; mais cela prendra bien des jours, car souvent les enfants le dérangent pour lui faire racler son violon. Ce soir, il y aura bal. Malheureusement Zaminotte ne sait jouer qu'un air, toujours le même; les vieux nègres de l'habitation aiment mieux le tambour. Une dame de notre voisinage l'avait chargé cependant de donner des leçons à son fils, qui apprit le fameux air tant bien que mal. Les négroillons de cette habitation-là, plus difficiles que les nôtres, avaient composé des paroles pour accompagner cette sempiternelle mélodie :

Faites vite,
Faites vite,
Finissez donc,
Allez-vous-en!

Mais Zaminotte ne s'en allait pas, il trouvait la place bonne. On finit cependant par le congédier, parce que son élève ne faisait plus de progrès.

15 mars.

Nous avons organisé hier une partie de rivière bien amusante. En attendant le déjeuner,

on a pris des merles. Il suffit d'imbiber de tafia des poignées de farine de manioc¹, que l'on dispose sur les roches au milieu de l'eau. Les merles viennent manger cette farine, s'enivrent et se laissent prendre à la main. Il est curieux qu'un oiseau qui passe pour méfiant et rusé, qui sent l'odeur de la poudre, à ce que prétendent les nègres, car, avec un fusil, il est presque impossible de jamais le tenir à portée, il est curieux, dis-je, que ce merle madré succombe si facilement à la gourmandise. Bien entendu, nous n'avons pas gardé nos prisonniers ; ils sont trop utiles en liberté ; que deviendraient les bœufs, les vaches et les chevaux dans nos savanes, si le bec intrépide et familier des merles ne les délivrait pas des tiques, ces vilains petits insectes parasites dont la morsure est si douloureuse ? Aucune bête à cornes ne demeurerait peut-être en bon état, sans les services du merle qui, en se perchant sur son dos, sur sa tête, en becquetant ses pieds, supplée à l'incurie des gardiens. Nous avons donc lâché nos merles, après avoir

1. Le manioc est un arbrisseau noueux, rempli d'excroissances qui viennent à tous les endroits d'où tombent les feuilles. Son bois est tendre ; ses racines râpées donnent une excellente farine, aussi nourrissante que celle du froment.

admiré leur beau plumage noir et constaté une fois de plus que leur bec reste noir aussi, contrairement à ce que nous dit sœur Yette des merles d'Europe. Le soir, les captifs libérés se réunissaient tous sur les branches élevées d'un courbaril¹, et se félicitaient sans doute, par leurs cris assourdissants, d'avoir échappé au danger de la cage et de la broche. Quelle différence entre ce tapage discordant du soir et leur joli chant du matin que les nègres appellent la prière des merles ! Te rappelles-tu quand notre *da* nous faisait écouter la petite phrase musicale qui, avec un peu de bonne volonté, permet d'entendre : « Merle, prie Dieu, prie Dieu ! »

3 avril.

Nous avons, cette année, jusqu'à cinq paires de rossignols nichées sous le toit de la maison,

1. Le courbaril est un des arbres les plus hauts et les plus magnifiques du pays ; son écorce est grise, son bois rouge et massif ; ses feuilles, de moyenne grandeur, poussent doubles sur chaque tige, de sorte qu'elles ont la forme d'un pied de chèvre fendu au milieu. Il porte un grand nombre de fruits durs, revêtus d'une écorce, et qui renferment à l'intérieur, avec de gros noyaux, une farine fibreuse, dont on peut faire un pain ayant goût et couleur de pain d'épice.

dans des trous et dans des nœuds de bambous ouverts d'un côté, qu'on a eu la bonne idée d'attacher là, il y a des années. Depuis, ils sont revenus tous les ans chercher le même gîte. Yette nous dit que le rossignol européen a un chant plus mélodieux et qu'il chante la nuit; mais notre rossignol des tropiques a bien son mérite : il signale la présence du serpent. Aperçoit-il le terrible trigonocéphale, il fait entendre un cri particulier et va se percher au-dessus du reptile en répétant le même cri. Aussitôt les nègres d'accourir pour tuer l'ennemi. Cela est cause que jamais personne ne fait de mal à un rossignol.

Mai.

Tom avait rapporté, il y a quelques semaines, des œufs ronds enveloppés d'une coque dure et transparente, les œufs de cette tortue de terre qu'on appelle molocoye; guettant la pondeuse, il les avait tirés de la terre où elle les enfouit. Les œufs, logés dans une boîte remplie de coton, sont éclos, et nous avons des petits molocoyes gros comme des noix, dont la carapace ressemble à de la peau de chagrin; leur corps est cou-

vert d'écaillés luisantes tachetées de rouge et de jaune. Ils resteront dans leur boîte, où nous les nourrirons de fruits et d'épluchures de légumes, jusqu'au moment où on les lâchera dans la basse-cour ; là on les verra vite trotter derrière les poules. Nous avons déjà beaucoup de tortues. Quand Tom a vu éclore celles-ci, il a pleuré en se rappelant tous les œufs de molocoye qu'il avait déterrés avec mamselle Yette, qui, les ayant élevées, ne voulait jamais qu'on les mangeât.

17 juin.

Le sonneur de cloches de notre église, Brise-Morue, est mort ! Personne ne connaissait son âge. On aurait pu lui donner de trente à soixante ans. C'était un mulâtre foncé, d'un jaune terreux, la tête longue, les joues creuses, les yeux ronds et une seule dent au milieu de la mâchoire supérieure, mais quelle dent !... longue d'un pouce. Avec cela, un corps gigantesque et osseux, d'une maigreur sans pareille. Sa taille, déjà trop haute, l'eût été bien davantage si les deux jambes grêles complétant sa personne n'avaient offert l'image d'une paire de ciseaux ouverts,

tant elles étaient cagneuses. N'importe, Brise-Morue prétendait qu'il était né bel homme, mais que son maître avait eu l'abominable méchanceté de couper le pied d'un papayer¹ très élevé, au sommet duquel il l'avait envoyé cueillir des fruits. Cette chute avait été cause de la difformité de ses pauvres jambes, encore agiles, du reste.

Quant à son nom de Brise-Morue, il lui venait du pari qu'il avait fait gagner à quelqu'un d'engloutir dans son estomac, toujours complaisant, une grosse morue salée dans laquelle il mordit à pleine bouche. Il faut dire que le pauvre diable était simple d'esprit, presque idiot, croyait-on, inoffensif d'ailleurs. On ne lui connaissait qu'une passion au monde, l'amour de sa cloche, la cloche de notre église dont il était sonneur. En vingt ans il n'arriva qu'une fois à un autre que lui de la mettre en branle. Encore réussit-il à terminer la

1. La plupart des terres nouvellement défrichées produisent sans culture le papayer, arbre mince, élancé, et d'un bois si tendre qu'on le coupe aisément d'un coup de serpe. Ses feuilles ressemblent à celles du figuier de France, mais deux fois plus grandes; dessous se trouvent des fruits attachés immédiatement à l'entour de l'arbre; leur chair, semblable, en apparence, à celle du melon, est fade et douceâtre.

sonnerie. Maman l'avait envoyé porter au loin une lettre pressée en lui promettant une belle récompense. En route, il entend soudain la voix de sa cloche chérie et perd la tête. Cachant la lettre sous une roche où il devait l'oublier ensuite, il prend ses jambes torses à son cou et arrive avant la fin de la sonnerie, qu'il a le bonheur d'achever. La cloche tinte son glas aujourd'hui, pauvre Brise-Morue !

Août.

Un de nos nègres, le vieux Labataille, rentrant tard dans la nuit, a été piqué par un serpent. Il avait vu sur son chemin quelque chose de semblable à une torche¹, et il a eu l'imprudence de pousser ce quelque chose du pied ; aussitôt il s'est senti piqué à l'orteil. Il avait plu tout le jour, et Labataille dut marcher dans l'eau un quart d'heure encore, ce qui aggrave toujours la morsure du serpent. Le lendemain, la jambe de Labataille était grosse comme une barrique et son bras du

¹ 1. Couronne d'herbes ou de linge que les nègres mettent sur leur tête pour la préserver du contact des charges qu'ils portent.

même côté déjà lourd. Papa voulait demander un médecin à Saint-Pierre, mais le blessé réclamait à grands cris Sainte-Cécile, le panseur nègre. Celui-ci est donc venu, et papa, qui craignait de se trouver en présence d'un de ces prétendus sorciers-guérisseurs dont il condamne le plus qu'il peut les pratiques superstitieuses, fut étonné de la dignité des allures de ce vieillard, qui traite les maladies des bêtes et des gens d'après les seules données de ses observations et de sa longue expérience. Il a la voix douce et lente, des façons polies, une démarche posée. Certainement il est pénétré de sa valeur personnelle, mais cette valeur est réelle ; on sent tout de suite que l'on n'a affaire ni à un sot ni à un charlatan. Le traitement fut très simple : quelques scarifications autour de la blessure, une compresse imbibée de jus de citron, force petits verres du même liquide et d'autres boissons destinées, celles-ci, à provoquer une transpiration violente. Malgré tout, l'état du malheureux Labataille parut d'abord empirer plutôt qu'il ne s'améliorait. Il fut paralysé du côté où il avait été piqué, et la gangrène envahit le pied, mais Sainte-Cécile ne se découragea pas. Il est resté un mois à la maison et n'a quitté son malade que guéri, nous laissant tous très convaincus de ses talents.

Pour faire bien comprendre la différence qui existe entre un penseur consciencieux tel que Sainte-Cécile et le vulgaire sorcier, devineur, *quimboiseur*, comme on le nomme, je raconterai l'événement qui vient d'avoir lieu chez notre voisine, M^{me} Bellune.

On avait volé une bague dans la maison. Pour découvrir le coupable, M^{me} Bellune envoie chercher un fameux quimboiseur, Criquet. Criquet, consulté, déclare qu'il ne peut donner une solution immédiate, qu'il lui faut un peu de temps. Pour commencer, il s'installe commodément et déjeune avec les domestiques. En sortant de table, il appuie la main sur son estomac, et dit d'un ton pénétré : « Mi ion qui pris toujours » (en voilà toujours un de pris). Ces mystérieuses paroles émeuvent très vivement une partie de la domesticité, qui ne le perd pas de vue. Après le souper, plus copieux encore que le déjeuner, même manière : « Deux qui pris ! » Là-dessus il va paisiblement se coucher. Le lendemain matin, il rendait la bague et sa réputation de sorcier, d'*homme qui fort*, avait été affirmée par une merveille de plus. M^{me} Bellune sut depuis que la bague avait été volée par trois domestiques de la maison. Quand ils entendirent Criquet dire en sortant de

table : « En voilà toujours un de pris, » ils crurent qu'il avait découvert un des complices ; le soir, ils restèrent persuadés qu'il était sur la trace du second, et, pendant la nuit, ils allèrent lui remettre la bague, plus une offrande afin d'acheter son silence. Criquet accepta leur argent et aussi la récompense promise pour la bague. Sur celle-ci il ne comptait pas beaucoup, pensant que les repas plantureux qu'on lui avait servis pendant son séjour sur l'habitation seraient le seul profit qu'il retirerait de sa campagne. Aussi avait-il eu soin d'en compter le nombre : un de pris, deux de pris, — ce que les coupables avaient interprété à leur manière.

« Que dites-vous de l'histoire? demanda M^{me} Bellune à maman, après la lui avoir contée.

— Elle est très comique, répondit maman ; une seule chose m'étonne, c'est qu'une femme d'esprit telle que vous ait eu l'idée de faire appeler un *quimboiseur*.

— Comment ! s'écria notre voisine, ne voyez-vous pas que c'était le seul moyen de frapper l'imagination des nègres de la maison et de me faire rendre ma bague que je croyais bien volée?

— Vous l'avez retrouvée en effet, répondit maman, ce qui vous donne matériellement raison ;

mais, en feignant de partager leurs superstitions, vous ne moralisez ni n'instruisez vos gens. Les miens savent que je ne crois pas aux *quimboiseurs*, et ils ne m'ont jamais volée. »

1^{er} septembre.

Papa m'a menée hier voir une négresse plus que centenaire qui se rappelle avoir émigré avec ses maîtres au temps du général de Rochambeau, à qui fut confié le commandement des troupes que Louis XVI envoya, en 1780, se joindre à l'armée de Washington, pour servir la cause de l'indépendance américaine.

Dame Gardée, ainsi nommée, parce que, dans son enfance, elle gardait les troupeaux tout en jouant avec son petit maître, dont le fils est mort septuagénaire, Dame Gardée habite une petite case assez propre, où elle fait du feu dans un canari, sorte de vaisseau de terre placé sur trois roches au milieu de la case. Elle a un petit jardin où tout pousse pèle-mêle, les gombos¹, les

1. Le gombo est le fruit rafraîchissant d'une sorte de mauve à grande fleur jaune; sa pulpe extérieure est verte et duveteuse. Coupé et jeté dans l'eau, il rend cette eau mucilagineuse.

pois d'Angole¹, les patates², les herbes contre la fièvre, le mal de tête, le mal d'estomac, le thiac³ des petits poulets, les piqûres de serpents, etc.... Sur tout cela courent des potirons et des concombres qui étouffent le reste. Elle élève une poule, et, en m'apercevant, m'a offert un de ses œufs, comme les nègres de la campagne ne manquent jamais de le faire aux personnes qui entrent chez eux pour la première fois. Elle a aussi un chien et un petit chat et cause avec eux, les pieds dans les cendres de son foyer, jusqu'à une heure assez avancée de la nuit. Quand il fait beau clair de lune, c'est assise sur le pas de sa porte qu'elle parle à ses deux amis. Dame Gardée raconte avec une étonnante lucidité tous les faits qui remontent loin dans le passé. Papa lui ayant demandé si elle se souvenait du général de Rochambeau : « Parbleu ! dit-elle, mais c'est l'autre jour, ça ! » En revanche, elle a perdu la mé-

neuse au point de la faire filer. Il entre dans la composition du calalon.

1. Plante qui rampe quand elle ne grimpe pas, et qui produit des gousses remplies de fruits très savoureux.

2. Excellente racine qui, cuite, a un goût presque semblable à celui de la châtaigne bouillie. Aux îles, on mange des patates comme ailleurs des pommes de terre.

3. Maladie.

moire des choses récentes, et pourtant la bonne femme m'a parlé de ma sœur Yette, qui lui donnait des sous pour acheter du tabac.

6 octobre.

M. le curé nous a, l'autre soir, appris un trait de dévouement pieux qui a touché papa et que nous voulons récompenser.

Il y a près d'ici un jeune nègre africain nommé Mavongo, qui travaille sur les habitations sucrières des environs et ici même assez souvent. Ce Mavongo trouve encore le temps de servir d'esclave, plutôt que de domestique, à une vieille négresse qui n'a sur lui d'autres droits que ceux d'une marraine. Il est vrai que ces droits sont les plus sacrés aux yeux des Africains; ils ne trouvent pas apparemment que ce soit trop de donner sa vie aux gens à qui ils doivent le bienfait de la religion. Mavongo travaille au jardin de la négresse, vend le lait de ses vaches, soigne ces dernières et verse religieusement entre les mains de Marraine, chaque samedi soir, le salaire de la semaine. Papa m'autorise à donner toutes mes petites économies au bon Mavongo, pour se faire

habiller, car, si l'on n'y veille, jamais il n'aura rien à lui tant que vivra Marraine, qui du reste l'aime comme un fils. J'ai dessiné de souvenir le portrait de ce filleul modèle; c'est à sa manière un joli garçon, bien que ses yeux n'aient pas de blanc. A peine voit-on, près de la glande lacrymale, quelque chose de moins noir que le reste du visage, une sorte de tache sanguinolente.

M. le curé, le jour où il nous a raconté la belle histoire de Mavongo, avait amené avec lui un autre prêtre, très amusant conteur, le curé du Gros-Morne. Tu sais que le Gros-Morne passe pour la Béotie de la Martinique. Le curé, nouvellement arrivé de France dans ce temps-là, prie un matin le jeune nègre qui le servait d'aller cueillir dans le jardin du presbytère un régime de bananes. Le nègre prend un coutelas et, pour avoir le régime, s'en va couper le bananier lui-même, qui était d'une grande beauté. Colère du curé, ignorant que le même tronc de bananier porte une seule fois des fruits et sèche ensuite, mais que, pour un que l'on coupe, la racine en pousse six autres. Le nègre se laisse gronder et va raconter partout aux Gros-Mornais que leur curé est stupide au point de ne rien entendre à la culture des bananes.

Les paroissiens nègres, là-dessus, se moquèrent tant et tant, que leur pasteur, jeune homme très gai à cette époque, résolut de se venger par une inoffensive plaisanterie. Il possédait une tonnelle à laquelle avait grimpé un pied de concombres ; vite il en fait disparaître les fruits, puis le dimanche venu, suspend à leur place quelques petits saucissons de Marseille. Au sortir de la messe, il invite à déjeuner ceux de ses paroissiens qui s'étaient le plus amusés à ses dépens, et envoie devant eux son domestique cueillir deux saucissons dans l'arbre. Aussitôt les nègres de conclure que le saucissonnier est un arbre de France qui a fort bien réussi au Gros-Morne. Ils trouvent le fruit excellent et ont soin de serrer précieusement les grains de poivre qu'il renferme, les prenant pour les graines mêmes de la plante merveilleuse. Le curé riait sous cape à son tour. Rentrés chez eux, les nègres sèment soigneusement leurs graines et répandent l'histoire. C'est à qui viendra déjeuner désormais chez M. le curé ; cependant, l'un d'eux, plus rusé que les autres, finit par se renseigner auprès d'un savant de la ville, et, retournant au presbytère certain dimanche, prend hardiment un saucisson tout entier qu'il glisse dans sa poche.

« Ça vient peut-être mieux, dit-il, par plant que par graine. »

Le curé comprit que les Béotiens du Gros-Morne commençaient à se déniaiser.

« Moi aussi, dit-il, je me connais maintenant en bananiers; vous voyez que l'expérience seule éclaire et qu'il ne faut jamais se moquer des ignorants. »

Il lui en avait coûté quelques saucissons; mais la leçon fut comprise, et on lui rendit le respect qu'il avait failli perdre.

Décembre.

Les nègres sont naturellement hâbleurs, et souvent leurs vantardises sont si drôles qu'on ne peut s'empêcher d'en rire. Du reste, bien des *béqués* (blancs) pourraient leur en remontrer sur ce point; les Martiniquais passent pour être les Gascons des Antilles.

On racontait ici, l'autre jour, que deux patrons de pirogues s'étaient porté un défi, au sortir du Carénage de Fort-de-France. L'un deux chavira devant l'îlot des Ramiers. Quand, après avoir relevé son canot, il rejoint son camarade, celui-ci veut lui faire avouer sa défaite.

« Jamais ! répond l'autre ; tu n'as donc pas vu qu'au train dont j'allais, j'aurais coupé en deux l'îlot des Ramiers ? Dans quels embarras cela m'aurait mis avec le gouvernement ! J'ai mieux aimé faire capoter ma pirogue... »

Et l'îlot des Ramiers est surmonté d'un fort!...

.....

Le journal de Cora continuait longtemps sur ce ton de menus commérages ; sa plume alerte allait à travers champs, glissant de ci de là. Parfois Mesdélices, sa besogne terminée, entraît sur la pointe du pied et s'asseyait dans un coin pour écouter.

La lecture était interrompue par ses bons rires sonores, inextinguibles, chaque fois qu'il s'agissait d'un incident dont elle avait été témoin, d'une personne qu'elle connaissait. Quand, au contraire, revenaient les noms vénérés du maître et de la maîtresse défunts, elle joignait les mains et marmottait une petite prière ; le jour où il fut question d'elle dans un récit, elle perdit littéralement la tête et prit des airs d'importance comi-

que, persuadée que ses faits et gestes passeraient à la postérité :

« Oui, oui, racontait-elle aux autres bonnes de la maison, c'est Mesdélices qui fé li ça ! Le journal i dit que Mesdélices i fé li ça ! »

Longtemps elle ne parla plus d'elle-même qu'à la troisième personne, comme d'une célébrité.



ET, TRIOMPHANTE, ELLE ÉTALA SON ŒUVRE.

CHAPITRE XXI

LE BAL

En dépit de ses résolutions de sagesse, Cora sauta pour la première fois au cou de M^{lle} Aubry, lorsque celle-ci, vers l'époque de Pâques, vint annoncer qu'elle comptait donner un bal au pensionnat, un vrai bal, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de son gouvernement, de ses noces d'argent, comme elle disait, avec l'Instruction publique. « Ainsi, ajouta-t-elle, préparez-vous, mesdemoiselles ! J'ai accordé huit jours pour cela. Peut-être est-ce trop. J'ai déjà peur que la fête ne soit brillante à l'excès ! Il m'a fallu écrire aux parents pour les prier de modérer certains envois de fanfreluches, qui devenaient l'unique préoccupation d'une bonne partie de mes petites filles ; en récréation, on ne joue plus, on essaye ;

en classe, on n'a plus la tête à ses leçons. Heureusement les noces d'argent d'un pensionnat n'ont lieu qu'une fois, et nous avons le temps d'attendre jusqu'aux noces d'or de la cinquantaine ! »

Yette remarqua que sa sœur, si joyeuse tout d'abord, était peu à peu devenue pensive. Quand M^{lle} Aubry, son invitation faite, les eut quittées :

« Eh bien, dit Yette, voilà qui est très amusant, mais nous n'avons point de robes !

— Si M^{me} Darcey était ici, elle nous en enverrait, j'en suis sûre, ou bien Polymnie insisterait pour nous prêter les siennes.

— Sans doute, mais les Darcey sont en voyage.

— J'ai bien ma robe de première communion, dit Cora avec un soupir; en défaisant les plis....

— Oui, elle ira tant bien que mal, mais j'ai peur qu'elle ne soit toujours trop courte !...

— Pourquoi me dis-tu cela ? gémit la pauvre Cora, — et ses lèvres eurent un léger frémissement, — pourquoi ? puisque je ne peux en avoir d'autre ?

— C'est vrai, dit gaiement Yette, il faut en prendre ton parti et tâcher de te divertir quand même. Il y en aura peut-être d'aussi mal attifées que toi ! »

Cora trouva sa sœur bien cruelle d'insister autant sur ce qui lui était vraiment très dou-

loueux ; mais elle eut le courage de ne rien répondre d'aigre ni de désagréable. Elle essaya la robe de première communion, découvrit que le corsage était si étroit, qu'on n'en pouvait rapprocher les deux côtés, et qu'il y avait un accroc dans la jupe, entreprit de rélargir, de raccommoder tout cela, y réussit fort mal et se demanda si elle ne ferait pas mieux de renoncer à la fête, puis craignit de paraître sotte, pleura un peu en l'absence de Yette, tâcha de jouer l'insouciance quand celle-ci revint de ses leçons, et ne réussit à persuader sa sœur que d'une chose : c'est qu'elle s'efforçait décidément de surmonter ses petites velléités de coquetterie et de vanité. Ce fut une grande satisfaction pour Yette, qui jamais n'avait été si joyeuse :

« Je ne la reconnais pas, pensait Cora. On dirait qu'elle est tout à fait indifférente à ma peine. Pourtant elle doit bien la deviner. Mesdélies elle-même s'aperçoit que j'ai toujours les yeux rouges depuis qu'il est question de ce malheureux bal ! »

Cora ne savait pas que tous les soirs, quand elle était endormie, Yette se relevait sans bruit, passait une robe de chambre, rallumait la lampe, ranimait les tisons dans la pièce voisine, puis

tirait de leur cachette des patrons découpés, de la gaze, des rubans. Jusqu'à l'aube ses mains diligentes taillaient, garnissaient, cousaient, posant ici un nœud, là une fleur, complétant enfin la plus simple mais la plus fraîche des toilettes de jeune fille. Le matin la retrouvait pelotonnée dans son lit pour mieux tromper Cora, mais, de fait, elle ne dort pas pendant près d'une semaine. Aussi, la veille du bal, avait-elle si mauvaise mine, que sa sœur, inquiète de la voir malade, ne pensait plus du tout à la grande question des chiffons.

« Si nous essayions cette fameuse robe blanche », dit enfin Yette quand elle eut terminé sa tâche.

Cora, fort tristement, alla chercher la robe de mousseline, repassée tant bien que mal par Mesdélises.

« Ce n'est pas celle-là que je te demande ! » dit Yette.

Et, triomphante, elle étala son œuvre, un vrai nuage blanc floconneux et semé de petites bruyères roses. Mesdélises vint admirer, s'extasier, rire et sauter avec ses maîtresses d'aussi bon cœur que si la jolie toilette eût été pour elle-même.

« Et toi? dit tout à coup Cora dont l'ivresse

tomba comme par enchantement, comment donc seras-tu habillée ?...

— I jamais pense à li ! dit Mesdélices.

— C'est vrai, s'écria Yette, je n'y ai pas pensé ; mais bah ! personne n'y fera, je crois, grande attention. Ma robe de soie suffit...

— Une robe montante, une robe noire !

— Eh bien, dit Yette, *je ferai tapisserie* ; comme toutes les mamans, je regarderai ma fille. »

En prononçant ces mots, elle leva les yeux vers le portrait de sa mère, et il lui sembla que celle-ci souriait.

Dès le lendemain, commença le brouhaha de la fête. On n'eût pu dire ce qui faisait le plus de bruit du marteau de la porte d'entrée ou de la langue de ces demoiselles. Dans le parloir et la grande classe, les tapissiers clouaient des draperies, accrochaient des guirlandes, rangeaient des banquettes ; les grandes se désespéraient de n'avoir qu'un miroir pour six ; les petites pensaient surtout au buffet, qui devait être abondamment garni de glaces, de pâtisseries et de sirops. Sans doute M^{lle} Agnès serait préposée à le garder dans la crainte des indigestions ; mais, sans doute aussi, la surveillance de M^{lle} Agnès serait moins rigoureuse qu'en classe.

Chaque grande était chargée de pomponner de de son mieux une petite.

Dans leur chambrette, Yette et Cora se préparaient, elles aussi, c'est-à-dire que la première coiffait et habillait la seconde. Celle-ci fut aisément charmante, sa beauté naturelle de fleur des tropiques aidant à l'effet de la parure. Quand elle fut habillée, Yette ne put retenir un cri d'admiration.

« Ces demoiselles croiront voir Cendrillon en personne arrivant chez le roi.

— Grâce à qui ? Grâce à ma bonne marraine, fée que tu es ! répondit Cora en l'embrassant. Mais dépêchons-nous, il est déjà tard et j'entends les violons. »

La toilette de Yette ne prit pas beaucoup de temps ; elle était semblable en somme à celle de toutes les sous-maîtresses qui ne dansaient pas et au milieu desquelles Yette alla s'asseoir. Comme elle l'avait dit elle-même, cette grande jeune fille en noir devait passer inaperçue. M^{lle} Aubry donnait à ses acolytes l'exemple d'une austère simplicité. Du reste elle s'acquittait fort bien de son rôle de maîtresse de maison ; ses élèves étaient ses invitées ce soir-là ; elle s'efforçait donc de tempérer la majesté qui lui était habituelle par

un grain de bienveillance, sans pouvoir toutefois s'abstenir absolument de quelques observations.

« Six sandwiches coup sur coup, M^{lle} Mathilde ! c'est trop pour votre estomac et pour les bonnes façons. Est-ce ainsi que vous comptez vous bourrer dans le monde lorsque M^{me} votre mère vous y conduira ?

« Si vous continuez de rire aussi haut, mademoiselle Blanche, je serai forcée de vous envoyer coucher.

« Allons, ne restez pas près de cette fenêtre ouverte, mademoiselle Adrienne, vous avez trop chaud !... Croyez-en mon expérience. Les vieilles personnes savent comment se prennent les rhumatismes !

« Moins de vigueur en polkant, M^{lle} Camille, vous mettez toutes vos danseuses en nage ! »

Cette dernière recommandation de M^{lle} Aubry suffit à indiquer, je crois, que ces demoiselles dansaient entre elles le plus souvent ; il n'y avait en fait de cavaliers masculins que quelques professeurs ; mais le maître de dessin était trop vieux pour danser, le maître d'écriture avait la goutte ; restait le maître d'allemand, un réfugié polonais dont la grande barbe et la physionomie terrible

effrayaient ses danseuses, au point qu'avec lui elles partaient sans exception à contre-mesure. Quant à M. Trianon, qui s'intitulait fièrement sur ses cartes « professeur de danse et de maintien, » il avait fort à faire pour guider les « petites divisions » à travers le labyrinthe des *Lanciers*, et pour rappeler à l'ordre les fillettes au-dessous de douze ans qui donnaient avec empressement la main gauche quand il fallait donner la main droite, et la main droite quand il fallait donner la gauche.

« Mesdemoiselles, murmurait-il en décrivant des pas de cavalier seul, de grâce, mesdemoiselles, rentrez la ceinture... la poitrine effacée... levez la tête... là!... un abandon élégant... et naturel surtout ! Très-bien... une, deux, trois... une... deux... ce n'est plus cela du tout ! vous n'y êtes pas... »

Une chute bruyante d'Héloïse Pichu, qui avait exécuté dans la pastourelle une glissade trop audacieuse, soulevait des rires fous quand la princesse Cendrillon fit son entrée. Yette l'avait bien prévu : les rires cessèrent comme par enchantement ; il se fit un silence suivi d'un murmure flatteur et de compliments aussi vifs que sincères. Ce fut bien mieux encore quand

Cora se mit à danser avec cette désinvolture créole qui prête à tous les mouvements une grâce, une légèreté quasi-aérienne. On fit cercle autour d'elle. Le regard farouche du Polonais s'adoucit singulièrement lorsqu'elle lui accorda la prochaine contredanse. Enfin M. Mayer, qui n'arriva qu'assez tard, eut à peine salué M^{lle} Aubry qu'il se dirigea vers la reine du bal et l'invita galamment à son tour. Il l'invita même deux fois, trois fois de suite, et lui dit qu'elle ressemblait, sous ses clochettes de bruyères, à la *Titania* de Shakespeare.

Jamais Cora n'avait été aussi satisfaite de toutes choses et d'elle-même ; mais elle savait où faire remonter la source de ce contentement, et par intervalles son regard cherchait avec une reconnaissance infinie celui de Yette, qui se sentait alors parfaitement heureuse, bien que personne ne s'occupât d'elle. Les attentions dont M. Mayer paraissait entourer sa sœur ne lui échappaient pas et confirmaient ses espérances intimes.

« Il est si absorbé par Cora, pensa-t-elle, qu'il n'a pas même songé à me dire bonsoir. »

Et une tristesse inexplicable lui vint avec cette pensée, tristesse bien fugitive, du reste, qu'elle se reprocha aussitôt comme un mouvement

d'égoïsme. N'importe, elle se sentait isolée dans cette foule joyeuse et bondissante. Le bruit rythmé des pas, celui de l'orchestre bourdonnaient dans sa tête alourdie comme par la fièvre.

« Est-ce que mademoiselle votre sœur n'est pas ici ? je ne l'aperçois nulle part, » demandait cependant M. Mayer.

Tout à coup Yette entendit sa voix auprès d'elle.

« Je vous aurais cherchée longtemps, mademoiselle, avant de deviner votre cachette dans cette embrasure de fenêtre ! Comment ! vous ne dansez pas ? »

Elle lui montra gaiement sa robe noire et répondit :

« Je ne suis qu'un chaperon. Ne trouvez-vous pas que toutes ici, alignées sur notre banquette, nous avons l'air de vieilles poules sur un perchoir ? »

— J'ai grande envie de vous faire descendre de ce perchoir pour un dernier tour de valse.

— Vous oseriez vraiment faire danser un tel épouvantail ?

— Je l'oserais, et même la grâce que vous me feriez aurait d'autant plus de prix à mes yeux, que vous ne comptiez danser avec personne.

— La grâce !... que de cérémonies ! Si cela peut vous faire le moindre plaisir que je danse, je danserai, dût-on se moquer de moi.

— Cela me fera un très grand plaisir. »

Elle valsa donc dans sa robe noire, et valsa même très joliment, bien qu'elle n'eût pas la prétention de rivaliser avec Cora sous ce rapport ni sous aucun autre.

Jusque-là, personne n'avait remarqué sa toilette négligée, tant elle était restée à l'écart ; mais, quand elle se mêla aux danseuses, quelques petites sottises firent tout bas la réflexion qu'elle avait oublié de s'habiller.

« Ne voyez-vous pas, s'écria Héloïse Pichu avec une honnête indignation, qu'elle a tout donné à sa sœur sans rien réserver pour elle ? »

Un peu avant la fin du cotillon, Yette fit signe à Cora, qui ne la suivit qu'à regret, et toutes deux remontèrent dans leur paisible petit logis. La nuit était fort avancée, les bougies commençaient à s'éteindre, les fleurs à se faner, des lambeaux de gaze et de mousseline jonchaient le parquet ; mais l'infatigable Cora aurait volontiers sauté jusqu'au matin. Avant de se coucher, elle embrassa deux ou trois fois sa sœur sur les deux joues.

« Si tu savais ! répétait-elle, si tu savais la

grande nouvelle ! mais j'ai juré de ne rien dire encore ! »

Yette crut deviner le secret qu'elle lui cachait et se promit de l'interroger le lendemain. Une anxiété vague la tint longtemps éveillée.



JE N'OSAIS TE LE DEMANDER, MON BON FRANZ.

CHAPITRE XXII

MALENTENDU

Elle venait de se lever pour se rendre à ses leçons comme de coutume, Cora dormait encore, quand deux coups discrets furent frappés à la porte. C'était M^{lle} Aubry.

« Quel événement vous amène ? demanda Yette toute surprise.

— Un événement, en effet, répondit la directrice avec solennité. J'ai tout mon temps ce matin pour causer, ma chère, ayant accordé un demi-congé nécessaire à ces petites enragées, qui ont grand besoin de repos après leurs fatigues d'hier.

— C'est que moi je n'ai pas congé, fit observer Yette. On m'attend avant neuf heures. J'aurai le regret de vous quitter bien vite. »

Tout en parlant, elle achevait d'agrafer sa robe et de nouer son chapeau.

« Bon ! une minute suffira pour ce que j'ai à dire : Yette, je vous le répète, il s'agit d'une affaire de la plus haute importance. M. Mayer, — et M^{lle} Aubry s'arrêta pour regarder la jeune fille droit dans les yeux, — M. Mayer m'a chargée de demander en son nom la main de M^{lle} de Lorme. »

Yette changea de couleur et laissa échapper un petit cri.

« Cela vous étonne ?... »

— Eh bien ! dit Yette, se remettant, eh bien ! non... Pour être tout à fait franche, je vous avouerai que je m'y attendais un peu.

— Vraiment ?...

— Et que surtout je le souhaitais du fond de l'âme !

— A la bonne heure ! s'écria en riant M^{lle} Aubry. Voilà ce que j'appelle parler net ! Ainsi je puis répondre sans plus de retard que vous consentez ?

— Oh ! s'il ne s'agissait que de mon consentement, vous pourriez l'emporter tout de suite, mais... — le visage candide de Yette exprima une certaine inquiétude, — mais ce n'est pas assez que je trouve M. Mayer l'homme le meilleur, le plus distingué, le plus digne d'estime et d'affection qui soit au monde....

— Bah ! Il me semble à moi qu'il n'en faut pas davantage.

— Y pensez-vous, mademoiselle?... En si grave matière, on doit d'abord prendre l'avis des personnes intéressées !

— Sans doute ; mais, puisque je vous affirme que le choix de M. Mayer a été longuement mûri !... Vous pouvez m'en croire ; je suis depuis des mois sa confidente, et, sans mes conseils, il se serait déjà déclaré. Quant à la demoiselle...

— C'est elle justement qui me préoccupe, dit Yette avec embarras, elle est bien jeune...

— Mais non ; M. Mayer n'est pas de cet avis. Il la trouve d'un âge parfaitement assorti au sien.

— Pourtant... Enfin, elle fera peut-être des objections... elle n'a jamais songé au mariage... Il faudra la laisser réfléchir...

— Mais, d'après ce que vous me disiez à l'instant même de vos sentiments...

— Je ne vous ai parlé que des miens, interrompit vivement Yette, rien ne m'autorise à me prononcer sur ceux de Cora. Permettez que nous nous consultations.

— Soit ! Je m'étonne cependant de l'importance que vous accordez à l'avis d'une enfant.

— Comment !... »

Elle n'acheva pas. Cora venait d'entre-bâiller la porte et montrait sa jolie tête ébouriffée, encore toute somnolente.

« Nous en reparlerons ce soir, dit M^{lle} Aubry ; du reste, M. Mayer viendra lui-même plaider sa propre cause...

— M. Mayer?... Il est question de M. Mayer?... dit Cora en se frottant les yeux, tandis que la maîtresse de pension redescendait l'escalier.

— Oui, ma chérie, lui dit Yette, et je te supplie de peser très sérieusement l'offre qu'il nous fait, de ne pas t'arrêter à des bagatelles, à son accent, à sa tournure, à la grandeur de ses mains, de ne pas me répondre par des enfantillages quand je te demande : Que penses-tu de lui pour mari ?

— Ne consulte pas mon goût, interrompit en riant l'espiègle, il lui serait absolument défavorable.

— C'est pourtant un grand artiste, un noble caractère, un homme dont la femme la plus exigeante doit être fière de porter le nom, dit Yette avec quelque sévérité. Le repousser à la légère serait déplorable et absurde !

— Aussi sera-t-il agréé, je gage !

— Ce que tu disais tout à l'heure était donc

pour me tourmenter, méchante? tu l'épouserais volontiers?...

— Moi? Non vraiment! Et c'est fort heureux, puisque ce n'est pas à moi qu'il pense!

— Que dis-tu? Il m'a fait demander ta main ce matin même...

— Ma main!... tu rêves encore!

— Je t'affirme que M^{lle} Aubry n'est venue que pour s'acquitter de la mission qu'il lui avait confiée.

— Impossible! Il y a confusion! Serait-elle devenue folle, M^{lle} Aubry?... Dans quels termes a-t-elle donc fait sa demande? Rappelle-toi bien!

— Elle m'a dit qu'elle venait solliciter pour M. Franz Mayer la main de M^{lle} de Lorme. Est-ce clair?

— Très clair! — Et Cora partit d'un grand éclat de rire, — clair pour tout le monde, excepté pour toi. Ce n'est pas M^{lle} Aubry qui est folle, c'est toi, ma pauvre Yette! folle de sacrifice, folle d'abnégation, folle d'oubli de toi-même! Mesdélites a bien raison : « I jamais pense à li! » Est-ce croyable?... Toi, mon aînée, toi, si supérieure à moi de toutes façons, tu t'es figuré qu'un homme raisonnable songerait à la petite Cora, quand il avait sous les yeux un modèle de bonté,

de sagesse, la perfection même, ma sœur Yette? Celle des demoiselles de Lorme que veut M. Mayer, c'est toi, ce ne peut être que toi.

— Moi ! s'écria Yette, bouleversée par la surprise et aussi par une joie indicible, moi qui ne suis ni jolie, ni musicienne... ni spirituelle, ni... est-il possible que je puisse plaire à quelqu'un ?

— Est-il possible que l'on puisse ne pas t'aimer, veux-tu dire? et si l'on te connaissait comme je te connais, on t'adorerait tout simplement. »

Les deux sœurs tombèrent éperdument dans les bras l'une de l'autre.

« Il m'a tout confié hier, disait Cora. C'est pourquoi il a causé tant et si longtemps avec moi. J'ai eu bien de la peine à me taire jusqu'à présent, va !

— Ainsi, tu serais contente de l'avoir pour beau-frère ?

— Aussi contente que j'eusse été désolée de l'avoir pour mari... Tu diras oui, n'est-ce pas?... Il le désire tant !

— Oui, oui, à la condition qu'il promette de ne nous séparer jamais ! »

CONCLUSION

M. Mayer promit tout ce que voulut Yette ; mais il n'eut pas à tenir sa promesse au sujet de Cora, car, quelques semaines après, celle-ci devint elle-même la fiancée d'un jeune créole, qui est déjà de nos amis, ce Maxime Desrozeaux, ce précoce amateur de combats de coqs, que Yette avait fait rougir jadis de son inconsciente cruauté. Il n'avait plus rien de féroce désormais ni de sauvage, et, selon les prévisions de son oncle, paraissait avoir oublié ses projets de vie solitaire dans un ajoupa des grands bois. Ayant retrouvé ses anciennes amies, les demoiselles de Lorme, chez M. Darcey, il s'était attaché de plus en plus à Yette, mais davantage encore peut-être à Cora ; la musique l'avait rapproché de cette dernière. Maxime comptait, lui aussi, parmi les meilleurs élèves de Mayer. A la rigueur, il pouvait représenter le Prince Char-

mant imaginé par M^{me} Darcey, puisqu'il avait de jolis traits réguliers avec d'élégantes petites moustaches, des cheveux frisés que séparait une raie irréprochable, — et un soin exagéré de ses ongles. Malgré ces menus ridicules, lesquels ne déplaisaient pas à Cora, c'était un excellent garçon qui savait joindre l'utile à l'agréable, car il s'acquittait à Paris, avec une rare intelligence, des fonctions de représentant de M. Desroseaux, dont les affaires commerciales avaient pris plus d'extension que jamais. La pensée de revoir quelquefois son île chérie ne contribua pas médiocrement à décider Cora de Lorme à devenir M^{me} Desroseaux. Du reste, elle ne se laissa point éblouir par la fortune qui venait ainsi la surprendre. Au contraire, lorsque son mari, croyant l'enchanter, ouvrait devant elle une perspective de plaisirs, de toilettes, de fêtes :

« Tout cela est bon en guise d'assaisonnements, à petites doses, répondait-elle d'un air sérieux qu'elle avait emprunté à sa sœur aînée; il faut d'abord savoir aimer le coin du feu.

— Soyez sûre que je m'y plairai plus que partout ailleurs, si vous m'y tenez compagnie, disait Maxime, mais il y a temps pour tout.

— Sans doute ! Ce n'est pas moi qui vous en-

gagerai jamais à vivre en ermite ; seulement, nous chercherons le bonheur avant l'éclat, et nous écouterons toujours la raison quand elle nous parlera par la bouche de Yette. »

Les deux mariages eurent lieu le même jour à la même église. M^{lle} Polymnie fut la demoiselle d'honneur de Cora, mais Yette ne voulut pas en avoir d'autre que son humble inséparable d'autrefois, la bonne Héloïse Pichu. Elle retrouva, et avec quelle satisfaction ! en la personne d'un des témoins de Maxime, le brave capitaine du *Cyclone*, encore superbe sous ses cheveux grisonnants. La reconnaissance entre eux fut touchante, et l'excellent cœur de l'ancien marin se manifesta d'une façon si sympathique en cette circonstance, que M^{lle} Polymnie déclara n'avoir jamais rencontré d'homme plus aimable. Les événements avaient été favorables à l'ex-capitaine, devenu l'un des gros armateurs de Nantes, grâce à l'héritage d'un arrière-cousin nabab. Il était riche, mais toujours célibataire, une sorte de timidité farouche, contractée à bord, le rendant (il en convenait lui-même) maladroit avec les dames. « Et puis, ajoutait-il, je suis bien vieux pour me marier ! » En parlant, il regardait du coin de l'œil, avec un profond soupir, M^{lle} Po-

lymnie, dont les grâces un peu apprêtées l'avaient fasciné à première vue.

Ils s'assirent à table l'un auprès de l'autre, et chacun remarqua que Polymnie l'avait mis fort à son aise, car il lui parlait sans désespérer. Elle riait et répondait gaiement comme si elle eût trouvé beaucoup d'esprit à son voisin. Jamais deux êtres plus dissemblables n'avaient paru s'entendre mieux. Yette en fit la remarque et dit un mot à l'oreille de son tuteur.

« Ma foi ! répondit celui-ci, mon gendre ne sera pas tout jeune, ni d'une distinction bien exquise ; mais sa femme s'appuiera du moins sur un bras solide, qui saura la redresser au besoin. Il faut cela pour Polymnie. En le choisissant elle fera preuve de sagesse. »

M^{me} Darcey offrit de magnifiques présents aux deux mariées. M. Darcey félicita Franz Mayer d'avoir cherché et trouvé la perle rare en la personne de Yette, cette admirable fille qui avait été pourtant une « terrible enfant ». Seule dans l'assistance, M^{lle} Aubry n'éprouvait pas une joie sans mélange, car celle se voyait obligée de renoncer à son projet d'association future avec sa chère élève ; mais Yette parvint à lui persuader que la modeste et intelligente M^{lle} Agnès s'entendrait

beaucoup mieux qu'elle-même à perpétuer la vieille et solide réputation du pensionnat.

Mesdélices ne s'étonna nullement pour sa part que le meilleur lot fût échu à sa bonne maîtresse, et, dans l'expansion d'un festin qui la réunit, le jour des noces, aux nombreux domestiques des Darcey, elle déclara qu'elle avait toujours su que mamselle Yette se marierait bien, puisqu'elle lui avait promis autrefois de la choisir pour *da* de ses enfants.

« Et mamselle Yette i jamais menti ! » ajouta Mesdélices.

Quand M. et M^{me} Desroseaux furent sur le point de partir pour leur voyage de noces aux Antilles, ils proposèrent à Mesdélices de l'emmenner, mais elle refusa obstinément de quitter Yette, en disant qu'elle aimait mieux la pluie et le froid avec elle que le soleil avec d'autres. Et le soleil était cependant ce que Mesdélices aimait le plus... après mamselle Yette toutefois :

— Moë sé ennui moë si i pas té là ! répétait-elle à satiété¹.

« Nous aussi, Franz, dit M^{me} Mayer à son mari, nous aussi, n'est-ce pas, nous ferons plus tard un

1. Je m'ennuierais, si elle n'était pas là.

voyage à la Martinique ? Je pourrai dire à ma pauvre maman, sur sa tombe, que j'ai travaillé de mon mieux à la remplacer auprès de Cora.

— Et je veux, répondit Franz, je veux remercier sur cette même tombe tes chers parents d'avoir envoyé pour moi, dans notre vieille Europe, l'être accompli qui devait être ma joie et mon orgueil. Je veux remonter à la source de ta vie, retrouver là-bas toutes les années pendant lesquelles j'ai eu le malheur de ne pas te connaître.

— Ah ! reprit Yette, il me semble à moi que nous nous sommes toujours connus. Mais, puisque tu as ce désir, cher Franz, tu dois comprendre aussi que je désire moi-même voir ton pays, le village où s'est passée ta première jeunesse. Je sens que je t'aurais aimé alors, pauvre et ignoré, comme je t'ai aimé heureux et célèbre, plus vite même, car l'affection de ta femme eût été alors ton unique bien.

— Devant celui-là, dit Franz profondément ému, tous les autres disparaissent. Oui, je te ferai connaître la vallée des Vosges, d'où je suis parti la poche vide un matin d'hiver, les grands sapins d'où pendaient, ce jour-là, tant de girandoles de glace. Je ne sentais pas le froid, je m'élançais vers l'avenir comme l'alouette vers le soleil. Nous irons

où tu voudras, ma chérie, mais pourquoi n'irions-nous pas d'abord un peu plus loin, pourquoi ne partirions-nous pas dès à présent avec ta sœur? »

Yette jeta un cri de joie.

« Je n'osais te le demander, mon bon Franz! »

Et se tournant vers Mesdélices qui venait d'entrer :

— Nous t'emmenons, ajouta-t-elle.

— Moë qué allé tou ! Moë ié contente ! déclara Mesdélices. — Elle riait et se frottait les mains.

— Moë ié contente ! mais pays moë pas sé pays moë si mamselle Yette pas té là¹.

1. J'irai aussi ! Je suis contente ! mais mon pays ne serait plus mon pays si M^{lle} Yette n'était pas là !



TABLE

| | Pages. |
|--|--------|
| CHAPITRE I. — Un terrible enfant. | 4 |
| — II. — L'habitation de Macouba. | 13 |
| — III. — Les adieux. | 29 |
| — IV. — Le départ. | 45 |
| — V. — Combats de coqs. | 55 |
| — VI. — L'ajoupa de Max. | 69 |
| — VII. — Le crabe « voyé ». | 77 |
| — VIII. — Fort-de-France. | 85 |
| — IX. — En mer. | 93 |
| — X. — Premier accueil. | 103 |
| — XI. — Le pensionnat. | 115 |
| — XII. — La classe et la récréation. | 131 |
| — XIII. — La lettre. | 149 |
| — XIV. — Tentation d'évasion. | 163 |

| | Pages. |
|--|--------|
| CHAPITRE XV. — Yette sous le joug. | 175 |
| — XVI. — Les vrais chagrins. | 181 |
| — XVII. — La petite maman. | 193 |
| — XVIII. — Aide toi, le ciel t'aidera. | 211 |
| — XIX. — Les rêves de Yette. | 221 |
| — XX. — Yette chez elle. | 231 |
| — XXI. — Le bal. | 261 |
| — XXII. — Malentendu. | 273 |
| Conclusion. | 279 |

FIN DE LA TABLE.

ÉDUCATION & RÉCRÉATION

18, Rue Jacob, 18

PARIS

J. Hetzel & C^{IE}

JOURNAL ILLUSTRÉ DE TOUTE LA FAMILLE

MAGASIN ILLUSTRÉ

D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

DIRIGÉ PAR

JEAN MACÉ, P.-J. STAHL, JULES VERNE

La collection complète du *MAGASIN D'ÉDUCATION* se compose de 32 beaux volumes grand in-8° illustrés. (Il paraît deux volumes par an.)

Prix : brochés, 224 fr.; cart., dorés, 320 fr. — Séparés, brochés, 7 fr.; cart., dorés, 10 fr.

EN PRÉPARATION POUR L'ANNÉE 1881 :

Un Roman inédit de JULES VERNE. — *Les Pupilles de l'Abbé Fulgence*, par HENRY FAUQUEZ. — *Contes et nouvelles*, par PROSPER CHAZEL, HENRY FAUQUEZ, BENTZON, DUPIN DE ST-ANDRÉ, NICOLE, BÉNÉDICT, C. LEMONNIER, LERMONT, B. VADIER, dessins des meilleurs artistes.

Les tomes XXV à XXX contiennent comme ouvrages principaux :

JULES VERNE : *La Maison à vapeur*, *Les Cinq cents millions de la Bégum*, dessins de BENETT; *Hector Servadac*, dessins de P. PHILIPPOTEAUX. — P. J. STAHL : *Maroussia*, dessins de TH. SCHULER; *les quatre Filles du docteur Marsch*, dessins d'ADRIEN MARIE, *le Paradis de M. Toto*, dessins de J. GEOFFROY; *Un pot de crème pour deux*, *les Groseilles pas mûres*, *les Enfants de Cora*, dessins de L. FRÉLICH. — LUCIEN BIART : *Monsieur Pinson*, dessins de H. MEYER; *Aventures de deux enfants dans un parc*, dessins de L. FRÉLICH. — E. LEGOUVÉ, de l'Académie : *Le Sommeil*, *Bonne âme*, *belle âme*, *grande âme*, *Leçons de lecture*, etc. — VICTOR DE LAPRADE, de l'Académie : *Petits ingrats*, *le petit Soldat*, *Soyez des hommes*, *Travaillons*, etc. — A. DEQUET : *Mon Oncle et ma Tante*, dessins de J. GEOFFROY. — E. EGGER, de l'Institut : *Histoire du Livre*. — J. MACÉ : *La France avant les Gaulois*, dessins de F. PHILIPPOTEAUX. — CH. DICKENS : *L'Embranchement de Mugby*, dessins de AUFRAY. — P. CHAZEL : *Riquette*, dessins de LIX. — D^r CANDÈZE : *La Gileppe*, *Aventures d'un Grillon*, dessins de C. RENARD. — C. LEMONNIER : *Idylle d'un petit Commissionnaire*, dessins de BECKER; *la Nuit de Noël*, *Noël au village*, *la Bataille des petits Soldats*, *la Saint-Nicolas*, dessins de J. GEOFFROY. — HENRY FAUQUEZ : *Souvenirs d'une pensionnaire*, dessins de J. GEOFFROY. — J. LERMONT : *L'Oiseau de Tilly*, *la Maison de Nanny*, etc., dessins de J. GEOFFROY. — F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ : *Histoire d'une bande de canards*, *Littérature et Confitures*, la

vieille Casquette, les Malheurs de Dora, etc., dessins de J. GEOFFROY. — TH. BENTZON : La petite Ramasseuse de cendres, un Conte d'hiver en Alsace, le petit Violon, une Famille de Chats, etc., dessins de J. GEOFFROY. — BENEDICT : La Mouche de Tony, le Noël des petits Ramoneurs, etc. — G. NICOLE : La Sakiéh, le Chibouk du Pacha, etc., etc., dessins de RIOU. — B. VADIER : L'Ermite de dix ans, etc.

Les tomes I à XXIV renferment comme œuvres principales :

L'Île mystérieuse, Les Aventures du Capitaine Hatteras, Les Enfants du Capitaine Grant, Vingt mille lieues sous les mers, Aventures de trois Russes et de trois Anglais, Le Pays des Fourrures; Michel Strogoff, de Jules VERNE. — *La Morale familière* (cinquante contes et récits), *Les Contes anglais, La famille Chester, Histoire d'un Ane et de deux jeunes Filles, La Matinée de Lucile, Le Chemin glissant, Une affaire difficile, L'Odyssée de Pataud et de son chien Fricot*, de P.-J. STAHL. — *La Roche aux Mouettes*, de Jules SANDEAU. — *Le nouveau Robinson suisse*, de STAHL et MULLER. — *Romain Kalbris*, d'Hector MALOT. — *Histoire d'une maison*, de VIOLETT-LE-DUC. — *Les Serviteurs de l'Estomac, Le Géant d'Alsace, L'Anniversaire de Waterloo, Le Gulf-Stream, La Grammaire de mademoiselle Lili, Un Robinson fait au collège*, de Jean MACÉ. — *Le Denier de la France, La Chasse, Le Travail et la Douleur, A Madame la Reine, Un premier symptôme, Sur la politesse, Lettre de mademoiselle Lili, Un Péché vénial, Diplomatie de deux mamans, etc.*, de E. LEGOUVÉ. — *Petit Enfant, petit Oiseau, L'Absent, Rendez-vous, La France, La Sœur aînée, L'Enfant grondé, etc.*, poésies par VICTOR DE LAPRADE. — *La Jeunesse des Hommes célèbres*, de MULLER. — *Aventures d'un jeune Naturaliste, Entre Frères et Sœurs*, de Lucien BIART. — *Le petit Roi*, de S. BLANDY. — *L'Ami Kips*, de G. ASTON. — *Causeries d'Economie pratique*, de Maurice BLOCK. — *La Justice des choses*, de Lucie B***. — *Les vilaines Bêtes*, de BÉNÉDICT. — *Vieux souvenirs, Départ pour la Campagne, Bébé aime le rouge*, de Gustave DROZ. — *Le Pacha berger*, de LABOULAYE. — *La Musique au foyer*, de P. LACOME. — *Histoire d'un Aquarium, Les Clients d'un vieux Poirier*, de E. VAN BRUYSSSEL. — *Histoire de Bébelle, Une Lettre inédite, Septante fois sept*, de DICKENS. — *Les Lunettes du vieux Curé, Pâquerette, Le Taciturne, etc., etc.*, de H. FAUQUEZ. — *Le petit Tailleur*, de A. GENIN. — *Curiosités de la vie des Animaux*, par P.-H. NOTH. — *Notre vieille Maison*, de H. HAVARD. — *Le Chalet des Sapins*, par Prosper CHAZEL, etc., etc. — *Les deux Tortues, Ce qu'on faisait à un bébé quand il tombait, Comment la petite Emma apprit à lire*, par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ.

Les petites Sœurs et les petites Mamans, Les Tragédies enfantines, Les Scènes familiales, et autres séries de dessins par FRELICH, FROMENT, DETAILLE, textes de P.-J. STAHL.

N. B. — La plus grande partie de ces livres ont été couronnés par l'Académie française.

CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT

Prix : broché, 7 fr.; toile, tranches dorées, 10 fr.; relié, tranches dorées, 12 fr.

Les Nouveautés pour 1880-1881 sont indiquées par une †

Albums Stahl illustrés in-8° (1^{er} âge)

| | |
|------------------------|---|
| FRELICH. | L'A perdu de mademoiselle Babet. |
| — | Alphabet de mademoiselle Lili. |
| — | Arithmétique de mademoiselle Lili. |
| — | Bonsoir, petit père. — Les Caprices de Manette. |
| — | Cerf-Agile, histoire d'un jeune sauvage. |
| — | Commandements du Grand-Papa. |
| — | Grammaire de mademoiselle Lili. (J. MACÉ.) |
| — | Journée de mademoiselle Lili. |
| — | Lili aux Eaux. |
| — | Mademoiselle Lili à la campagne. |
| — | Monsieur Toc-Toc. |
| — | † Le premier Chien et le premier Pantalon. |
| — | L'Ours de Sibérie. |
| — | Le petit Diable. |
| — | Premier Cheval et première Voiture. |
| — | Premières Armes de mademoiselle Lili. |
| — | La Salade de la grande Jeanne. |
| — | La Crème au chocolat. |
| — | Monsieur Jujules à l'école. |
| <hr/> | |
| L. BECKER. | L'Alphabet des oiseaux. |
| COINCHON (A.). | Histoire d'une Mère. |
| DETAILLE | Les bonnes Idées de mademoiselle Rose. |

Albums Stahl illustrés in-8° (suite)

| | |
|----------------|---|
| FATH | Gribouille. — Jocrisse et sa Sœur. |
| — | Les Méfaits de Polichinelle. — Pierrot à l'École. |
| — | La Famille Gringalet. |
| FROMENT. | La Boîte au lait. — Histoire d'un pain rond. |
| — | La Petite Devinresse. |
| FRÆLICH. | Mademoiselle Pimbêche. — Le Roi des Marmottes. |
| GEOFFROY | † Le Paradis de M. Toto. |
| JUNDT | † L'École Buissonnière. |
| LALAUZE. | Le Rosier du petit frère. |
| LAMBERT. | Chiens et Chats. |
| LANÇON. | Caporal, le Chien du régiment. |
| MARY. | Le petit Tyran. |
| MEAULLE | Petits Robinsons de Fontainebleau. |
| PIRODON. | Histoire d'un Perroquet. — Histoire de Bob aîné. † La Pie de Marguerite. |
| PLETSCH (O.). | Les petites Amies. |
| SCHULER (TH.). | Les Travaux d'Alsa. |
| VALTON. | Mon petit Frère. |

Albums Stahl illustrés grand in-8°

| | |
|----------------|---|
| CHAM. | Odyssée de Pataud et de son chien Fricot. |
| FRÆLICH. | Mademoiselle Mouvette. |
| — | Monsieur Jujules et sa Sœur Marie. |
| — | Petites Sœurs et petites Mamans. |
| — | La Révolte punie. |
| — | Voyage de mademoiselle Lili autour du Monde. |
| — | Voyage de découvertes de mademoiselle Lili. |
| FROMENT. | La belle petite princesse Ilsée. |
| — | La Chasse au volant. |
| GRISSET (E.). | Aventures de trois vieux Marins. — Pierre le Cruel. |
| SCHULER (T.). | Le premier Livre des petits enfants. |
| VAN BRUYSSSEL. | Histoire d'un Aquarium. |

Albums Stahl en couleurs in-4°

| | |
|----------|--|
| FRÆLICH | Au clair de la Lune. — La Boulangère a des écus. |
| — | Le bon roi Dagobert. — La Bride sur le cou. |
| — | Cadet-Roussel. — Le Cirque à la maison. |
| — | † Compère Guilleri. |
| — | Giroflé Girofla. — Hector le Fanfaron. |
| — | Il était une Bergère. |
| — | Jean le Hargneux (16 planches). |
| — | Malbrough s'en va-t-en-guerre. |
| — | La Marmotte en vie. |
| — | Mademoiselle Furet. |
| — | Mère Michel et son Chat. |
| — | Monsieur César. — Moulin à paroles. |
| — | Monsieur de la Palisse. |
| — | Nous n'irons plus au bois. |
| — | Le Pommier de Robert. |
| — | La Tour prends garde. |
| GEOFFROY | Monsieur de Crac. |
| — | Don Quichotte. |
| — | Gulliver. |
| — | † La Leçon d'Equitation. |
| DE LUCHT | La Pêche au Tigre. |
| MATTHIS | Métamorphoses du Papillon. |
| MARIE. | † Mademoiselle Suzon. |

Volumes gr. in-16 colombier, illustrés

| | |
|--------------------|--|
| BAUDE (L.) | Mythologie de la Jeunesse. |
| CHAZEL (PROSPER) | † Riquette. |
| DEVILLERS | Les Souliers de mon voisin. |
| DICKENS (CH.) | Contes pour les Enfants. |
| DUMAS (A.) | La Bouillie de la comtesse Berthe. |
| FEUILLET (O.) | La Vie de Polichinelle. |
| GÉNIN (M.) | Le petit tailleur Bouton. |
| GOZLAN (LÉON) | † Le Prince Chênevis. |
| LA BÉDOLLIÈRE (DE) | Histoire de la Mère Michel et de son chat. |
| LACOME | La Musique en famille. |
| LEMOINE | La Guerre pendant les vacances. |
| LEMONNIER (C.) | † Bébés et Joujoux. |
| MUSSET (P. DE) | Monsieur Le Vent et Madame La Pluie. |
| NOUDIER (CHARLES) | † Trésor des Fèves et Fleur des Pois. |
| OURLIAC (E.) | Le Prince Coqueluche. |
| SAND (GEORGE) | † Le véritable Gribouille. |
| STAHL (P.-J.) | Les Aventures de Tom Pouce. |
| VAN BRUYSEL | Les Clients d'un vieux Poirier. |
| VERNE (JULES) | Un Hivernage dans les glaces. |
| VIOLLET-LE-DUC | Le Siège de la Rochepont. |

BIBLIOTHÈQUE DES JEUNES FRANÇAIS

| | |
|--|---|
| MICHELET (J.) | † La Prise de la Bastille et la Fête des Fédérations. |
| — | † Les Croisades. |
| — | † François 1 ^{er} et Charles-Quint. |
| — | † Henri IV. |
| BLOCK (M.) — <i>Entretiens familiers sur l'administra- tion de notre pays.</i> | † La France. |
| | † Le Département. |
| | † La Commune. |
| | † Paris. Organisation municipale. |
| BLOCK (M.) | † Paris. Institutions administratives. |
| BLOCK (M.) | Petit Manuel d'économie pratique (couronné). |

Volumes in-8 cavalier, illustrés

| | |
|--------------------|--|
| ASTON (G.) | L'Ami Kips. |
| BRÉHAT (A. DE) | Aventures de Charlot. |
| CHERVILLE (DE) | Histoire d'un trop bon Chien. |
| DEQUET | † Histoire de mon Oncle et de ma Tante. |
| DUMAS (ALEX.) | La Bouillie de la comtesse Berthe. |
| — | Histoire d'un casse-noisettes. |
| GÉNIN (M.) | La Famille Martin. |
| KAEMPFEN (A.) | La Tasse à thé. |
| NÉRAUD | La Botanique de ma fille. |
| RECLUS (E.) | † Histoire d'une Montagne. |
| STAHL (P.-J.) | La Famille Chester. |
| — | Mon premier Voyage en mer (<i>adaptation</i>). |
| TOUSSENEL | L'Esprit des Bêtes. |
| VALLÉRY RADOT (R.) | Journal d'un Volontaire d'un an. |

Volumes in-8 raisin, illustrés

| | |
|-------------|--|
| BENTZON | † Yette. Histoire d'une jeune Créole. |
| BIART (L.) | Entre frères et sœurs. — Deux Amis. |
| | † La Frontière indienne. |
| | † Monsieur Pinson. |
| BLANDY (S.) | Le petit Roi. |
| BOISSONNAS | Une Famille pendant la guerre 1870-1871. |

Volumes in-8 raisin, illustrés (suite)

| | | |
|------------------------------|---|---------------------------|
| BREHAT (A. DE) | Les Aventures d'un petit Parisien. | |
| CAHOURS ET RICHE. | Chimie des Demoiselles. | |
| CANDEZE (D'). | Aventures d'un Grillon. | |
| — | La Gileppe. (Infortunés d'une population d'insectes.) | |
| CHAZEL (PROSPER) | Le Chalet des sapins. | |
| DAUDET (ALPHONSE) | Histoire d'un Enfant. | |
| DESNOYERS (L.) | Aventures de Jean-Paul Choppart. | |
| FATH | Un drôle de Voyage. | |
| GRAMONT (COMTE DE) | Les Bébés. | |
| — | Les bons petits Enfants. | |
| GRIMARD (E.) | La Plante. | |
| HUGO (VICTOR) | Le Livre des Mères. | |
| LAPRADE (V. DE) | Le Livre d'un Père. | |
| LEGOUVÉ | Nos filles et nos fils. | |
| MACÉ (JEAN) | Contes du Petit-Château. | |
| — | Histoire d'une Bouchée de pain. | |
| — | Histoire de deux Marchands de pommes. | |
| — | Les Serviteurs de l'estomac. | |
| — | Théâtre du Petit-Château. | |
| MALOT (HECTOR) | Romain Kalbris. | |
| MARELLE (CH.) | Le Petit monde. | |
| MAYNE-REID. } | Le Désert d'eau. | Les Naufragés de l'île de |
| Aventures } | Les deux filles du Squatter | Bornéo. |
| de Terre } | Les Chasseurs de cheve- | Les Planteurs de la Ja- |
| et } | lures. | maïque. |
| de Mer. } | + Le Chef au Bracelet d'or. | Les Robinsons de terre |
| } | Les jeunes Esclaves. | ferme. |
| } | Les jeunes Voyageurs. | La Sœur perdue. |
| } | Le petit Loup de mer. | William le Mousse. |
| MULLER (E.) | La Jeunesse des Hommes célèbres. | |
| — | Morale en action par l'histoire. | |
| RATISBONNE (LOUIS) | La Comédie enfantine. | |
| SAINTINE (X.) | Picciola. | |
| SANDEAU (J.) | La Roche aux Mouettes. | |
| SAUVAGE (E.) | La petite Bohémienne. | |
| SÉGUR (COMTE DE) | Fables. | |
| STAHL (P.-J.) | Contes et récits de Morale familière. | |
| — | Les Histoires de mon Parrain. | |
| — | Histoire d'un âne et de deux jeunes filles. | |
| — | Maroussia. | |
| — | Les Patins d'argent. | |
| — | + Les quatre Filles du docteur Marsch. | |
| STAHL ET DE WAILLY | Contes célèbres anglais (<i>adaptation</i>). | |
| TEMPLE (DU) | Les Sciences usuelles. | |
| — | Communications de la Pensée. | |
| VIOLLET-LE-DUC | Histoire d'une maison. | |
| — | Histoire d'une forteresse. | |
| — | Histoire de l'habitation humaine. | |
| — | Histoire d'un Hôtel de Ville et d'une Cathédrale. | |
| — | Histoire d'un Dessinateur. | |

JULES VERNE. — VOYAGES EXTRAORDINAIRES in-8 jésus, illustrés.

| | |
|--|---|
| Autour de la Lune. | Hector Servadac. |
| Aventures de trois Russes et de trois Anglais. | L'île mystérieuse. |
| Aventures du capitaine Hatteras. | Les Indes-Noires. |
| Un Capitaine de 15 ans. | + La Maison à vapeur. |
| Le Chancellor. | Michel Strogoff. |
| Cinq Semaines en ballon. | Le Pays des fourrures. |
| Les Cinq cents millions de la Bégum. | Le Tour du monde en 80 jours. |
| Découverte de la Terre. | Les Tribulations d'un Chinois en Chine. |
| De la Terre à la Lune. | Une Ville flottante. |
| Le Docteur Ox. | Vingt mille lieues sous les Mers. |
| Les Enfants du capitaine Grant. | Voyage au centre de la Terre. |
| Les grands Navigateurs du XVIII ^e siècle. | + Les Voyageurs du XIX ^e siècle. |

J. VERNE et TH. LAVALLÉE. Géographie illustrée de la France, nouvelle édition revue et corrigée par M. DUBAIL.

PREMIER ET SECOND AGE

Volumes grand in-8° jésus, illustrés

| | |
|---------------------------|---|
| BIART (L.) | Aventures d'un jeune Naturaliste. |
| — | Don Quichotte (<i>Adaptation pour la jeunesse</i>). |
| FLAMMARION (C.) | Histoire du Ciel. |
| GRANDVILLE | Les Animaux peints par eux-mêmes. |
| GRIMARD (É.) | Le Jardin d'acclimatation. |
| LA FONTAINE | Fables, illustrées par EUG. LAMBERT. |
| MALOT (HECTOR) | † Sans famille. |
| MEISSAS (DE) | Histoire sainte. |
| MOLIÈRE | Édition SAINTE-BEUVE et TONY JOHANNOT. |
| STAHL ET MULLER | Nouveau Robinson suisse. |

CAHIERS

D'UNE ÉLÈVE DE SAINT-DENIS

COURS COMPLET ET GRADUÉ D'ÉDUCATION

POUR LES FILLES ET POUR LES GARÇONS

A suivre en 6 années, soit dans la pension, soit dans la famille

PAR DEUX ANCIENNES ÉLÈVES DE LA MAISON DE LA LÉGION D'HONNEUR

et

LOUIS BAUDE

ANCIEN PROFESSEUR AU COLLÈGE STANISLAS

17 volumes in-18, br., 57 fr.; cart., 64 fr. 50. — Chaque volume se vend aussi séparément.

Sommaire des 12 cahiers. — Introduction. — Grammaire française. — Dictées. — Histoire Sainte. — Mappemonde. — Géographie de l'Histoire Sainte. — Anciennes divisions de la France par provinces. — Division de la France par départements. — Table chronologique des rois de France. — Arithmétique. — Système métrique. Lectures et exercices de mémoire. — Étymologies. — Histoire ancienne. — Eres chronologiques. — Mythologie. — Études préparatoires à l'Histoire de France. — Cosmographie. — Géographie de l'Asie Mineure. — Départements et arrondissements de la France. — Géographie de la France. — Histoire romaine. — Histoire de l'Église. — Paris et ses monuments. — Récapitulation de l'Histoire ancienne. — Histoire du moyen âge. — Géographie moderne. — Géographie de l'Europe. — Histoire naturelle. — Précis de l'histoire de la langue française. — Traité de versification. — Histoire moderne. — Géographie de l'Amérique et de l'Océanie. — Curiosités historiques. — Botanique. — Zoologie. — Principales inventions et découvertes. — Principes de littérature. — Histoire de la littérature ancienne et française. — Philosophie. — Table chronologique des principaux événements de l'histoire contemporaine depuis 1789. — Bibliographie. — Philologie des langues européennes. — Précis de l'Histoire générale des études. — Biographie des femmes célèbres. — Notions géographiques complémentaires. — Morceaux choisis.

Sommaire des 4 cahiers préliminaires. — Religion. — Éducation. — Instruction. — Notions sur les trois règnes de la nature. — Connaissance des chiffres et des nombres. — Lectures. — Exercices de mémoire. — Cours d'écriture (avec modèles).

Sommaire du cahier complémentaire. — Considérations générales. — Histoire de l'Architecture. — De la Sculpture. — De la Peinture. — Gravure. — Lithographie. — Histoire de la Musique. — Astronomie. — Archéologie. — Numismatique. — Paléographie. — Minéralogie. — Algèbre et Géométrie. — De la Vapeur et de ses applications. — Télégraphie électrique. — Galvanoplastie. — De la Chloroformisation. — De la Photographie et de l'Aérostation.

DUBAIL Atlas classique de Géographie universelle.

Volumes in - 18

AMPÈRE, Journal et Correspondance.
3 vol.

ANDERSEN, Nouveaux Contes.

B*** (LUCIE), Une Maman qui ne punit pas. — Aventures d'Edouard et Justice des choses.

BERTRAND (A.), Les Fondateurs de l'Astronomie.

BIART (L.), Aventures d'un jeune Naturaliste. — Entre Frères et Sœurs.

BLANDY (S.), Le petit Roi.

BOISSONNAS, Une famille pendant la guerre de 1870-71.

BRACHET (A.), Grammaire historique

BRÉHAT (DE), Aventures d'un petit Parisien.

CANDEZE (D^r). Aventures d'un Grillon.

CARLEN, Un brillant Mariage.

CHAZEL (PROSPER), Le Chalet des Sapins.

CHERVILLE (DE), Histoire d'un trop bon Chien.

CLÉMENT (CH.), Michel-Ange, etc.

DESNOYERS (L.), Aventures de Jean-Paul Choppart.

DURAND (HIP.), Les grands Prosateurs. — Les grands Poètes.

EGGER, † Histoire du Livre.

ERCKMANN-CHATRIAN, L'Invasion — Madame Thérèse. — Les 2 Frères.

FATH (G.), Un drôle de voyage.

FOUCOU, Histoire du Travail.

GÉNIN, La Famille Martin.

GRAMONT (COMTE DE), Les Vers français et leur Prosodie.

GRATIOLET (P.), De la Physionomie.

GRIMARD, Histoire d'une goutte de sève. — Jardin d'acclimatation.

HIPPEAU, Cours d'Économie domestique.

HUGO (VICTOR), Les Enfants.

IMMERMANN, La blonde Lisbeth.

LAPRADE (V. DE), Le Livre d'un père.

LAVALLÉE (TH.), Histoire de la Turquie (2 volumes).

LEGOUVÉ (E.), Les Pères et les Enfants (2 volumes). — Conférences parisiennes. — Nos Filles et nos Fils. — L'Art de la Lecture.

LOCKROY (M^{me}), Contes à mes nièces.

MACAULAY, Histoire et Critique.

MACE (JEAN), Arithmétique du Grand-Papa. — Contes du Petit-Château. — Histoire d'une Bouchée de pain. — Les Serviteurs de l'estomac.

MALOT (HECTOR), Romain Kalbris.

MAURY, Géographie physique. — Le Monde où nous vivons.

MULLER, Jeunesse des hommes célestes. — Morale en actions par l'histoire.

ORDINAIRE, Dictionnaire de Mythologie. — Rhétorique nouvelle.

RATISBONNE, Comédie enfantine.

RECLUS, Histoire d'un Ruisseau.

RENARD, Le fond de la Mer.

ROULIN (F.), Histoire naturelle.

SANDEAU (JULES), La Roche aux Mouettes.

SAYOUS, Conseils à une Mère. — Principes de Littérature.

SIMONIN, Histoire de la Terre.

STAHL (P.-J.), Contes et Récits de Morale familière. — Histoire d'un Ane et de deux jeunes Filles — La Famille Chester. — Les Histoires de mon parrain. — Les Patins d'argent. — Mon 1^{er} voyage en mer (*adaptation*). — Maroussia.

STAHL ET MULLER, Le nouveau Robinson suisse.

STAHL ET DE WAILLY, Scènes de la vie des Enfants en Amérique. — Les Vacances de Riquet et Madeleine. — Mary Bell, William et Lafaine.

SUSANE (GÉNÉRAL), Histoire de la Cavalerie (3 vol.).

THIERS, Histoire de Law.

VALLÉRY-RADOT, Journal d'un Volontaire d'un an.

VERNE (JULES), Autour de la Lune. — Aventures de trois Russes et de trois Anglais. — Les Anglais au pôle Nord. — Un Capitaine de 15 ans (2 vol.). — Le Chancellor. — Cinq Semaines en ballon. — Les Cinq cents millions de la Bégum. — Le Désert de glace. — Découverte de la Terre (2 vol.). — Le Docteur Ox. — Les Enfants du Capitaine Grant (3 vol.). — Les grands Navigateurs du XVIII^e siècle (2 vol.). — Hector Servadac (2 vol.). — L'Île mystérieuse (3 vol.). † La Maison à vapeur (2 vol.). — Les Indes-Noires. — Michel Strogoff (2 vol.). — Le Pays des fourrures (2 vol.). — De la Terre à la Lune. — Le Tour du monde en 80 jours. — Les Tribulations d'un Chinois en Chine. — Une Ville flottante. — Vingt mille lieues sous les Mers (2 vol.). — Voyage au centre de la Terre. — † Les Voyageurs du XIX^e siècle (2 vol.).

ZURCHER ET MARGOLLÉ, Les Tempêtes. — Histoire de la Navigation. — Le Monde sous-marin.

Volumes in-18 (suite)

Prix divers

| | |
|--------------|---|
| BRACHET (A.) | Dictionnaire étymologique de la langue française. |
| CLAVÉ. | Principes d'économie politique. |
| DUMAS (A.) | La Bouillie de la comtesse Berthe. |
| GRIMARD | La Botanique à la campagne. |
| MACÉ (JEAN) | Théâtre du Petit-Château. |
| SOUVIRON. | Dictionnaire des termes techniques. |

Volumes in-18 avec Cartes ou Figures

| | |
|---------------------------|---|
| ANQUEZ. | Histoire de France. |
| AUDOYNAUD | Entretiens familiers sur la Cosmographie. |
| BERTRAND. | Lettres sur les révolutions du Globe. |
| BOISSONNAS (B.) | Un Vaincu. |
| FARADAY | Histoire d'une Chandelle. |
| FRANKLIN (J.) | Vie des Animaux, 6 vol. (non illustrés). |
| HIRTZ (M ^{lle}) | Méthode de Coupe et de Confection. |
| LAVALLEE (TH.) | Frontières de la France, avec Carte. |
| MAYNE-REID | Les Chasseurs de girafes. — Les Chasseurs de chevelures. — Le Désert d'eau. Les deux Filles du Squatter. — Les jeunes Esclaves. — Les jeunes Voyageurs. Les Naufragés de l'île de Bornéo. Les Planteurs de la Jamaïque. Les Robinsons de Terre ferme. La Sœur perdue. — William le Mousse. |
| Aventures | |
| de Terre et de Mer. | |
| | |
| | |
| MICKIEWICZ (ADAM) | Histoire populaire de la Pologne. |
| MORTIMER D'OCAGNE. | Les grandes Écoles civiles et militaires de France. — Historique. — Programmes d'admission. — Régime intérieur. — Sortie, carrière ouverte. |
| NODIER (CH.) | Contes choisis (2 volumes). |
| DE PARVILLE. | Un Habitant de la planète Mars. |
| SILVA (DE) | Le livre de Maurice. |
| SUSANE (GÉNÉRAL) | Histoire de l'Artillerie. |
| TYNDALL | Dans les montagnes. |
| WENTWORTH (HIGGINSON). | † Histoire des États-Unis. |

Œuvres poétiques de Victor Hugo

ÉDITION ELZÉVIRIENNE

10 volumes. Édition sur papier de Hollande et sur papier de Chine

Odes et Ballades, 1 vol. — Orientales, 1 vol. — Feuilles d'Automne, 1 vol. — Chants du Crépuscule, 1 vol. — Voix intérieures, 1 vol. — Rayons et Ombres, 1 vol. — Contemplations, 2 vol. — La Légende des Siècles, 1 vol. — Les Chansons des Rues et des Bois, 1 vol.

TOUS LES AGES

Albums in-folio illustrés

| | |
|-------------------------|---|
| COLIN (A.) | Études de dessin d'après les grands maîtres. |
| FRÖLICH | Sept Fables de La Fontaine, illustrées de 9 planches. |
| GRANDVILLE ET KAULBACH. | Album (œuvres choisies). |
| CONTES DE PERRAULT. | Illustrés par G. Doré. |

PUBLICATION FAITE PAR ORDRE DU MINISTRE DE LA MARINE

LA MARINE A L'EXPOSITION FRANÇAISE DE 1878

2 grands volumes in-8° accompagnés de leurs atlas

